LA

FILLE DU MAUDIT

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'AMBIGU-COMIQUE, le 25 juin 1864.

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LA

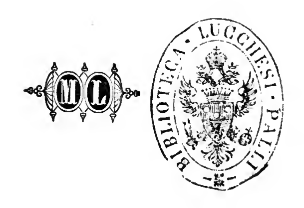
FILLE DU MAUDIT

DRAME EN CINQ ACTES

EN SEPT TABLEAUX

PAR

JULES BARBIER



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864



PERSONNAGES

CHARLES II, roi d'Angleterre.	MM. FAILLE.
HEWLET, sous le nom de Wilson.	CLÉMENT-JUST.
WILLIAM, comte de Selkirk, marquis de DOUGLAS.	MÉTRÊME.
JEAN WILMOT, comte de ROCHESTER. . . .	CASTELLANO.
PETERS, sous le nom de JACOB HALL. . . .	OMER.
GEORGES VILLIERS, duc de BUCKINGHAM.	ADLER.
LE VICOMTE MUSKERRY	BERRET.
LE CHEVALIER DE GRAMONT.	REGNIER.
JENKINS, vieux serviteur de la duchesse d'Hamilton.	MACHANETTE.
TERMES, valet du chevalier de Gramont. . . .	THUILLY.
CRAFF.	MORETTEAU.
BROOK, cabaretier de la *Toison d'or*.	RICHER.
TOBY, gardien de Tyburn.	DÉSORMES.
UN SHÉRIF.	NÉRAUT.
UN MÉDECIN, personnage muet.	
CATHERINE DE BRAGANCE, reine d'Angleterre.	Mmes BLAINVILLE.
LA DUCHESSE D'HAMILTON, comtesse de Cambridge.	GERMA.
ANNA HAMILTON.	HEYMANN.
LA COMTESSE DE CASTELMAINE. (Barbara Grandison).	DE LAUNAY.
MARGUERITE DE SAINT-ALBANS, vicomtesse Muskerry.	GILBERT.
MISS FIELDING, personnage muet.	
UN PAGE.	STAINVILLE.

Bourgeois, Paysans, Seigneurs et Dames de la cour, Hommes et Femmes du peuple, Gardes de ville, Musiciens, Pages, Laquais, Femmes de chambre, Garçons de taverne, etc.

1664.

S'adresser, pour la musique, à M. Artus et, pour la mise en scène, à M. Masson, au théâtre de l'Ambigu-Comique.

LA

FILLE DU MAUDIT

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le Cottage.

Intérieur simple et riant chez Hewlet, à Tunbridge. — La porte s'ouvre sur la campagne. — Fenêtre garnie de feuillage et de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE

HEWLET, ANNA.

Ils sont assis; Anna lit dans un gros livre à fermoirs d'argent, placé sur ses genoux.

ANNA.

« Le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle fut changée en sang, et tous les animaux y moururent; le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et sur les fontaines et ils furent changés en sang; et un ange dit en même temps : Vous êtes juste, Seigneur; ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, et vous leur avez donné du sang à boire. »

HEWLET, se levant, avec douceur.

Assez!... (Il se passe la main sur le font.)

ANNA, fermant le livre, le posant sur une table et se levant.

Qu'avez-vous mon père?... vous paraissez souffrant.

HEWLET.

La tête me fait mal... il y a de l'orage dans l'air, n'est-ce pas?

ANNA, allant à la fenêtre et l'ouvrant.

Vous calomniez la plus belle journée de l'été, cher père !, le ciel n'a pas un nuage; voyez le beau soleil! cela ne réjouit-il pas le cœur et les yeux ! Mais comme votre front est sombre !... avez-vous un chagrin ?

HEWLET, la serrant dans ses bras.

Non ! pas près de toi ! Quel chagrin peut m'atteindre quand je te vois, quand je t'entends ? N'es-tu pas tout pour moi, mon horizon, mon soleil, ma joie, ma vie?... oui, ma vie ! car je n'ai vraiment vécu que du jour où Dieu t'a envoyée à moi. Avant ce jour béni je n'avais pas conscience de moi-même; je ne vivais pas !... et ce temps ne se représente plus à ma mémoire que comme un rêve à demi effacé où l'homme d'aujourd'hui ne peut plus reconnaître l'homme d'autrefois.

ANNA, souriant.

Ne croirait-on pas à vous entendre que cet homme d'autrefois était bien terrible ?... Je vous dis, moi, qu'il était aussi bon, aussi tendre que l'homme d'aujourd'hui, et la preuve, c'est que vous aimiez ma mère comme vous m'aimez !

HEWLET.

Ta mère était un ange comme toi, chère enfant !

ANNA.

Quand les femmes sont des anges, c'est qu'on leur fait un paradis !

HEWLET.

Non ! non ! c'est qu'elles font le paradis autour d'elles... Ah ! qu'elle eût été heureuse, la chère femme, de partager avec nous cette solitude de Tunbridge !... Comme moi, elle avait fait de ta chère petite tête blonde l'unique souci, l'unique but de sa vie ! pour nous consacrer à toi, pour vivre par toi, nous avions résolu de t'emmener loin, bien loin de Londres. Nous avions quitté cette ville maudite, et nous passions par ce petit village de Tunbridge quand ta mère y tomba malade... Hélas! Dieu ne lui permit pas d'aller plus loin ; elle mourut. Et quand je vis son pauvre cercueil enfoui dans un coin de ce cimetière étranger, je n'eus pas le courage de l'abandonner, je voulus vivre où elle était morte. Alors, chère enfant, je m'établis avec toi dans ce cottage solitaire, allant pleurer sur sa tombe, revenant sourire à ton berceau, m'ingéniant pour remplacer près de toi celle que tu avais perdue !... Ai-je failli à ma tâche ?

ANNA, embrassant Hewlet.

Oh !... mon bon père !

HEWLET, prenant la tête d'Anna dans ses mains.

Et te voilà devenue une belle et grande jeune fille!... Ah! je suis trop heureux! (A lui-même.) Je n'ose me fier au bonheur; j'ai toujours peur qu'il ne m'échappe!

ANNA.

Quinze ans ne se sont-ils pas écoulés sans l'altérer?

HEWLET.

Oui; mais pendant ces quinze ans Tunbridge était comme une oasis perdue au bout du monde; quelques paysans simples et bons l'habitaient seuls avec nous, la vertu de ses eaux n'y avait pas encore attiré cette foule de grands seigneurs et de belles dames, de valets et de baladins qui y ont apporté les mœurs et les plaisirs de leur Babylone!

ANNA, souriant.

Et c'est pour me soustraire à cette contagion dangereuse que vous m'avez priée de ne pas franchir sans vous les limites du jardin?... Hélas! moi qui étais accoutumée à courir librement dans la campagne, me voilà resserrée aux bornes étroites de notre enclos!...

HEWLET.

L'automne renverra bientôt la cour à Londres, mon enfant, et te rendra ta liberté!

ANNA, passant son bras autour du cou d'Hewlet.

Ah! cher père! j'aurais tant désiré voir, ne fût-ce qu'une fois, cette jeune reine qu'on dit si bonne, ce roi que Dieu a replacé, comme par un miracle, sur le trône de son père, le roi martyr.

HEWLET, se dégageant doucement du bras d'Anna.

Le roi martyr!

ANNA.

N'est-ce pas le nom que donne toute l'Angleterre à l'infortunée victime de Cromwell?

HEWLET.

Qui t'a dit ces choses? car je ne t'avais pas parlé de nos guerres civiles.

ANNA, avec un peu d'embarras.

Et qui donc les ignore, mon père?... J'ai écouté ce qui se disait autour de moi, et j'ai entendu de toutes parts les bénédictions qui accueillaient le retour des Stuarts, les malédictions qui poursuivaient le crime des régicides.

HEWLET.

Et comme toute l'Angleterre, tu as maudit ces régicides, n'est-ce pas?

ANNA.

J'ai prié Dieu de leur pardonner. (Hewlet va prendre silencieusement son chapeau.) Vous me quittez, mon père ?

HEWLET.

Oui !... je désire être seul !

ANNA.

Ai-je dit sans le vouloir, quelque chose qui vous ait affligé ?...

HEWLET, la serrant dans ses bras.

Non, rien, rien, cher ange ! A bientôt ! (Il s'éloigne lentement, s'arrête encore sur le seuil pour regarder Anna et sort.)

SCÈNE II

ANNA, puis DOUGLAS.

ANNA.

Cher père !... J'ai vu rouler une larme dans ses yeux. D'où vient cette tristesse qui l'accable, chaque fois qu'un mot lui rappelle le passé ?... pourquoi ne m'avait-il rien dit des événements de ces dernières années ? je ne savais que lui répondre quand il m'a demandé qui me les avait appris, et je me sentais rougir sous son regard... Que c'est mal d'avoir un secret pour son père !... Mais que faire ? William m'a suppliée d'attendre encore !... cher William !... oh ! mon père l'aimera ! comment ne l'aimerait il pas ?... mon William !

DOUGLAS, qui a paru depuis quelques instants, derrière la fenêtre ouverte et qui a écouté les derniers mots d'Anna.

Est-ce vrai ?

ANNA, se retournant.

Ah !

DOUGLAS.

Est-ce bien mon nom que vous avez prononcé ?

ANNA.

Ah ! monsieur! que c'est mal d'écouter ainsi aux fenêtres !

DOUGLAS.

J'ai aperçu votre père qui s'éloignait de la maison et je suis accouru dans l'espoir de vous parler un moment. Hélas ! ces moments-là sont si rares ! aurez-vous le courage de me les reprocher ?

ANNA.

Mais quittez donc cette fenêtre !... on peut vous voir !... Entrez au moins !...

DOUGLAS.

De grand cœur !... (Il disparaît; Anna court à la fenêtre et en repousse les battants; Douglas ouvre la porte, entre et la referme derrière lui; il est simplement vêtu.) C'est la porte du ciel que vous m'ouvrez, mon bel ange ! (Il fait un pas vers Anna qui l'arrête du geste.) Qu'avez-vous ?... ce n'est pas ainsi que vous m'accueillez d'habitude.

ANNA.

D'habitude il y a entre vous et moi la haie du jardin...

DOUGLAS.

Ne m'avez-vous pas ordonné d'entrer ?

ANNA.

Je m'aperçois à l'émotion que j'éprouve, William, que c'est une grande faute à moi de vous ouvrir la maison de mon père en son absence et à son insu.

DOUGLAS.

Que craignez-vous ?

ANNA, lui tendant la main.

Rien de vous, mon ami; tout de ma conscience.

DOUGLAS, lui baisant la main.

Ame charmante... Je l'avais devinée, chère Anna, la première fois que je vous vis; et de ce jour-là je vous donnai la mienne !

ANNA.

C'est à mon tour de vous demander : est-ce vrai ?

DOUGLAS.

Vous en doutez ?

ANNA.

Non ! je serais trop malheureuse d'en douter ! mais mon bonheur n'est pas tranquille, William, tant que vous n'avez pas obtenu l'aveu de mon père... pourquoi tardez-vous si longtemps à le lui demander ?...

DOUGLAS.

Je vous l'ai dit, j'attends ma commission d'officier; pauvre et sans emploi comment oserais-je me présenter à M. Wilson?

ANNA.

Oh ! vous ne connaissez pas mon père ! Il m'aime trop pour ne pas me donner l'époux que j'aurai choisi. Tenez, je ne vous demande qu'une chose, William, c'est de m'aimer autant qu'il m'aime !

DOUGLAS.

Oh ! bien plus !

ANNA, souriant.

Je vous en défie !

DOUGLAS, la serrant dans ses bras.

Chère Anna !

ANNA, se dégageant.

William ! il faut parler à mon père, il le faut !

DOUGLAS.

Encore quelques jours de patience, je vous en conjure! j'ai vu le roi, et ses promesses ne tarderont pas à se réaliser.

ANNA.

Eh bien, puisque vous exigez que je me cache encore de mon père, il est un autre témoin à qui je veux me confier.

DOUGLAS.

Lequel?

ANNA.

Dieu!... c'est en sa présence que je vous demande cet anneau que vous portez au doigt, William! vous m'avez dit qu'il vous venait de votre mère; vous pouvez le donner à votre femme!... qu'il soit le gage sacré de l'amour qui nous lie l'un à l'autre!... vous hésitez?

DOUGLAS.

Non! (Il tire lentement son anneau de son doigt et le présente à Anna qui le passe au sien.)

ANNA.

Ah! maintenant vous ne pouvez plus me tromper !... (Jetant un de ses bras autour du cou de Douglas.) Vous êtes à moi, tout à moi!

DOUGLAS.

Bien-aimée! (Depuis quelques instants Rochester, Gramont et Muskorry se sont arrêtés devant la fenêtre, et ont observé en silence; sur le dernier mot de Douglas ils éclatent de rire.)

ANNA.

Ah!... (Elle s'échappe vivement des bras de Douglas et sort par une porte latérale.)

DOUGLAS, se retournant.

Morbleu !

SCENE III

DOUGLAS, ROCHESTER, GRAMONT, MUSKERRY.

ROCHESTER, *poussant les battants de la fenêtre.*

Nos compliments, milord! ou monsieur, s'il vous plaît de garder l'incognito.

DOUGLAS.

Je vous avoue, milord, que je ne comprends pas...

ROCHESTER.

Vous ne comprenez pas que Rochester, en voyant lord Douglas, comte de Selkirk, sous ces habits de simple bachelier, a deviné qu'il était sur la piste de quelque amour champêtre, et que, pour en avoir le cœur net, il s'est mis à l'affût avec ses nobles amis, le vicomte Muskerry et le chevalier de Gramont, et que ledit Douglas entrant par la porte, ledit Rochester s'est doucement glissé derrière la fenêtre, et qu'il a vu de là une pantomime charmante, ma foi! où le geste, sans le secours de la parole, faisait assez voir de quoi il s'agissait; et qu'il n'a qu'un regret c'est d'avoir interrompu par un éclat de rire indiscret le tendre gazouillement de l'oiseau que vous teniez en cage, bel oiseleur... vous ne comprenez pas cela? c'est pourtant bien simple! (*Muskerry et Gramont rient de plus belle.*)

DOUGLAS.

Encore une fois, milord, de quel droit...

ROCHESTER, *avec une indignation comique.*

De quel droit!... Il ose le demander!... du droit qu'ont les hommes vertueux de confondre le vice, milord! de flétrir la trahison, de démasquer l'hypocrisie, de s'indigner du scandale... et de le provoquer au besoin! (*Riant.*) Mais à cette fenêtre, mon cher Douglas, j'ai l'air d'un prédicateur en chaire!... vous nous permettez d'entrer, n'est-ce pas?...

DOUGLAS.

Au nom du ciel, milord!... (*Rochester, Muskerry et Gramont disparaissent.*) Morbleu! l'honneur d'Anna à la discrétion d'un pareil éventé! (*Rochester entre en scène suivi de Gramont et de Muskerry.*)

ROCHESTER.

Vous êtes trop bien accueilli dans la maison pour ne pas avoir le droit d'y recevoir vos amis.

DOUGLAS.

Cette maison est celle de M. Wilson, milord, et, puisqu'il faut vous le dire, je serais fort embarrassé moi-même d'y justifier ma présence!

ROCHESTER, riant.

Je le crois pardieu bien! pour ce que vous y faites!... mais nous... nous, honnêtes buveurs d'eau de Tunbridge, passants inoffensifs, quel mal y a-t-il, je vous prie, à nous abriter un moment des brûlantes ardeurs du soleil sous ce toit hospitalier?... De bonne foi, croyez-vous que M. Wilson n'aimera pas mieux vous trouver en tête-à-tête avec nous qu'avec... Au fait! avec qui? sa femme, sa fille, sa nièce?

DOUGLAS, avec colère.

Milord!... veuillez me suivre, et je vous donnerai, je vous le jure, toutes les explications que vous pouvez désirer!

ROCHESTER.

Oh! oh!... c'est mon sang qu'il vous faut? par une pareille chaleur?... grand merci!... (Il s'étend dans un fauteuil.) Je vous offre celui de Muskerry, tenez!

MUSKERRY.

Hein?

ROCHESTER.

Il a ri plus fort que moi!... et cela est d'autant plus impardonnable que, pour lui aussi, l'heure du berger va sonner! oui, Nell Gwin, la blonde Nell Gwin, la vertueuse ingénue du théâtre de Sa Majesté...

DOUGLAS.

Je vous jure, milord, que vous me mettez au désespoir!

ROCHESTER, se levant.

Quoi! sérieusement? mais vous ne savez donc pas où vous êtes? vous ignorez donc le premier mot de nos mœurs et de nos usages? vous arrivez donc des confins de la civilisation et des belles manières? du pays des Touariks, des nègres Mandingos, de Tombouctou? En ce cas, jeune étranger, on prévient les gens!

DOUGLAS.

Eh! milord! c'est à vous de les prévenir que vous êtes gris dès le matin!

ROCHESTER.

A quoi bon les prévenir d'une chose qui est de notoriété publique? votre ignorance à ce sujet, monsieur, me prouve que vous arrivez en effet de Tombouctou!

DOUGLAS.

O patience!

ROCHESTER.

Vous avez peut-être entendu parler de l'Angleterre? Eh bien, vous y êtes! je ne vous parle pas de l'Angleterre mélancolique de Cromwell, monsieur, mais de la joyeuse Angle-

terre de Charles II, de celle qui, lasse de couper des têtes, de brûler des livres, de renverser des châteaux, de saccager des villes et de casser des vitres, s'est avisée un beau jour de boire des rasades à la santé de Sa Majesté très-sacrée et à la damnation de Noll au nez rouge! de celle où, les vêtements de bure et les mortifications ont fait place aux gants parfumés, aux miroirs de poche, aux étuis garnis, aux pâtes d'abricot, aux essences et autres menues denrées d'amour! de celle enfin où Withe-Hall, ressuscitant la politesse et la galanterie, est devenue la fine fleur des cours de l'Europe.

DOUGLAS.

Avez-vous fini, milord?

ROCHESTER.

Jamais!... c'est cette cour de Withe-Hall que vous retrouvez à Tunbridge, monsieur, à quelques milles de Londres, au milieu de la simple et rustique nature; là disparaissent les derniers vestiges de la contrainte et de l'étiquette; on chante, on danse, on boit, on aime, on baguenaude en liberté, sans mystère, au grand jour, à l'exception toutefois d'un certain Douglas qui descend de l'homme noir, à ce qu'il parait, et qui le prouve en restant seul étranger à cette joie, à cet abandon, à cet enchantement! Voilà, monsieur, dans quel Eden votre bonne étoile vous a fait tomber, voilà ce que vous pourrez conter aux nègres Mandingos quand vous retournerez à Tombouctou! (S'éventant avec son mouchoir.) Ouf!...

SCÈNE IV

DOUGLAS, ROCHESTER, MUSKERRY, GRAMONT, LE ROI, BUCKINGHAM.

Le roi, suivi de Buckingham, a paru depuis quelques instants sur le seuil de la porte restée ouverte, et s'est arrêté en faisant signe à Buckingham d'écouter.

LE ROI, s'avançant.

Bravo Rochester! on n'est pas plus éloquent. (Gramont et Muskerry se lèvent.)

DOUGLAS.

Le roi!...

ROCHESTER.

Par ma foi! sire, Votre Majesté arrive trop tard; elle a perdu le plus beau de mon éloquence!

LE ROI.

Je n'en doute pas. (Bas à Buckingham.) C'est bien ici que j'ai vu entrer cette jeune fille.

BUCKINGHAM, bas.

Et Votre Majesté dit qu'elle est belle?

LE ROI, bas.

Comme les anges. (A Gramont.) Ainsi, chevalier, c'est pour suivre ce traître de Wilmot que vous m'abandonnez? Sans reproche, voilà plus d'une heure que je parcours pour vous retrouver toutes les allées de Tunbridge, et sans votre valet Termes, que j'ai rencontré à quelques pas d'ici, je vous chercherais encore.

GRAMONT.

Votre bonté me confond, sire.

LE ROI.

Oh! oh! ma bonté est en humeur de vous quereller, monsieur de Gramont! vous m'avez fait de belles affaires!

GRAMONT.

Moi, sire?

LE ROI.

Eh oui! avec cette merveilleuse calèche dont je suis redevable à votre magnificence, présent royal assurément, mais qui va me coûter une des perles de ma couronne. Mademoiselle Stewart et madame de Castelmaine ne se sont-elles pas mis en tête de se promener au même lieu, le même jour, dans cette même voiture, chacune d'elles se faisant gloire d'humilier sa rivale et n'en voulant pas démordre. Figurez-vous l'embarras d'un pauvre roi, entre Niobé qui pleure et Médée qui menace de tout mettre à feu et à sang!... Ma foi! je n'ai pas voulu être saccagé, messieurs, et madame de Castelmaine se prélasse à l'heure qu'il est, en compagnie de Lady Muskerry, dans la calèche du chevalier. (Muskerry s'incline.)

GRAMONT.

Je regrette de ne pas avoir fait venir deux calèches, sire.

ROCHESTER.

Et mademoiselle Stewart?

LE ROI.

Ah! voilà le côté tragique de mon histoire! mademoiselle Stewart, furieuse de son désastre, épouse le duc de Richmont.

ROCHESTER.

Pauvre Richmond!

LE ROI.

C'est ainsi que vous prenez part à mon chagrin?

ROCHESTER.

Bon ! Votre Majesté se consolera en soupant ce soir chez Buckingham. (A Buckingham.) N'est-ce pas, milord?...

BUCKINGHAM, s'inclinant.

Si le roi daigne me faire cet honneur..

LE ROI.

C'est entendu!... je vous y invite tous, messieurs !

ROCHESTER.

Quoi, sire! même lord Douglas !

LE ROI.

Eh bien?

ROCHESTER.

Je vous le donne pour un ennemi de Votre Majesté, sire, pour un sujet félon et déloyal !

DOUGLAS, avec colère.

Milord !

ROCHESTER.

Oui !... Le traître à découvert dans ce nid de verdure un diamant, un oiseau rare, un modèle accompli de grâce et beauté, et loin de signaler cette merveille à notre admiration, il se l'est réservée comme un avare, il a dérobé son trésor aux regards de ses amis, aux regards même de son roi, crime de lèse-majesté au premier chef, ou je ne m'appelle pas Wilmot.

LE ROI, à Douglas, en riant.

Crime impardonnable en effet, milord, si vous ne vous empressez de nous faire voir ce trésor dont Rochester parle avec tant d'enthousiasme.

DOUGLAS.

Sire, Votre Majesté comprendra ce que je m'efforce en vain de faire comprendre à lord Rochester, c'est que je ne puis ni ne veux livrer au scandale la maison d'un honnête homme, l'honneur d'une jeune fille pure et sans tache.

BUCKINGHAM, riant.

Votre Grâce oublie, milord, que Sa Majesté croit peu à l'honnêteté des hommes et encore moins à la modestie des femmes.

DOUGLAS.

Sa Majesté changera d'opinion, milord, en regardant la reine. Elle n'en changera pas, je l'avoue, en regardant certains hommes.

BUCKINGHAM.

Comment l'entendez-vous, milord ?

LE ROI.

Halte-là, messieurs ! (A Bukingham.) Ne voyez-vous pas, Buckingham, que lord Douglas ne vient ici, dans ce modeste équipage, que pour sauvegarder la vertu de cette jeune fille et la préserver de toute atteinte ?

DOUGLAS, qui a remonté de quelques pas.

Sire !... au nom du ciel !... voici M. Wilson, son père !

LE ROI, bas à Buckingham.

Il paraît que lord Douglas nous a distancés, Buckingham !

SCÈNE V

LE ROI, DOUGLAS, ROCHESTER, GRAMONT, MUSKERRY, BUCKINGHAM, HEWLET.

HEWLET, s'arrêtant sur le seuil.

Que faites-vous chez moi, messieurs ?.

BUCKINGHAM, s'avançant vers Hewlet et lui montrant le roi.

Le roi !...

HEWLET, s'inclinant profondément.

Le roi !...

LE ROI.

Oui, monsieur Wilson, le roi qui a pris la liberté de se reposer un instant avec quelques amis dans ce riant cottage.

HEWLET.

Sire !...

LE ROI.

Habitation charmante, monsieur Wilson, et qui ressemble, sous son manteau de fleurs, à ces asiles mystérieux des contes de fées où quelque prince curieux vient réveiller une belle princesse endormie depuis cent ans.

ROCHESTER.

Au risque de se faire dévorer par le dragon qui garde la princesse. (Hewlet relève la tête et regarde alternativement le roi et Rochester.)

LE ROI.

Malheureusement nous n'avons vu ni princesse, ni dragon. Mais je ne regrette ni l'un ni l'autre si je trouve à leur place un honnête homme, tel que vous... monsieur Wilson.

HEWLET, s'inclinant de nouveau.

Sire !...

LE ROI.

Je me plains seulement de ne vous avoir pas connu plus

tôt ; car ici, vous le savez, pas d'étiquette ; les cornemuses du Boulingrin rassemblent autour de nous tous les habitants de Tunbridge ; comment ne vous ai-je pas encore aperçu parmi eux? Vous nous fuyez donc !

HEWLET.

Je fuis le bruit des fêtes, sire, et je vis dans la retraite.

LE ROI.

Souvenez-vous pourtant que nous aurons grand plaisir à vous voir.

ROCHESTER, bas à Gramont.

Oui, avec sa fille.

DOUGLAS, à part.

Je suis au supplice !...

CRIS AU DEHORS.

Arrêtez ! arrêtez !.

LE ROI.

Quel est ce bruit?

BUCKINGHAM, remontant vivement la scène.

Des chevaux emportés, sire!... Ah! mon Dieu!... La calèche de M. de Gramont!...

LE ROI.

Ah ! pauvre comtesse !...

BUCKINGHAM.

Un homme s'élance !... Il se jette à la tête des chevaux !... ah ! le malheureux !... non ! il les maîtrise !... les voilà qui s'arrêtent !...

LE ROI.

Dieu soit loué !... Courez, Buckingham, et sachez le nom de cet homme. (Buckingham sort vivement.)

ROCHESTER, à Muskerry.

Eh bien, et vous?

MUSKERRY.

Quoi !... (Très-tranquillement.) Tiens ! c'est vrai, au fait! ma femme était dans la voiture...

ROCHESTER.

Rassurez-vous! il n'y a plus de danger.

LE ROI, à Gramont.

Décidément, chevalier, votre calèche est ensorcelée.

GRAMONT.

Les dieux sont pour mademoiselle Stewart, sire!

ROCHESTER, à part.

Il veut dire les chevaux !...

LE ROI, regardant au dehors.

Ah! voici la comtesse!

DOUGLAS, à part.

Cette femme ici!

LE ROI.

Quelle est cette belle enfant qui l'accompagne?

HEWLET, regardant au dehors.

Anna!...

LE ROI.

Serait-ce votre fille, monsieur Wilson?

HEWLET, après un moment d'hésitation.

Oui, sire!...

ROCHESTER, bas à Gramont.

Ce cher Douglas voudrait être à cent pieds sous terre!

SCÈNE VI

LE ROI, HEWLET, DOUGLAS, GRAMONT, MUSKERRY, BUCKINGHAM, MADAME DE CASTELMAINE, ANNA, LADY MUSKERRY, DEUX VALETS, puis LA REINE et MISS FIELDING.

Madame de Castelmaine entre en scène soutenue par Buckingham et Anna. — Elle est suivie de lady Muskerry. — Les deux valets restent au fond du théâtre hors de la maison.

LE ROI, allant au-devant de madame de Castelmaine.

Ah! madame! quelles grâces je rends au ciel de vous voir sauvée d'un pareil danger!...

MADAME DE CASTELMAINE.

Je ne peux plus me soutenir!...

LE ROI.

Vite!... une chaise! .. (Gramont avance une chaise; le roi aide madame de Castelmaine à s'asseoir.)

LADY MUSKERRY.

Je me meurs!...

ROCHESTER, bas à Muskerry.

Milord, ceci vous regarde!

MUSKERRY, à demi-voix.

Laissez! elle ne mourra point!... (Lady Muskerry se laisse tomber sur une chaise.)

LE ROI.

Avez-vous des sels, Gramont?...

GRAMONT, présentant un flacon au roi.

Voici mon flacon, sire !...

ANNA, à demi-voix, à Hewlet.

Le roi ?... (Hewlet fait un signe affirmatif. — Le roi débouche le flacon et veut le faire respirer à madame de Castelmaine.)

MADAME DE CASTELMAINE.

Non ! un verre d'eau, je vous prie... (Le roi se retourne ; Anna s'empresse d'aller chercher un verre d'eau.)

LE ROI.

Eh bien, Buckingham ; le nom de cet homme?

BUCKINGHAM.

Jacob Hall, sire ; le fameux danseur de corde.

LADY MUSKERRY, se levant vivement.

Ah ! sire ! quel courage ! quelle force ! quelle grâce !

MUSKERRY, bas à lady Muskerry.

Au nom du ciel, madame, modérez votre enthousiasme !

MADAME DE CASTELMAINE.

C'est à lui que je dois la vie, sire !

LE ROI.

Je ne l'oublierai pas !

ROCHESTER, bas à Gramont.

Voilà qui achèvera de mettre ce drôle-là à la mode, chevalier !...

ANNA, revenant s'agenouiller devant madame de Castelmaine et lui offrant un verre d'eau sur un plateau d'argent.

Madame !... (Madame de Castelmaine prend le verre et boit.)

LE ROI, bas à Buckingham.

N'est-ce pas qu'elle est belle?

BUCKINGHAM, bas.

Plus belle que mademoiselle Stewart, sire.

LE ROI, bas.

J'ai bien envie d'envoyer Douglas en Guinée avec le prince Robert.

BUCKINGHAM, à part.

Oh ! oh ! j'ai là de quoi m'acquitter envers lord Douglas !

MADAME DE CASTELMAINE, replaçant le verre sur le plateau.

Merci, mon enfant.

ANNA, se relevant.

Votre Majesté se sent-elle mieux ? (Les différents personnages se regardent avec étonnement ; — la reine paraît au fond suivie de miss Fielding et s'arrête sur le seuil.)

LE ROI, souriant.

Sa Majesté?... Vous vous trompez, mademoiselle! vous parlez à madame la comtesse de Castelmaine.

ANNA, stupéfaite.

Ah! pardon! sire... j'avais cru...

LA REINE, s'avançant

Vous aviez cru que madame était la reine, n'est-il pas vrai? (Madame de Castelmaine se lève. - Tous les assistants saluent profondément la reine.) En effet, le roi témoigne un si tendre intérêt à tous ceux qui l'approchent qu'on peut aisément se tromper aux titres qu'ils y peuvent avoir... vous ne commettrez plus de ces erreurs, mademoiselle, quand vous serez mieux instruite des usages de la cour. Madame de Castelmaine fait partie de ma maison; je suis la reine!

ANNA, dans la plus grande confusion.

Madame!... (Hewlet prend le plateau des mains d'Anna et le pose sur la table.)

LE ROI.

Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'heureux hasard...

LA REINE.

Je me promenais ici près avec miss Fielding, sire, quand j'ai su le danger que venait de courir madame, et j'ai voulu m'informer moi-même s'il ne lui était arrivé aucun mal...

MADAME DE CASTELMAINE.

Je suis vivement touchée des bontés de Votre Majesté.

LA REINE.

Ne les méritez-vous pas, madame? Je vois au surplus que vous ne manquiez pas de chevaliers, et des plus illustres, vraiment!... Le duc de Buckingham, le comte de Rochester, le vicomte Muskerry, le chevalier de Gramont; quoi donc! le marquis de Douglas lui-même!...

ANNA, regardant Douglas.

Le marquis de Douglas!...

LA REINE, se retournant.

Vous le connaissez?

ANNA.

Moi?... non, madame.

ROCHESTER, bas à Douglas.

Vous ne m'accuserez pas d'avoir trahi votre incognito, milord!

HEWLET, soutenant Anna qui chancelle.

Qu'as-tu donc?... (Il regarde Douglas qui détourne les yeux.)

LA REINE, s'approchant de Gramont, à demi-voix.

Ah ! monsieur de Gramont! votre calèche ressemble à la boîte de Pandore, d'où sont sortis tant de maux!

GRAMONT, de même.

Votre Majesté oublie qu'une chose y était restée, madame.

LA REINE, de même.

Quoi donc ?

GRAMONT, de même.

L'espérance! (La reine sourit tristement et se retourne vers le roi.)

LA REINE.

Puisque madame est remise de son émotion, le roi me fera-t-il la grâce de me reconduire ?

LE ROI.

Je suis à vos ordres, madame.

LA REINE, à Anna.

Adieu, mon enfant!... n'ayez pas regret de votre candeur; c'est chose nouvelle pour moi, et j'en garde un souvenir que je vous prie de mettre à l'épreuve, si vous aviez jamais besoin de ma protection...

ANNA, s'inclinant.

Madame!...

LA REINE.

Adieu!... (La reine donne la main au roi, Buckingham offre la sienne à madame de Castelmaine ; lady Muskerry veut prendre le bras de Muskerry qui se détourne avec humeur ; Rochester lui offre le sien en riant.)

ROCHESTER, à demi-voix.

Il paraît que votre Jacob Hall lui tient au cœur, madame! (En passant devant Anna, madame de Castelmaine lui lance un regard furieux, miss Fielding s'éloigne avec Gramont et Muskerry. Hewlet reconduit humblement le roi jusqu'à la porte, Douglas resté en arrière s'approche vivement d'Anna.)

DOUGLAS, bas.

Anna!...

ANNA, sans détourner la tête.

Laissez-moi!... (Rochester se retourne et rit sous cape; Hewlet a suivi ce jeu de scène des yeux; tout le monde sort; Douglas passe le dernier devant Hewlet qui le regarde fixement.)

SCÈNE VII

HEWLET, ANNA.

Après un long silence, Hewlet s'approche d'Anna.

HEWLET.

Ainsi tu aimais cet homme?

ANNA, fondant en larmes et jetant les bras autour du cou d'Hewlet.

Ah! mon père!...

HEWLET.

Pauvre enfant!... (Il s'assied, Anna se laisse aller sur ses genoux.)

ANNA, suffoquée par les larmes.

Si vous saviez!... Il me disait qu'il était pauvre!... qu'il attendait un emploi!... comment aurais-je pu croire qu'il me trompait?... Je voulais tout vous dire!... mais il me suppliait d'attendre!... Tenez! ce matin encore... il me jurait que dans quelques jours il me demanderait à vous!... Et moi qui l'écoutais, si confiante!... si heureuse!... Ah! Dieu! je l'aimais tant!

HEWLET.

Mais... comment l'as-tu connu? comment cet amour a-t-il pu naître?...

ANNA.

Il m'avait suivie!... il m'a parlé!... il m'a dit qu'il m'aimait!... alors...

HEWLET.

Eh bien?...

ANNA, laissant tomber sa tête sur l'épaule d'Hewlet.

Je ne sais pas!...

HEWLET.

Voyons! calme-toi! ne pleure plus!

ANNA.

Vous me pardonnez donc?

HEWLET.

Qu'ai-je à te pardonner?

ANNA, se levant.

Oh!... rien que mon silence!... Que croyez-vous donc, mon père?

HEWLET, se levant.

Rien, mon enfant, rien!

ANNA.

Ah! vous avez raison!... puisqu'il ne pouvait me prendre pour femme, il voulait faire de moi sa maîtresse, n'est-ce pas? Il me méprisait donc bien! (Tirant de son doigt l'anneau que lui a donné Douglas.) Et quand ce matin il m'a donné cet anneau... Ah! mentir ainsi!...

HEWLET, la serrant dans ses bras.

Chère fille!...

ANNA, *donnant l'anneau à Hewlet.*

Tenez, mon père!... reportez-lui cet anneau!.. il pourra le donner à d'autres!...

HEWLET.

Calme-toi, je t'en conjure!

ANNA.

Oui! oui!... pardonnez-moi de vous affliger! je n'aime plus que vous! je ne veux plus aimer que vous! je vous promets de ne plus pleurer!... (*Éclatants en sanglots.*) Ah!... (*Elle sort rapidement par une des portes latérales.*)

SCÈNE VIII

HEWLET, *seul.*

Comme elle l'aime!... Et moi, aveugle que j'étais de n'avoir pas pressenti, conjuré le danger!... n'avait-elle pas l'âge où l'on aime, l'âge où le cœur rêve d'autres tendresses que les nôtres?... Ah! l'égoïsme des pères ne devine pas ces choses-là!... comme ils ont fait tout leur univers de ces enfants qu'ils adorent, ils en veulent être aussi tout l'univers!... Je me disais : « Elle grandit; elle est belle; je l'aime!... cela doit durer toujours!... » Et ce misérable me vole le cœur de ma fille!... S'il ne le brisait pas, du moins!... Mais quoi! ne lui fait-il pas trop d'honneur, lui, marquis de Douglas, lui, pair d'Angleterre?... Un Douglas épouse-t-il la fille de M. Wilson?... Ah! que j'en ai vu pourtant de ces grands seigneurs... bien humbles devant moi!... Et elle pleure!... elle pleure!... Il fait pleurer ma fille, ce lâche suborneur!... (*Après un silence.*) Si je voulais pourtant!... (*Il ouvre un meuble et y prend un petit coffret dont il tire un collier de perles.*) Le voilà, son petit collier de perles!... avec ce collier peut-être!... (*Remettant le collier dans le coffret.*) Non! non! reste enfermé dans ce coffret où personne, personne ne te retrouvera jamais! .. (*Il regarde autour de lui et va replacer le coffret dans le meuble qu'il referme. — Après un silence.*) Allons reporter son anneau au marquis de Douglas! (*Il sort lentement, la décoration change à vue.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Le Boulingrin.

Un site champêtre abrité de grands arbres. — Au fond, un ruisseau avec un pont rustique. — A gauche, une maisonnette dont les volets sont fermés. — A droite, une tonnelle avec une table. — Çà et là des bancs.

SCÈNE PREMIÈRE

CRAFF puis TERMES.

Craff tient une trompe de chasse à la main et se promène de long en large devant la maison.

CRAFF.

Fragilité des choses humaines! avoir porté la couronne des saints, et porter aujourd hui la livrée de lord Muskerry !... S'être appelé Jéroboam-Mésopotamie Mort-à-Moloch, et s'appeler aujourd'hui Craff tout court! Il est vrai que Craff a bien son mérite! Eh! eh!.. Craff n'est pas le nom d'un homme à pendre!

TERMES, entrant.

Eh! Craff!

CRAFF.

Tiens! c'est Termes!...

TERMES.

Voilà une heure que je te cherche! Que diantre fais-tu là avec ton cor de chasse?

CRAFF.

Chut!...

TERMES.

Oh! oh! du mystère!...

CRAFF.

Oui!... (Indiquant la maison.) Mon maître vient d'entrer là, chez une certaine Nell Gwin, jolie en diable, ma foi! et comme il craint fort la jalousie de sa femme, il m'a chargé de l'avertir avec ceci, à la première alerte!

TERMES, riant.

L'idée est ingénieuse!... Mais tu vas me faire le plaisir de laisser là Nell Gwin, ton maître et ton cor de chasse!... j'ai besoin de toi pour une expédition que je ne puis entreprendre à moi tout seul!... Il y a vingt-cinq livres à gagner.

CRAFF.

Ah! ah!... Et quels risques?

TERMES.

Oh! j'ai pour habitude de ne pas faire entrer les risques en ligne de compte. Allons! viens!

CRAFF.

Un instant! d'un côté vingt-cinq livres avec quelques vagues appréhensions! bien!... de l'autre une bonne place, le logement, la table, les menus profits, la considération... décidément, je refuse!

TERMES.

Poltron!...

CRAFF.

Oh! quelqu'un!... (Il sonne une fanfare.)

SCÈNE II

TERMES, CRAFF, ROCHESTER.

ROCHESTER, se bouchant les oreilles.

Miséricorde!... as-tu juré d'assourdir les gens, drôle?

CRAFF.

Ah! c'est vous, milord!

ROCHESTER.

Pensais-tu que ce fut Bélial, Moloch ou Belzébuth?

TERMES.

Non! il aura pris Votre Grâce pour lady Muskerry.

ROCHESTER.

Comment? (Craff fait signe à Termes de se taire.)

TERMES, à Craff.

Bon! ne vas-tu pas faire le discret lorsque ton maître te fait perdre vingt-cinq livres?... (A Rochester.) Oui, milord, son maître l'a placé là en vedette pour tenir à distance la jalousie de milady.

ROCHESTER, riant.

A sons de trompe?

TERMES.

Justement!

ROCHESTER, riant.

Ce pauvre Jéroboam !

CRAFF.

Je supplie Votre Grâce de m'appeler Craff.

ROCHESTER.

Soit!... et comment perd-il vingt-cinq livres à ce métier-là ?

TERMES.

Oh! une affaire de commerce à laquelle il refuse de s'associer pour ne pas déserter son poste !

ROCHESTER.

Vraiment?... cela est d'une belle âme, Mésopotamie !

CRAFF, suppliant.

Craff, milord!

ROCHESTER.

Oui!... ta vertu mérite une récompense!... (Prenant le cor de chasse des mains de Craff.) Donne-moi ton cor; je te relève de ta faction !

CRAFF.

Mais, milord...

ROCHESTER.

Je prends tout sur moi, te dis-je!... Va, va gagner tes vingt-cinq livres, Mort-à-Moloch!

CRAFF.

Craff, je vous en conjure!

ROCHESTER.

C'est entendu!...

CRAFF.

Votre Grâce me promet de faire bonne garde, au moins?

ROCHESTER.

Sois tranquille!...

TERMES.

Allons!...

CRAFF.

Allons! (Termes et Craff s'éloignent.)

SCÈNE III

ROCHESTER, puis GRAMONT et BUCKINGHAM.

ROCHESTER.

Quel diable de commerce ces gaillards-là peuvent-ils faire?... N'importe! le commerce est la richesse des États !

il faut l'encourager... et décourager Muskerry!... (Il sonne du cor avec rage, entrent Gramont et Buckingham)

GRAMONT.

Quelle fanfare sonnez-vous là, milord?... chassons-nous au cerf ou au renard?

ROCHESTER.

Au cerf, chevalier...

BUCKINGHAM.

Ne savez-vous pas que notre ami Wilmot est chasseur comme il est poëte, musicien, théologien, danseur, astrologue... médecin même, dit-on.

ROCHESTER.

Oui, j'ai consacré à l'étude tout le temps que me laissait la soif, et voilà comment j'ai en moi la monnaie d'un grand homme!

BUCKINGHAM.

C'est malheureusement la seule que lui aient laissée ses créanciers...

ROCHESTER.

Oh! oh!... d'où vous vient cette gaieté, milord? Il faut que vous ayez quelque tour diabolique en tête!

BUCKINGHAM.

Moi?

ROCHESTER.

Voyons donc! lord Buckingham n'aime pas lord Douglas; lord Douglas aime miss Wilson; miss Wilson ne paraît pas déplaire au roi; le roi n'a pas de secrets pour lord Buckingham; lord Buckingham...

BUCKINGHAM, avec humour.

Vous êtes fou, Rochester!

ROCHESTER.

Très-bien!... madame de Castelmaine aura tout le temps d'aller se promener en calèche. Et qui sait? Jacob Hall nous a sauvée; on n'est pas ingrate...

GRAMONT, riant.

Ah! milord! laissez Jacob Hall à lady Muskerry! Elle en parle avec une chaleur...

ROCHESTER.

Qui ne l'empêche pas d'être jalouse; vous me rappelez à mon devoir, chevalier!... (Il exécute une nouvelle fanfare.)

GRAMONT.

A qui diable en a-t-il?

BUCKINGHAM.

Je vous dis qu'il est fou!...

GRAMONT.

Au nom du ciel, milord!...

ROCHESTER.

Chut!... on vient!... j'étais bien sûr que je finirais par débusquer la bête!

SCÈNE IV

ROCHESTER, GRAMONT, BUCKINGHAM, MUSKERRY, puis PETERS.

Muskerry sort vivement de la maison.

MUSKERRY.

Qu'est-ce que c'est?... qu'y a-t-il?

GRAMONT.

Lord Muskerry!

MUSKERRY.

Hein?... comment?... vous ici, messieurs!

ROCHESTER.

Rassurez-vous, milord!... c'était une fausse alerte!... allez, allez retrouver miss Nell Gwin, votre femme n'est pas là!...

GRAMONT.

Quoi! c'était?... (Gramont et Buckingham éclatent de rire.)

MUSKERRY.

Ah! scélérat de Craff!...

ROCHESTER.

Craff, milord!... l'innocence même! Ah! ne soyez pas injuste envers Craff! c'est moi qui ai voulu à toute force lui prendre son rôle et son cor de chasse; si j'en ai sonné... mal à propos, accusez-moi, milord!... mais n'accusez pas Craff!...

MUSKERRY.

Morbleu!...

GRAMONT.

Enfin, quoi de neuf?

MUSKERRY.

Et que diantre voulez-vous qu'il y ait de neuf... quand on ne fait que vous sonner du cor aux oreilles! (Nouveaux éclats de rire de Gramont et de Buckingham.) Par le diable! si Craff me tombe sous la main... Allons! bien!... j'ai oublié ma canne!...

ROCHESTER.

Eh! vite! allez la reprendre! (Muskerry se dirige vers la porte de la maison.) Que dirait lady Muskerry, grand Dieu! si elle vous voyait revenir sans canne!...

MUSKERRY, cherchant à ouvrir la porte.

Bon! la porte est fermée maintenant!

ROCHESTER.

Ah! diable!...

MUSKERRY.

Coquin de Craff! (Nouveaux rires de Buckingham et de Gramont.)

PETERS, poussant les volets et paraissant à la fenêtre, il a une canne à la main.

A qui la canne, messieurs!...

ROCHESTER.

Jacob Hall!...

MUSKERRY, BUKINGHAM et GRAMONT.

Jacob Hall!

MUSKERRY.

Que faites-vous là, monsieur?

PETERS.

Je ne demande pas à Votre Grâce ce qu'elle y faisait tout à l'heure, milord.

MUSKERRY.

Et comment y êtes-vous entré?

PETERS.

Votre Grâce ignore donc qu'il y a deux portes?

ROCHESTER, riant.

Il paraît connaître la maison.

PETERS.

Voici votre canne, milord!

MUSKERRY, reprenant sa canne.

Morbleu!... elle pourra servir à frotter les oreilles de certains danseurs de corde!

PETERS.

Ah! milord!... vous ne voudriez pas réduire au désespoir certaines belles dames!

MUSKERRY.

De quelles belles dames parlez-vous, s'il vous plaît?

PETERS.

De celles qui écrivent des billets assez doux, ma foi! à certains danseurs de corde!

MUSKERRY.

En vérité?... je serais curieux de les voir, ces billets-là !

PETERS.

Qu'à cela ne tienne, milord!... j'en ai toujours sur moi!... (Il cherche dans ses poches.)

MUSKERRY, entre ses dents.

Fat!...

PETERS, tirant un billet de sa poche.

Tenez! en voici un que je viens justement de recevoir; il n'est pas signé; mais la personne qui l'écrit a soin de se qualifier elle-même.

ROCHESTER, prenant le billet.

Ah! ah! voyons cela!

MUSKERRY.

Bon! ne voyez-vous pas que c'est quelque soubrette qui aura volé le papier de sa maîtresse?

ROCHESTER.

J'avoue que je ne reconnais pas l'écriture... (Passant le billet à Buckingham.) Et vous, Buckingham?

BUCKINGHAM.

Non plus! (passant le billet à Gramont) et vous, chevalier?

GRAMONT.

Non plus! (passant le billet à Muskerry) et vous, milord!

MUSKERRY.

Voyons!... (Jetant les yeux sur le billet.) Hein?... ma...!

ROCHESTER.

Qu'avez-vous?...

MUSKERRY, froissant la lettre avec rage.

Moi!... rien!... je...

PETERS.

Eh bien, milord?...

MUSKERRY, furieux.

Monsieur!... je... morbleu!... j'étouffe!... (Il sort rapidement.)

ROCHESTER.

Comment! c'était?...

PETERS.

Votre Grâce sait ce qu'on doit aux dames, milord; je ne dirai pas un mot de plus.

ROCHESTER.

Bien joué, Jacob Hall...

PETERS.

Votre serviteur, milord. (Il referme les volets de la fenêtre et disparait. Rochester, Buckingham et Gramont se regardent et éclatent de rire.)

BUCKINGHAM.

Ce pauvre Muskerry!... voilà de quoi égayer notre souper, messieurs!... à ce soir!...

ROCHESTER et GRAMONT.

A ce soir! (Buckingham sort en riant.)

ROCHESTER.

Voilà Muskerry en bonnes mains, chevalier! si la médisance n'existait pas, Buckingham l'aurait inventée.

GRAMONT.

Parbleu! il en est le père et la mère.

ROCHESTER, frappant sur la table à droite.

Holà! quelqu'un!... (Posant le cor de chasse sur la table.) Cette maudite musique m'a donné une soif de tous les diables! Me tenez-vous compagnie, monsieur de Gramont.

GRAMONT.

Excusez-moi! le jour baisse; je cours à mes violons.

ROCHESTER.

Vos violons?... (A un garçon qui entre en scène.) Du vin d'Espagne! et du meilleur!... vite!... (Le garçon sort.) Quels violons?...

GRAMONT.

Une surprise que je ménage à nos dames pour l'assemblée de ce soir; un concert de violons que j'ai mandé tout exprès de France avec les airs les plus nouveaux.

ROCHESTER.

En vérité, chevalier, vous êtes inépuisable.

GRAMONT.

Oh! ce n'est pas tout!...

ROCHESTER.

Il y a encore autre chose?

GRAMONT.

Oui, oui; vous verrez cela.

ROCHESTER.

Ma foi! chevalier! si je n'étais Rochester, je voudrais être Gramont!

GRAMONT.

Et si je n'étais Gramont, milord, je voudrais être

Rochester! (Il salue Rochester et s'éloigne ; le garçon apporte un flacon et deux verres qu'il pose sur la table et sort. Le jour commence à baisser.)

SCÈNE V

ROCHESTER, puis HEWLET.

ROCHESTER, s'asseyant sous la tonnelle.

Oui! Rochester et Gramont! deux hommes de génie! venus trop tôt ou trop tard! employant tous deux leurs facultés, l'un à plaire, l'autre... à boire! (Il boit.)

HEWLET, entrant en scène et regardant autour de lui.

Je ne le vois pas!

ROCHESTER, sans voir Hewlet.

Eh bien, il n'y a rien de triste comme de boire seul! Si j'appelais le premier passant pour me faire raison. (Apercevant Hewlet qui lui tourne le dos.) Pardieu! voilà justement mon homme! Eh! monsieur! monsieur!...

HEWLET, se retournant et mettant le chapeau à la main.

Milord?...

ROCHESTER.

Mais... je ne me trompe pas... c'est M. Wilson.

HEWLET.

Vous me connaissez?

ROCHESTER.

J'avais l'honneur d'accompagner le roi, monsieur, quand ce matin...

HEWLET.

En effet!... Je vous prie de m'excuser, milord.

ROCHESTER.

Comment donc?... vous offrirai-je un verre de ce vin, monsieur Wilson? Il est délicieux.

HEWLET.

Je vous remercie, milord; je ne bois jamais de vin.

ROCHESTER.

Diantre! tous les habitants de Tunbridge ont-ils comme vous le fanatisme de l'eau? je les plains. Faites-moi du moins le plaisir d'accepter un verre d'hydromel ou de bière moussante.

HEWLET.

Rien; je vous prie!...

ROCHESTER.

Le Boulingrin n'est pourtant pas un lieu de mortification, que diable!... On n'y vient que pour boire ou pour danser Est-ce que vous dansez, monsieur Wilson?

HEWLET.

Non, milord!

ROCHESTER.

Ah! je vois ce que c'est; les paroles du roi vous sont restées dans la tête, n'est-ce pas? et, tout sage que vous êtes, vous venez faire votre cour à Sa Majesté?

HEWLET.

Non, milord... je cherche le marquis de Douglas, à qui j'ai deux mots à dire.

ROCHESTER, se levant.

Ah!... (A part.) Est-ce que par hasard il se douterait?... Pardieu! j'ai fait le mal; c'est à moi de le réparer. (Haut.) Douglas, monsieur Wilson!... mais il est fort de mes amis. Si vous voulez l'attendre, il sera ici dans un instant; et pour vous dire le vrai, il n'a garde d'y manquer; car il est sûr d'y rencontrer certaine dame...

HEWLET.

Ah!...

ROCHESTER.

Oui; dont il est fort épris, et qui est des plus touchantes, ma foi! de l'air, de la taille... enfin une beauté!... vous savez? l'attrait de beaux yeux!... cela est irrésistible! Et tenez, monsieur Wilson, je gage que vous-même vous avez été un gai compagnon dans votre temps?

HEWLET.

Pas si gai que vous pensez, milord!

ROCHESTER, à part.

Ce diable d'homme a des façons de parler qui ressemblent à un glas funèbre.

HEWLET, regardant au dehors.

Ah! le voici!

ROCHESTER, à part.

Parbleu! il arrive à propos!... (Bas à Wilson.) Eh bien, que vous disais-je? voyez cet air sombre, ce front rêveur!... n'a-t-il pas toute l'encolure d'un amoureux!... silence, au moins!... (A part.) Ma foi! si Douglas n'est pas content de moi, il sera difficile!... (Il retourne s'attabler sous la tonnelle; Douglas entre en scène, les bras croisés, les yeux fixés à terre.)

SCÈNE VI

HEWLET, DOUGLAS, ROCHESTER, sous la tonnelle. Hewlet remet son chapeau et aborde Douglas.

HEWLET, à demi-voix.

Milord!

DOUGLAS, levant les yeux.

Vous, monsieur!

HEWLET, indiquant à Douglas qu'il y a quelqu'un sous la tonnelle.

Parlons bas, je vous prie. (Lui présentant son anneau.) Ma fille a oublié de vous rendre cet anneau, milord... Elle m'a chargé de vous le rapporter.

DOUGLAS.

Monsieur...

HEWLET.

Prenez!... (Douglas prend l'anneau.) Je n'ai pas besoin d'ajouter, je pense, que je prie Votre Grâce de ne plus revoir ma fille.

DOUGLAS.

Je sais qu'à vos yeux, monsieur Wilson, ma conduite est inexcusable; je veux vous dire pourtant que j'aimais votre fille et que je l'ai respectée...

HEWLET.

S'il en était autrement, milord!... — Mais je ne vous reproche rien; pourquoi vous excuser?

DOUGLAS.

Pour ne pas encourir votre mépris.

HEWLET.

Offrez cet anneau à la grande dame que vous attendez ici, milord!

DOUGLAS.

Moi?

HEWLET.

Qu'il soit vrai ou non, ce ne sont pas mes affaires, et je vous demande la permission de me retirer!

DOUGLAS.

Mais je vous jure...

HEWLET.

Que m'importe?... (Il sort lentement; Douglas le suit des yeux.)

SCÈNE VII

DOUGLAS, ROCHESTER.

DOUGLAS.

La grande dame que j'attends ici!... d'où peut venir?...

ROCHESTER, *fredonnant et buvant.*

De toute créature
Boire est la loi!
Tout boit dans la nature
Ainsi que moi!

DOUGLAS, *s'approchant de Rochester.*

Lord Rochester!... morbleu! je gage que c'est encore lui qui aura fait ce beau conte!

ROCHESTER, *se levant, un peu gris.*

De quoi s'agit-il?

DOUGLAS.

N'est-ce pas vous qui avez dit à M. Wilson?...

ROCHESTER, *riant.*

Eh! oui, parbleu!... je vous ai inventé un amour imaginaire pour détourner ses soupçons du véritable... dites que je ne suis pas un ami!

DOUGLAS.

Un ami! vous?... mon mauvais génie, milord! et par surcroît le plus étourdi, le plus éventé, le plus brouillon, le plus maladroit, le plus insupportable de tous les muguets de la cour!

ROCHESTER.

Ah! voilà vos remerciments!... mais savez-vous bien, milord, que la chaleur est passée, et qu'il fait encore assez de jour pour nous couper la gorge?

DOUGLAS.

Oh! pour cela, de grand cœur!... venez, milord! nous trouverons par là quelque endroit désert propre à nos desseins.

ROCHESTER.

Marchons!... (*Ils remontent vers le fond de la scène. Rochester s'arrête.*) Un moment!... J'aperçois quelqu'un à qui je peux donner un bon avis! si vous devez m'envoyer au diable, milord, j'y veux du moins aller la conscience nette... Précedez-moi de quelques pas, je vous prie. Je suis à vous dans un instant.

DOUGLAS.

Soit! (*Il sort; lady Muskerry entre en scène.*)

SCÈNE VIII

ROCHESTER, LADY MUSKERRY.

LADY MUSKERRY, *s'éventant avec précipitation.*

L'ingrat!... ne pas être venu au rendez-vous que je lui donnais!... Ah! les hommes!...

ROCHESTER.

Pardon! madame!... un mot!

LADY MUSKERRY.

Vous, milord?

ROCHESTER.

Vous n'avez pas vu votre mari?

LADY MUSKERRY.

Non, pourquoi?

ROCHESTER.

Parce qu'il m'a semblé d'une humeur détestable, madame, et qu'il pourrait bien vous chercher querelle.

LADY MUSKERRY.

A quel propos?

ROCHESTER.

Il ne me l'a pas dit: mais comme je m'afflige de voir une personne telle que vous en butte aux fureurs d'un brutal, d'un jaloux, d'un barbare, je veux vous donner un talisman, qui vous le rendra plus doux qu'un mouton, madame!...

LADY MUSKERRY.

Un talisman?

ROCHESTER, *lui montrant le cor de chasse resté sur la table.*

Ce cor de chasse!... au moindre reproche, mettez-le lui sous les yeux, et je vous jure que la tête de Méduse n'aura jamais rien produit de pareil!

LADY MUSKERRY.

Mais, milord!...

ROCHESTER.

Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage; adieu! et souvenez-vous de mon talisman! (*Il sort rapidement.*)

LADY MUSKERRY.

Ce cor de chasse!... (*Gramont entre en scène suivi de quelques violons et de paysans portant des lanternes et des guirlandes de verres de couleur.*)

SCÈNE IX

LADY MUSKERRY, GRAMONT, PAYSANS, VIOLONS, puis MUSKERRY, puis PETERS.

GRAMONT, aux paysans.

Allons! vous autres, accrochez-moi cela aux arbres!... (Aux violons.) Et vous, messieurs de l'archet, sur ce pont! (Les paysans et les violons exécutent les ordres de Gramont.)

MUSKERRY, entrant en scène et apercevant lady Muskerry.

Ah!... la voilà!...

GRAMONT, aux violons.

Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas? à l'arrivée du roi, attaquez vigoureusement et surtout de l'ensemble! (Gramont, très-affairé, continue à veiller aux derniers préparatifs de la fête.)

MUSKERRY, abordant lady Muskerry.

Enfin je vous trouve, madame!...

LADY MUSKERRY.

Qu'y a-t-il donc, milord?...

MUSKERRY.

Ce qu'il y a?... (Tirant de sa poche la lettre écrite à Jacob Hall.) Voyez, madame, et rougissez!...

LADY MUSKERRY, à part.

Ciel!... ma lettre!... (Les violons commençent à s'accorder.)

MUSKERRY.

Ainsi, madame, c'est pour un vil baladin que foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines... (S'interrompant, à part.) Diables de violons!... (Haut.) Vous n'avez pas craint de tracer ces lignes... qui témoignent...

LADY MUSKERRY.

Avant de m'accuser, milord...

MUSKERRY.

Vous osez répondre? vous n'êtes pas à mes pieds! quoi! devant cette preuve irrécusable... (S'interrompant de nouveau.) Maudits violons!... (Haut.) Devant...

LADY MUSKERRY, prenant le cor de chasse sur la table et le présentant à Muskerry.

Et ce cor de chasse, milord?

MUSKERRY, à part.

Ah! diable!... elle sait tout! (Haut.) Pardon!... mais... ce cor de chasse... je vous jure, madame... que je n'étais allé chez miss Nell Gwin...

LADY MUSKERRY, replaçant le cor sur la table.

Nell Gwin!... vous étiez allé chez miss Nell Gwin?

MUSKERRY, à part.

Elle ne le savait pas!

LADY MUSKERRY.

A merveille, milord! cette lettre ne prouvait que ma reconnaissance pour un homme qui m'a sauvé la vie; mais en présence de votre inconduite...

MUSKERRY.

Ah! vous le prenez ainsi!... cela suffit, madame! demain je vous claquemure dans votre maison de Summer-Hill! jusque-là silence, je vous prie, et ne nous rendez pas, vous et moi, la fable de toute la cour!

LADY MUSKERRY.

Une Nell Gwin!

MUSKERRY.

Un Jacob Hall! (Peters paraît sur le seuil de la maison; Muskerry et lady Muskerry continuent à parler avec animation sans voir Peters.)

PETERS.

Plaît-il?... on parle de moi! (Reconnaissant Muskerry et étouffant un éclat de rire.) Lord Muskerry!... diable!... il est avec sa femme!... (Il se détourne vivement et remonte la scène.)

GRAMONT, au fond du théâtre.

Voici le roi!... à vous, messieurs de l'archet! (Les violons, groupés sur le pont, exécutent un air anglais; les paysans ont achevé d'illuminer la scène; au fond du théâtre se dessinent en verres de couleur deux C entrelacés, surmontés d'une couronne royale; le roi entre en scène, donnant la main à la reine; à leur suite viennent Buckingham, madame de Castelmaine, miss Fielding, des gentilshommes, des dames et des paysans.

SCÈNE X

LE ROI, LA REINE, GRAMONT, BUCKINGHAM, PETERS, MUSKERRY, MADAME DE CASTELMAINE, LADY MUSKERRY, MISS FIELDING, Seigneurs et Dames de la cour, Paysans, Violons.

LE ROI.

Vous nous faites marcher de surprise en surprise, monsieur de Gramont! il faut que vous ayez une baguette de fée!

GRAMONT.

J'en ai une toute-puissante, sire, le désir de plaire à Votre Majesté.

LE ROI, à la reine qui paraît absorbée dans ses réflexions.

Vous ne faites pas votre compliment au chevalier, madame?

LA REINE.

Pardonnez-moi, sire!... (Regardant autour d'elle.) Cela est d'un effet charmant.

GRAMONT

C'est une mode d'Italie, madame.

LA REINE, prenant M. de Gramont à part.

Dites-moi, monsieur de Gramont, n'est-ce pas Charles et Catherine dont vous avez tracé là les initiales en lettres de feu?...

GRAMONT.

Et quels autres noms?

LA REINE, souriant tristement.

Hélas! monsieur, j'ai bien peur que le roi n'y lise Charles et Castelmaine! (Pendant ces quelques mots, le roi, Buckingham et quelques seigneurs se sont groupés autour de madame de Castelmaine, assise sur une chaise rustique. Le roi, penché vers elle, lui parle au moment où la reine se retourne. Madame de Castelmaine se lève et offre respectueusement sa place à la reine.)

MADAME DE CASTELMAINE.

Madame!... (La reine s'assied et se tourne vers miss Fielding avec qui elle parle bas.)

LE ROI, revenant à Gramont.

Savez-vous, chevalier, que vos violons nous seront fort utiles? ces dames se sont mis en tête de danser des ballets comme à la cour de France.

GRAMONT.

Votre Majesté a-t-elle un maître de ballet?

LE ROI.

On m'assure que monsieur Jacob Hall est l'homme qu'il me faut.

PETERS, s'avançant.

Moi, sire?...

LADY MUSKERRY, à part.

C'est lui!

MUSKERRY, se retournant.

Plaît-il?

LE ROI, à Peters.

Remerciez madame de Castelmaine, monsieur; car c'est à sa recommandation que je vous donne cet emploi.

PETERS, s'inclinant profondément devant madame de Castelmaine.

Madame!...

MADAME DE CASTELMAINE.

Ne comptiez-vous pas sur ma reconnaissance?

PETERS, faisant deux ou trois révérence en se reculant.

Ah! madame!... (A la dernière révérence, il se heurte contre Muskerry qui le repousse rudement.)

MUSKERRY.

S'il vous plaît! (Peters se retourne et pirouette sur lui-même en reconnaissant Muskerry.)

LE ROI, s'avançant vers Muskerry en riant.

Eh! c'est ce pauvre Muskerry!...

MUSKERRY.

Mais... sire!... en quoi... pauvre?

LE ROI.

En gaieté, Muskerry!... (Se retournant vers Gramont.) Eh bien, chevalier, vos violons nous laissent languir; voyez avec quelle impatience lady Muskerry attend le premier coup d'archet! Ne savez-vous pas qu'elle adore la danse?...

MUSKERRY, entre ses dents.

De corde! (Gramont fait signe aux violons qui commencent à jouer un menuet. Buckingham vient offrir la main à lady Muskerry. Quelques gentilshommes avec d'autres dames se mettent en place. Le reste des assistants se groupe çà et là; on attaque les premières figures d'un menuet.)

SCÈNE XI

LE ROI, BUCKINGHAM, GRAMONT, MUSKERRY, PETERS, LA REINE, MADAME DE CASTELMAINE, LADY MUSKERRY, MISS FIELDING, SEIGNEURS, DAMES, PAYSANS, VIOLONS, HEWLET, puis DOUGLAS, ROCHESTER, ANNA, puis TERMES et CRAFF.

HEWLET, se précipitant en scène.

Sire!... sire!... (La danse s'interrompt.)

LE ROI.

Qu'y a-t-il?

PETERS, à part.

Ah bah! (Il regarde Hewlet avec stupeur.)

HEWLET.

Un crime, sire!... un rapt infâme!... ma maison déserte!... ma fille disparue!... (Se prosternant devant le roi.) Je n'ai d'espoir qu'en vous, sire!... et j'implore votre justice!...

LE ROI.

Connaissez-vous le coupable?

HEWLET.

Sire!... je ne le nomme qu'en tremblant!... (Se relevant et regardant autour de lui.) Mais qui accuserais-je, si ce n'est?...

LE ROI.

Qui donc, monsieur?

HEWLET.

Lord Douglas!...

LE ROI, et quelques autres personnages.

Lord Douglas !... (Rochester et Douglas soutenant Anna sont entrés en scène pendant ces derniers mots.)

ANNA, accourant vers Hewlet.

Ah! mon père!... c'est lui qui m'a sauvée!

HEWLET.

Toi!... toi!... (Il serre Anna dans ses bras avec passion.)

ROCHESTER.

Oui, monsieur Wilson ; nous échangions quelques politesses, milord et moi, quand notre entretien a été interrompu par des cris perçants ! Nous avons couru au bruit, et nous sommes arrivés à temps, grâce au ciel, pour arracher miss Wilson des mains de deux coquins qui l'entraînaient; victoire facile, au surplus, car en nous apercevant ils ont détalé comme tous les diables!

LE ROI.

Et vous n'avez pas reconnu ces misérables?

ROCHESTER.

Ils étaient masqués.

LA REINE.

Pauvre enfant!... elle est encore toute tremblante!

ANNA, regardant les mains d'Hewlet.

Mon Dieu!... vous êtes couvert de sang!...

HEWLET, avec horreur.

Du sang!... (Il porte la main à sa tête et la retire ensanglantée; avec calme.) Ah! c'est le mien!... oui .. en courant dans l'obscurité... je me suis heurté contre un arbre... mais... je ne croyais pas... (Chancelant.) Ah!...

ANNA.

Mon père!... (Quelques gentilshommes soutiennent Hewlet et l'asseoient sur un banc.)

LE ROI.

Voyez s'il est dangereusement blessé, Rochester. (Rochester

s'approche d'Hewlet et examine sa blessure; Anna est agenouillée devant Hewlet; Craff et Termes sont entrés en scène et se sont glissés à travers la foule jusque sur le devant du théâtre.)

TERMES, d'un air candide.

Qu'est-il donc arrivé, Craff?

CRAFF, du même air.

Ma foi! je ne sais pas, Termes! (Termes et Craff jettent un regard furtif sur Buckingham qui se détourne en mettant un doigt sur sa bouche.)

PETERS, observant toujours Hewlet, à part.

Je ne me trompe pas... c'est bien lui!

DOUGLAS.

Je ne me console pas, je l'avoue, d'avoir laissé échapper ces bandits; car j'aurais su par eux sans doute, le nom de celui qui les payait; (tournant les yeux vers Buckingham) et celui-là, quel qu'il soit, je le tiens pour un infâme et un lâche! (Buckingham porte vivement la main à son épée.)

LE ROI, remarquant le mouvement de Buckingham.

Qu'avez-vous, monsieur le duc?

BUCKINGHAM.

Moi, sire?... rien!

LE ROI, à Douglas.

Je veux que tout le monde sache ici que je partage vos sentiments, milord, et que je m'associe à vos paroles!... Si je connaissais le coupable, je lui apprendrais que nous ne sommes pas une nation de barbares, et que la galanterie ne doit pas dégénérer en brigandage!

DOUGLAS.

Il n'a garde de se nommer!...

LE ROI.

Eh bien, Rochester?

ROCHESTER.

Je crains qu'il n'y ait transport au cerveau, sire; il faudrait mander le médecin de Votre Majesté! (Le roi donne des ordres à un valet qui s'éloigne.)

ANNA, se relevant et s'adressant à Rochester.

Hélas!... sa vie est-elle en danger, milord?

ROCHESTER.

J'espère que non, mademoiselle.

LA REINE, s'avançant vers Anna.

Du courage, mon enfant! je vous prends sous ma protection... On n'a pas respecté la maison de M. Wilson; peut-être respectera-t-on l'appartement de la reine!

ANNA, baisant la main de la reine.

Ah! madame!

LA REINE, se retournant vers le roi.

Vous me le permettez, sire?

LE ROI.

Vos désirs sont des ordres pour moi, madame! (La reine continue à parler à Anna.)

MADAME DE CASTELMAINE, à part.

Oui, quand ils flattent ses caprices.

MUSKERRY, se rencontrant face à face avec Craff.

Ah! c'est toi, scélérat!...

CRAFF.

Scélérat?

MUSKERRY.

Je te chasse!

CRAFF.

Mais, milord...

MUSKERRY.

Je te chasse! (Il lui tourne le dos.)

CRAFF, entre ses dents.

Iscariote! Barabbas! charbon d'enfer!

ROCHESTER, riant et frappant sur l'épaule de Craff.

Ah! voilà mon saint qui revient sur l'eau! Console-toi! je te prends à mon service!

CRAFF, avec joie.

Vrai, milord?

ROCHESTER.

Puisque je te le dis!...

MUSKERRY, prenant brusquement le bras de lady Muskerry.

Allons! madame!

LADY MUSKERRY, jetant un dernier regard à Peters, à part.

Hélas!...

ANNA, les mains jointes devant Hewlet.

Cher père!

PETERS, à part.

Ah! il avait une fille! (Un médecin entre en scène; on le conduit auprès d'Hewlet, autour de qui tout le monde est groupé.)

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Les amours de Vénus.

Le salon des filles d'honneur à Withe-Hall, chez la reine. — Portes au fond. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

GRAMONT, ROCHESTER, JEUNES SEIGNEURS.

Gramont, assis sur le devant de la scène et entouré de quelques gentilshommes, pince de la guitare. Deux autres groupes sont formés autour de deux autres gentilshommes qui en font autant aux extrémités du salon.

ROCHESTER, paraissant sur le seuil et se bouchant les oreilles.

Ah! messieurs... grâce!... Depuis que le divin Francisco Corbetta nous est arrivé d'Italie avec sa guitare, il n'y a plus que guitares dans le monde; toute la guitarerie de la cour s'est mise en campagne et Dieu sait la râclerie universelle que cela nous fait!... Mais comment ne trouve-t-on plus que des hommes dans le salon des filles d'honneur, messieurs?

GRAMONT.

Vous oubliez la grande affaire, milord; on se prépare pour l'arbre de Noël que le duc de Buckingham offre ce soir à Sa Majesté!

ROCHESTER.

Vous avez raison!... ah! vous avez mis en mouvement la magnificence et la galanterie de tous nos gentilshommes, chevalier! le duc de Buckingham offre des arbres de Noël; et moi-même...

GRAMONT.

Eh bien?

ROCHESTER.

J'offre au roi le produit de mes veilles, une pastorale-ballet, où j'ai mis un peu de politique, et dont vous me direz votre avis!

GRAMONT, riant.

De la politique dans un ballet?

ROCHESTER.

Pourquoi pas?...

GRAMONT.

Et que dit cette politique, s'il vous plaît?

ROCHESTER.

Elle dit qu'il faut adorer le soleil levant, car il n'y a plus à en douter!... c'est un astre nouveau qui se lève, messieurs! saluons miss Wilson!

GRAMONT.

Il est vrai que le roi en paraît éperdument épris; mais au milieu de toutes les fêtes dont il semble vouloir lui faire hommage, depuis trois mois que la cour a quitté Tunbridge, miss Wilson a l'air d'une statue de Vesta logée par megarde dans un temple de Vénus...

ROCHESTER.

Excellente idée que vous me donnez là pour mon ballet! j'en profiterai!... Mais l'air n'y fait rien, chevalier!... vous verrez où nous mènera toute cette vertu!

GRAMONT.

Voulez-vous que je vous le dise?... A un mariage avec lord Douglas!...

ROCHESTER.

Eh bien, c'est à moi qu'il le devra! car si nous ne nous étions pas battus, miss Wilson était bel et bien enlevée; et quand une fille est enlevée, Dieu sait où elle va!

GRAMONT, baissant la voix.

Entre nous, milord, je crois qu'elle n'allait pas loin.

ROCHESTER, de même.

Vous pensez que nous l'aurions retrouvée au souper de Buckingham, n'est-ce pas?...

GRAMONT.

Chut!... le roi ne paraissait pas prendre la chose du côté plaisant.

ROCHESTER.

Je le crois bien!... avec un bonhomme de père qui donne du front contre les arbres comme un taureau furieux!

GRAMONT.

Sait-on ce qu'il est devenu?...

ROCHESTER.

On dit qu'il loge dans un coin de la cité; cet homme a la

monomanie de la solitude; il a fallu que la reine arborât la croix et la bannière pour obtenir de lui qu'il ne reprît pas sa fille.

SCÈNE II

ROCHESTER, GRAMONT, Jeunes Seigneurs, PETERS, puis MUSKERRY.

PETERS, entrant avec force révérences.

Milords!...

ROCHESTER.

Ah! c'est vous, monsieur Jacob Hall!... on vous attendait avec impatience...

PETERS.

Sa Majesté m'a fait prévenir en effet que Votre Grâce avait daigné jeter sur le papier l'argument d'un petit ballet.

ROCHESTER.

Oui, j'ai daigné faire cela, monsieur Jacob Hall, et j'ai compté sur vous pour me l'accommoder selon les règles de l'art!

PETERS.

Je suis aux ordres de Votre Grâce!...

ROCHESTER.

Cela s'appelle les *Amours de Vénus*.

PETERS.

Joli titre!

ROCHESTER.

Vous voyez d'ici les personnages... Vénus, madame de Castelmaine;... Mars, le roi...

PETERS.

Et Vulcain?

ROCHESTER.

Ah! voilà!... nous n'avons plus Muskerry; je savais bien qu'il finirait par nous manquer!... Pour se faire le geôlier de sa femme, le malheureux ne s'est pas aperçu qu'il s'emprisonnait avec elle!...

GRAMONT.

Vous avez cela sur la conscience, monsieur Jacob Hall!

MUSKERRY, entrant gaiement.

C'est moi!...

ROCHESTER, se retournant.

Hein!...

PETERS, à part.

Diable!... (Il se tient à l'écart.)

ROCHESTER.

Niez donc la fatalité!... Vous arrivez à point nommé, milord! je vous appelais!

MUSKERRY.

Pourquoi?...

ROCHESTER.

Pour jouer un rôle dans mon ballet...

MUSKERRY.

Vous faites des ballets? j'y ai un rôle?... bravo!... On danse donc toujours à Withe-Hall! on rit! on chante! on festoie!... Pardieu! j'en suis ravi! j'avais besoin de m'égayer un peu!...

ROCHESTER.

Oui; Summer-Hill ne doit pas être gai par la neige!

MUSKERRY.

Ah! ne m'en parlez pas!... un vrai sépulcre!

ROCHESTER.

Quelle idée aussi d'aller vous enterrer là tout vivant!... Il est une personne, j'en suis sûr, qui ne doit pas être moins joyeuse que vous de revoir Withe-Hall!

MUSKERRY.

Qui donc?...

ROCHESTER.

Votre femme, parbleu!...

MUSKERRY.

Ma femme! mais je l'ai laissée à Summer-Hill, ma femme! (Changeant de ton et prenant un air dolent.) Au fait, je ne vous ai pas dit?... Elle est un peu souffrante, cette pauvre lady Muskerry!...

ROCHESTER et GRAMONT, avec un air d'intérêt.

Ah!...

MUSKERRY.

Mon Dieu, oui!... et par ces temps d'hiver... vous comprenez?... un voyage!... enfin, j'ai trouvé plus prudent de la laisser à Summer-Hill!...

ROCHESTER.

C'est d'un bon mari!

MUSKERRY.

Je lui ai dit, pour ne pas l'affliger, que j'allais faire un tour dans mes terres d'Irlande, et... (revenant à son premier ton) et me voilà!... si nous parlions d'autre chose, hein?

ROCHESTER, riant.

Comme vous voudrez!...

MUSKERRY.

Parlons de votre ballet!... Vous dites donc que j'y ai un rôle?...

ROCHESTER.

Superbe!

MUSKERRY.

Et quel genre de rôle?

ROCHESTER.

Vulcain!

MUSKERRY.

Ah!... Vulcain!... (Se grattant le front.) Pourquoi Vulcain?...

ROCHESTER.

Mais... parce qu'il est le mari de Vénus!

MUSKERRY.

Ah!...

ROCHESTER.

Il vous ira comme de cire, milord! (montrant Peters qui tourne le dos) surtout quand monsieur y aura ajouté quelques petits agréments.

MUSKERRY.

Monsieur?...

ROCHESTER.

Une de vos anciennes connaissances, parbleu! M. Jacob Hall!... (Peters se retourne.)

MUSKERRY, sautant en arrière.

Ho!...

PETERS, saluant Muskerry.

Milord!...

GRAMONT, à Rochester.

Madame de Castelmaine!...

SCÈNE III

ROCHESTER, GRAMONT, MUSKERRY, PETERS, SEIGNEURS, MADAME DE CASTELMAINE, puis ANNA, puis UN PAGE.

Tout le monde salue madame de Castelmaine.

MADAME DE CASTELMAINE.

Bonjour, milords!... Eh mais! que vois-je?... Lord Muskerry?... par quel miracle? Vous avez donc quitté Summer-Hill?... et votre femme?

MUSKERRY, reprenant son ton dolent.

Hélas! madame!...

ROCHESTER, interrompant Muskerry et du même ton que lui.

Oui, elle est un peu souffrante, et... par prudence... nous l'avons laissée à Summer-Hill!... (gaîment) mais milord aime mieux parler d'autre chose.

MADAME DE CASTELMAINE.

Ah! cette pauvre amie!... (Changeant de ton, à Rochester.) Eh bien, milord?... votre ballet?...

ROCHESTER.

Il n'attend plus que les tournoiements, les effacements et les oppositions de M. Jacob Hall, madame.

MADAME DE CASTELMAINE, se tournant vers Peters, en souriant.

Vous souffrez qu'on chasse sur vos terres, monsieur?...

ROCHESTER.

Oh! il se consolera en chassant sur celles des autres.

MUSKERRY, à part.

Est-ce pour moi qu'il dit cela?...

GRAMONT, à madame de Castelmaine qui s'éloigne.

Vous nous quittez, madame?

MADAME DE CASTELMAINE.

Mon service m'appelle chez la reine, chevalier!... je reviendrai. (Anna est entrée en scène pendant les derniers mots de madame de Castelmaine.)

ANNA.

Vous pouvez vous dispenser d'aller chez Sa Majesté, madame!... La reine est en prières, et désire être seule...

MADAME DE CASTELMAINE.

Est-ce Sa Majesté qui vous charge de me transmettre ses ordres, mademoiselle?

ANNA.

Oui, madame !... (On entoure Anna qui s'assied et prend une broderie; madame de Castelmaine reste seule de l'autre côté du théâtre avec Peters.)

MADAME DE CASTELMAINE, à part.

Quel empressement !... Ne dirait-on pas qu'elle commande déjà ici en souveraine maîtresse ! (A Peters qui s'approche d'elle.) Comment, monsieur Jacob Hall, c'est encore à moi que vous portez vos hommages ! (Elle s'assied.)

PETERS, à demi-voix.

Je ne sais pas changer, madame.

MADAME DE CASTELMAINE.

C'est une constance dont je dois vous savoir gré sans doute; car vous le voyez, le zèle des serviteurs suit l'amour du maître. Mademoiselle Stewart ne se drapait pas dans sa vertu du moins.

PETERS.

Voulez-vous que je vous venge?

MADAME DE CASTELMAINE.

Comment? (Peters sans répondre se rapproche du groupe qui entoure Anna.)

ROCHESTER, poursuivant une conversation commencée avec Anna.

Ah ! miss Wilson ! un simple rôle de statue.

ANNA.

Ni celui-là, ni d'autres, milord ! je vous assure que j'y serais fort gauche !...

PETERS.

Vous ne vous rendez pas justice, mademoiselle.

ANNA, d'un ton glacial.

Monsieur?

PETERS.

Je dis que votre modestie vous aveugle. Avec cette taille souple et gracieuse, ces bras arrondis, ce pied fin et cambré, vous étiez vraiment née pour la danse.

ANNA, à Rochester.

Vous voyez à quoi vous m'exposez, milord?

PETERS.

A quoi donc?

ANNA.

Mais... à votre admiration, monsieur !

PETERS.

Il est vrai que je ne suis pas d'un rang à la faire agréer.

ANNA.

Que voulez-vous dire?

PETERS.

Je veux dire qu'on ne s'arme quelquefois d'une austère vertu que pour mieux cacher certaines faiblesses?

ANNA.

Il est des paroles qu'on ne prononce pas à la légère, monsieur, et qui méritent d'être expliquées!...

PETERS.

Eh bien, mademoiselle! je me trouvais récemment devant le palais du duc de Buckingham, où soupait le roi, car c'était le soir; — quand le fantôme d'une femme, que je crus reconnaître, passa rapidement près de moi... Je voulus la suivre, mais elle disparut à l'un des angles du palais, et je ne pus la rejoindre; (tirant de sa poche un mouchoir) seulement elle avait laissé tomber ce mouchoir où je trouvai des initiales qui levèrent tous mes doutes. Je suis trop discret, messieurs, pour vous dire quelles sont ces initiales.

ANNA, se levant et allant droit à Peters.

Ce mouchoir est à moi, monsieur! (Peters s'incline sans mot dire en lui donnant le mouchoir; chuchotements parmi les gentilshommes; Anna passe devant Peters et s'approche de madame de Castelmaine, qui s'est levée.) Je veux bien vous dire, madame, que j'allais chez mon père!...

UN PAGE, paraissant à la porte du fond et annonçant.

Le roi!... (On se range pour faire place au roi qui entre, suivi de Buckingham. Le page se retire.)

SCÈNE IV

LE ROI, BUCKINGHAM, GRAMONT, ROCHESTER, MUSKERRY, PETERS, MADAME DE CASTELMAINE, ANNA, JEUNES SEIGNEURS.

LE ROI.

Ah! messieurs! plaignez-moi! je sors du conseil, et si je n'avais eu là Buckingham pour faire des grimaces à Clarendon, je crois que ce bon chancelier m'eût fait périr d'ennui! A l'en croire, il faudrait toujours pendre! Et que diantre! nous avons assez pendu! il est temps de danser! (A madame de Castelmaine et à Anna.) N'est-ce pas votre avis, mesdames?... Heureusement la fête de Buckingham nous fera oublier tout cela. (S'approchant d'Anna, à demi voix.) Aura-t-on le bonheur d'y voir miss Wilson?

ANNA.

Mon devoir est d'y suivre la reine, sire !

MADAME DE CASTELMAINE, à part.

Il n'a d'yeux que pour elle!...

LE ROI, apercevant Muskerry.

Qu'est-ce là ?... Muskerry ?

MUSKERRY, s'inclinant.

Sire !

LE ROI.

Pardieu, milord! je suis enchanté de vous revoir!... Et votre femme ?...

ROCHESTER, arrêtant Muskerry qui va parler, et d'un ton plaintif.

A Summer-Hill, sire; malade!...

LE ROI, d'un air d'intérêt.

Ah!...

ROCHESTER.

Mais nous vous consolerons en jouant le rôle de Vulcain dans le ballet de Rochester!

LE ROI, riant.

Vraiment?...

MUSKERRY, à Rochester.

Pardon, milord!... mais... je n'avais pas réfléchi que... ne sachant pas danser...

LE ROI.

Bon!... M. Jacob Hall vous enseignera ce qu'il faut! je vous le donne pour un homme d'un rare mérite!...

MUSKERRY.

Je vous supplie de m'excuser, sire... mais, en vérité... j'aimerais mieux retourner à Summer-Hill.

LE ROI, riant.

Oh! rassurez-vous! nous ne sommes pas si cruel!

ROCHESTER.

Ingrat!... un rôle qui semblait fait tout exprès pour vous! Où trouver un mari de bonne volonté à présent ?

MUSKERRY.

Eh! milord! jouez-le vous-même!

ROCHESTER.

Est-ce que je suis marié, moi ?... Il n'y aurait pas d'illusion!... D'ailleurs je joue un berger dansant et chantant...

LE ROI.

Comment, chantant ?

ROCHESTER.

Oui, j'ai ajouté au ballet une petite moralité en forme de prologue qui se chante et qui se danse tout à la fois sur l'air à la mode, la sarabande de Francisco Corbetta. Votre Majesté veut-elle l'entendre ?

LE ROI.

Voyons!... (Le roi s'assied auprès d'Anna, madame de Castelmaine se rassied de son côté.)

ROCHESTER, prenant une guitare des mains de Gramont.

Écoutez ceci, Muskerry : c'est un avis au lecteur!... (A Peters.) Et vous, monsieur Jacob Hall, veuillez me suivre, s'il vous plait!... car il me faut là des attitudes en rapport avec les paroles, vous comprenez?..

PETERS, exécutant les pas qu'il indique.

Je ferai de mon mieux, milord.

ROCHESTER, au roi.

La scène représente un lieu champêtre et agréable : un berger en re, comme ceci ; — et après s'être assuré qu'il est seul ; — comme cela ; — il commence. (Pinçant de la guitare, chantant et indiquant quelques pas tout à la fois.)

Jaloux que sert tout votre effort ?
L'amour est trop fort ;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle est vaine.
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.

PETERS, exécutant les pas qui l'indique.

Bien ! un plié !

ROCHESTER, continuant en suivant les indications de Peters.

Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux :
On contraint ses plus chers désirs ;
On perd cent plaisirs;

PETERS.

Un sauté.

ROCHESTER.

Mais pour les soins
De cent témoins
En secret on n'aime pas moins !

PETERS.

Un cabriolé pour finir ! — C'est parfait !

LE ROI.

Bravo ! Rochester ! on ne peut mieux dire!... et ensuite?...

ROCHESTER, apercevant la reine qui entre en scène, suivie de miss Fielding.

Pardon, sire!... la reine. (Tout le monde se lève.)

SCÈNE V

LE ROI, BUCKINGHAM, GRAMONT, ROCHESTER, MUSKERRY, PETERS, LA REINE, MADAME DE CASTELMAINE, ANNA, MISS FIELDING, JEUNES SEIGNEURS.

LA REINE, apercevant le roi auprès d'Anna.

Je regrette de troubler vos amusements, sire : mais c'est qu'en vérité le bruit de vos guitares arrivait jusqu'à mon oratoire et troublait mes prières...

LE ROI.

Pardonnez-nous de n'y avoir pas pris garde, madame! (Montrant Rochester.) Milord nous faisait part de son ballet.

LA REINE.

Cela ne pourrait-il se faire un peu plus loin ? chez madame de Castelmaine, par exemple ?... ou chez miss Wilson ?

ANNA.

Chez moi !...

LE ROI.

Vous n'aviez qu'à nous mander vos ordres, madame !... Allons, messieurs!

LA REINE, à Anna.

Vous n'accompagnez pas le roi, mademoiselle ?

ANNA.

Je prie Votre Majesté de m'accorder un moment d'entretien.

ROCHESTER, bas à Peters.

Diantre ! j'ai grand'peur qu'on ne vous mette sur le tapis, monsieur Jacob Hall!

PETERS, à part, en regardant Anna.

Ah ! si je voulais !...

MADAME DE CASTELMAINE, qui a entendu Peters, vivement et à demi-voix.

Que feriez-vous ? (Peters ne répond pas.)

LE ROI, s'approchant de madame de Castelmaine.

Entrons-nous chez vous, comtesse ?

MADAME DE CASTELMAINE, avec ironie.

Votre Majesté daigne me faire cet honneur ?... (Elle prend la main du roi, salue la reine et se dirige vers son appartement. Tout le monde s'éloigne à leur suite, excepté miss Fielding qui rentre chez la reine.)

ROCHESTER, bas à Gramont, en lui montrant Muskerry qui se dissimule derrière les autres gentilshommes.

Voyez donc Muskerry qui se cache, de peur que la reine n'aille encore lui demander des nouvelles de sa femme! (La reine et Anna restent seules en scène.)

SCÈNE VI

LA REINE, ANNA, puis LE PAGE.

LA REINE.

Que voulez-vous me dire, mademoiselle?

ANNA, s'agenouillant devant la reine.

Je veux demander à Votre Majesté la permission de retourner auprès de mon père.

LA REINE.

Vous?

ANNA.

Je vois que la reine m'a retiré sa confiance et son amitié; je ne veux pas mériter son mépris en restant plus longtemps dans une cour où ses bontés seules pouvaient me faire supporter de mortelles injures, ou des hommages plus cruels pour moi que ces injures même...

LA REINE, très-émue et lui tendant les mains.

Miss Wilson!... pardonnez-moi!

ANNA, baisant les mains de la reine.

Ah! madame!...

LA REINE.

Oui, mon cœur vous a calomniée! En vous voyant si belle et si digne d'être aimée, j'ai cru que vous aussi vous alliez vous laisser enivrer par ces hommages et devenir une de mes rivales! Résignée à la douleur de voir une Castelmaine, une Stewart régner tour à tour sur le cœur du roi, je ne me résignais pas devant l'ingratitude de celle que j'avais traitée en amie, en sœur! (Relevant Anna.) Il faut me pardonner, chère enfant! car je ne vous voyais plus qu'à travers mes larmes! (Elle laisse tomber sa tête en pleurant sur l'épaule d'Anna.)

ANNA.

Hélas! madame!... c'est pour ne pas renouveler une douleur dont je suis la cause involontaire que je supplie Votre Majesté de me laisser partir!

LA REINE.

Et si tu me quittes, qui donc me consolera? quelle main serrera la mienne?... dans quelle âme épancherai-je les tor-

tures de mon cœur? Vois! je ne suis entourée que d'ennemis ou d'indifférents! je fais effort sur moi-même pour ne pas déplaire par un air de tristesse qu'on ne comprendrait pas! Ne suis-je pas heureuse, digne d'envie? ne porté-je pas une glorieuse couronne?.. et qui s'avisera, si ce n'est toi, que cette reine souriante peut redevenir, quand elle est seule, une femme qui souffre et qui pleure?

ANNA.

Ne désespérez pas, madame! le cœur du roi...

LA REINE.

Le cœur du roi ne me reviendra plus, chère enfant!... Ah! moi aussi, pourtant, je l'ai possédé!... jours de bonheur! jours de joie! combien avez-vous duré?... Il n'y a pas trois ans encore... j'arrivais confiante et heureuse dans ce pays qui devenait le mien! — C'était au printemps! tout souriait, la terre et le ciel!... Il m'aimait alors!... il se croyait fidèle!... Et l'été n'était pas venu que cette madame de Castelmaine avait repris ses droits! que dis-je!... c'est pour les miens qu'on lui demandait grâce, et le coupable se faisait pardonner en lui donnant un titre de comtesse, et en l'attachant, malgré moi, à ma personne! O sanglots étouffés!... douleurs contenues!... révoltes de l'orgueil qui s'indigne... et qui se tait!... Et je ne suis pas morte!... la mort est venue s'asseoir à mon chevet, mon sang s'est glacé dans mes veines, j'ai cru que mon dernier souffle allait s'envoler!... et je ne suis pas morte! Ah! sais-tu pourquoi?... parce que sur cette main que j'avais tendue au roi, agenouillé près de mon lit, j'ai senti couler ses larmes!... Oui! au moment de me perdre, il a retrouvé des larmes qui m'ont fait revivre!... et ces larmes, versées pour moi!... ô faible cœur!... c'est mademoiselle Stewart qui devait les essuyer!...

ANNA, pressant les mains de la reine.

Madame!...

LA REINE.

Voilà, mon enfant, ce qu'est une cour élégante et polie!... Et maintenant que je t'ai laissée lire dans mon âme, veux-tu encore me quitter?

ANNA.

Disposez de ma vie!... (La porte s'ouvre, le page paraît sur le seuil.)

LA REINE.

Silence!... (Se retournant.) Qui se permet d'entrer?

LE PAGE.

Que Votre Majesté me pardonne; j'ignorais...

LA REINE

Que voulez-vous ?

LE PAGE.

La duchesse d'Hamilton désire présenter ses hommages à Votre Majesté...

LA REINE.

Je vais la recevoir !... (A Anna, à demi-voix.) Dieu me rappelle qu'il y a de plus grandes douleurs que les miennes. Voilà quinze ans que la duchesse d'Hamilton pleure sa fille et son époux ; mais ses larmes du moins peuvent couler en liberté.— Viens !

LE PAGE.

Le père de miss Wilson demande à lui parler.

ANNA.

Mon père !...

LA REINE.

Qu'il entre !... (Le page sort.) C'est la première fois qu'il se présente à Withe-Hall, n'est-ce pas ?

ANNA.

Oui, madame ! (Le page introduit Hewlet et se retire.)

SCÈNE VII

LA REINE, ANNA, HEWLET.

HEWLET.

La reine ?... (Il s'incline respectueusement.)

LA REINE.

Ma joie serait grande de vous voir, monsieur Wilson, s'il ne s'y mêlait un peu d'inquiétude. Il faut un motif bien grave pour vous décider à franchir le seuil de Withe-Hall. Assurez moi du moins que vous ne venez pas me redemander votre fille ?

HEWLET.

Tant qu'elle méritera la bienveillance de Votre Majesté...

LA REINE.

Oh ! bien plus que ma bienveillance, monsieur Wilson ; toute mon amitié ! — Ce que je vous ai offert jadis comme une protection, je vous le demande aujourd'hui comme une grâce. (Hewlet s'incline sans répondre.) Un devoir m'oblige à vous quitter ; mais j'espère vous revoir. Si j'ai quelques droits à votre reconnaissance, n'oubliez pas qu'en me laissant Anna, c'est vous qui mériterez la mienne. (La reine se retire, recondnite par Anna jusqu'au seuil de son appartement.)

SCENE VIII

HEWLET, ANNA, puis DOUGLAS

ANNA, revenant à Hewlet.

Cher père!

HEWLET, l'arrêtant du geste, et lui prenant les mains.

Je suis bien malheureux! La reine me demande comme une grâce de lui laisser ma fille et j'entends dire par toute la ville que ma fille est la maîtresse du roi.

ANNA, regardant fixement son père.

Vous l'avez cru! Vous l'avez cru! Ainsi il ne suffit pas que je sois en butte aux lâches insultes des valets, aux calomnies de la cour, aux railleries de la ville; il faut encore que ces infâmies aillent jusqu'à vous, mon père, et vous fassent douter de moi.

HEWLET.

Le monde appelle ces infamies d'augustes faiblesses; le roi est si haut.

ANNA.

L'honneur est plus haut que lui. Que diriez-vous si je doutais du vôtre?

HEWLET.

Le mien! Ah! le mien est tout entier dans mon amour pour toi; dans mes craintes, dans mes angoisses! Ton honneur est mon honneur, ta vertu est ma vertu; j'ai mis en toi ma conscience, j'ai cessé de regarder dans mon âme pour voir dans la tienne, et si je suis jaloux de sa pureté, c'est qu'en cessant d'y croire je serais comme un malheureux qui perd son unique espérance, sa foi en Dieu... et pour qui le ciel est vide! (Il presse Anna dans ses bras.)

ANNA.

Eh bien, regardez dans mon âme!

HEWLET, l'embrassant au front, à plusieurs reprises.

Ma pauvre enfant! ma chère fille!

ANNA.

Mais le bruit en est donc bien public? Que faire, s'il suffit d'un regard qu'on veut fuir, pour vous noter d'infamie! Ce soir encore, à cette fête, sous les yeux de la reine, il me faudra subir ces hommages qui déshonorent, et ce respect des courtisans qui me fait mourir de honte!

HEWLET.

Ce soir, dis-tu? quelle fête? Hélas! c'est la nuit de Noël. Autrefois elle nous rassemblait à la même table auprès

de cet arbre de Noël où je disposais des jouets pour l'enfant, où plus tard la jeune fille trouvait, en poussant un cri de joie, quelque modeste bijou. Ah! c'en est fait de cette joie, comme de toutes les autres.

ANNA.

Non, non, je veux la goûter encore. La reine me dispensera de l'accompagner à cette fête; disposez l'arbre de Noël, mon père, et attendez-moi!

HEWLET.

Tu me le promets?

ANNA.

Oui!... dût-on m'accuser encore de n'avoir quitté Withe-Hall que pour aller rejoindre le roi chez quelque ami complaisant!

HEWLET.

Qui a dit cela?...

ANNA.

Un certain Jacob Hall; un danseur de corde... un vil débauché qui aspire, dit-on, aux bonnes grâces de la favorite, et qui me calomnie pour mieux lui plaire!... Ah Dieu! être pure de toute faute et se sentir écrasée par cet opprobre... être méprisée peut-être par celui...

HEWLET.

Achève!... (Douglas paraît au fond du théâtre et s'arrête.)

ANNA.

Ah! par celui qu'on aime!... Il m'évite, il détourne les yeux quand je passe!... lui aussi, sans doute, il ajoute foi à ces calomnies et m'accuse d'être infâme!...

HEWLET.

Comment ne serait-il pas le premier à t'accuser, ce noble lord qui voulait faire de toi sa maîtresse'

DOUGLAS, s'avançant.

Qui veut en faire sa femme, monsieur Wilson, si miss Anna daigne accepter cette réparation!...

ANNA, à part.

Ah!... il n'a pas douté! (A Douglas.) Je ne me souviens plus que du jour où vous me promettiez de parler à mon père, milord! C'est à lui de vous répondre! sa volonté sera la mienne. (A Hewlet.) Je vous quitte, mon père, mais je vous reverrai ce soir!... (Saluant Douglas.) Milord!... (Revenant à Hewlet et l'embrassant.) Cher père! (Elle entre chez la reine.)

SCÈNE IX

HEWLET, DOUGLAS.

DOUGLAS.

Les paroles de votre fille sont presque une promesse, monsieur Wilson. Les confirmez-vous?

HEWLET, après un silence.

Non, milord!...

DOUGLAS.

Non?

HEWLET.

Je ressens comme je le dois l'honneur que veut bien me faire Votre Grâce; mais ma fille n'a pas le droit de prétendre à une si haute alliance! J'y prévois pour l'avenir des repentirs tardifs qu'il est plus sage d'éviter.

DOUGLAS.

Pour autoriser de pareilles craintes, monsieur Wilson, il faudrait que j'eusse cédé aux premiers entraînements de ma passion. Ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi que je vous demande la main de votre fille; et la fermeté de ma résolution doit vous rassurer sur l'avenir, comme j'espère qu'elle vous fera oublier le passé!

HEWLET.

J'avoue, milord, qu'un pareil refus, venant de moi, doit vous sembler étrange; mais je vous le dis très-sérieusement, ce mariage est impossible.

DOUGLAS.

Songez-vous que ce n'est pas moi seulement que vous réduisez au désespoir? Oui, que j'en sois digne ou non, votre fille m'aime! C'est elle que vous frappez! c'est elle dont vous brisez le cœur!

HEWLET, avec désespoir.

Ah! je le sais, milord! et c'est là mon supplice! Quand ce soir elle viendra à moi, le front souriant, le cœur épanoui, quand son regard interrogera le mien, que lui dirai-je? Elle ne m'accusera pas .. mais ses larmes!... c'est moi qui les ferai couler!... c'est par moi qu'elle souffrira... elle!... mon enfant bien-aimée!...

DOUGLAS.

Monsieur Wilson vous me trompez!... ce n'est pas la naissance qui nous sépare!... Il y a entre votre fille et moi un obstacle insurmontable.

HEWLET, d'une voix sombre.

Oui, insurmontable!...

DOUGLAS.

Je n'en connais qu'un pourtant: son indignité ou la vôtre! N'est-elle pas une honnête femme? n'êtes-vous pas un honnête homme?...

HEWLET.

C'est parce que je suis un honnête homme, milord, que je refuse de vous donner ma fille, au hasard de la désespérer...

DOUGLAS, après un silence.

Une simple question, monsieur Wilson?... à qui la marierez-vous?

HEWLET, atterré.

A qui?... Ah! vous avez raison, je n'ai songé qu'à moi! je n'ai pas songé à elle...Étais-je coupable de l'aimer pourtant? est-ce ma faute, à moi, s'il y a des races maudites et d'implacables fatalités!... Ah! n'épiez pas mes paroles, milord... je ne dirai rien!

DOUGLAS.

J'ignore de quelles races maudites vous parlez, monsieur! mais si votre fille était condamnée d'avance à ne jamais goûter les joies de la femme ni celles de la mère, pourquoi avoir laissé son âme s'ouvrir à la vie, au bonheur, à l'espérance?... autant valait la tuer dans son berceau! ..

HEWLET, presque en pleurant.

Ah!... elle me tendait ses petits bras pour m'embrasser!... et je me laissais faire!... Non il ne fallait pas la tuer!... Il fallait regarder éclore son enfance, s'épanouir sa jeunesse... et mourir!... mourir!... Oui, ma mort briserait l'obstacle qui vous sépare de ma fille, milord!... Qui peut être assuré de vivre un jour?... Je suis vieux! .. attendez!... (Il fait quelques pas pour sortir.)

DOUGLAS.

Monsieur Wilson!... où allez-vous?

HEWLET, tranquillement.

Mais... Je retourne chez moi pour préparer l'arbre de Noël que j'ai promis à ma fille... (Il s'arrête sur le seuil de la porte en voyant entrer Peters. La nuit commence à tomber.)

SCÈNE X

HEWLET, DOUGLAS, PETERS.

PETERS, entrant en tournant le dos à Douglas et à Hewlet.

Diantre! le roi fronce le sourcil! Lord Rochester est-il fou

avec son ballet! évitons l'orage!... (En se retournant il voit Hewlet qui le regarde fixement.) Aïe!... (A part.) Au fait! qu'ai-je à craindre? (Haut, d'un air dégagé.) Monsieur Wilson, je crois?

HEWLET.

Vous me connaissez?

PETERS.

Mais... il me semblait...

HEWLET

Qui êtes-vous?

PETERS, à part.

Rassurons-le!... (Haut.) Ne vous rappelez-vous pas un certain Jacob Hall?...

HEWLET.

Jacob Hall! je ne connais de ce nom qu'un lâche insulteur de femmes qui fait métier de danser sur la corde.

PETERS.

Permettez!... c'est moi!

HEWLET.

Ah! c'est vous?... Et comment vous connaîtrais-je?

PETERS.

Vous avez la mémoire courte, monsieur Wilson!

HEWLET, bas.

Tu oses donc te souvenir, misérable?

PETERS, de même.

Savez-vous bien que si je parlais...

HEWLET, de même.

Tu te perdrais avec moi!... l'oublies-tu?... (Haut à Douglas.) Puisque monsieur Jacob Hall prétend me connaître, milord! demandez-lui ce qu'il sait de moi, je lui donne toute liberté de parler!... (Il sort.)

SCÈNE XI

DOUGLAS, PETERS.

DOUGLAS, allant à Peters.

C'est un défi qu'il vous jette, n'est-ce pas?... vous savez son secret!... mille guinées pour vous si vous me le dites!

PETERS.

Mille guinées!... Il faut que Votre Grâce attache une très-grande importance à ce secret pour le payer si cher!

DOUGLAS.

Que vous importe, si je le paye?... mais je n'ai pas de

raisons pour me taire. J'ai demandé à M. Wilson la main de sa fille.

PETERS.

Et il vous la donne!...

DOUGLAS.

Il me la refuse!

PETERS, stupéfait.

Lui ?...

DOUGLAS.

Il y a entre nous, dit-il, un obstacle que rien ne peut briser. C'est cet obstacle que je veux connaître...

PETERS.

Oh! oh! M. Wilson est bien scrupuleux !

DOUGLAS.

Mais, parlez donc!...

PETERS, à part.

Oui! pour être infailliblement pendu! (Haut.) Croyez, milord, que je regrette amèrement les mille guinées que veut bien m'offrir Votre Grâce; mais en vérité je n'ai point de secret à vous apprendre!

DOUGLAS.

Vous faut-il ma parole que je ne vous trahirai pas?

PETERS, à part.

Mille guinées!... décidément non! c'est jouer trop gros jeu! (Haut.) Que vous dirais-je, milord, si je ne sais rien ?

DOUGLAS.

Vous mentez, monsieur Jacob Hall!

PETERS.

Je vous jure...

DOUGLAS.

C'est bien!... Un dernier mot! vous n'êtes pas toujours aussi discret que vous l'êtes en ce moment. Il m'est revenu que vous aviez fait courir certains bruits offensants pour l'honneur de miss Wilson. Je vous engage à mieux surveiller vos paroles; car si ces bruits venaient à se renouveler, ce n'est pas mille guinées que je vous promets, c'est tout autre chose!... ne l'oubliez pas! (Il sort.)

SCÈNE XII

PETERS, seul, à demi-voix.

Insolent!... c'est parce qu'il est furieux de mon silence qu'il dit cela!... s'il croit que je n'en suis pas plus furieux

que lui!... ces mille guinées me tiennent au cœur!... mais il vaut mieux danser toute sa vie sur la corde qu'une seule fois au bout de la corde!... Si ce Wilson ne m'avait pas vu du moins!... je pouvais parler! Qui diantre aurait jamais été lui dire?... C'est mille guinées qu'il me vole. Et je ne trouverai pas moyen de me venger de tous ces gens-là!... de cette petite orgueilleuse surtout, avec ses airs de reine!... Comprend-on que ce marquis de Douglas veuille en faire sa femme? Il est vrai que l'amour du roi peut tenir lieu de dot, et que celui qui l'épousera... (Se frappant le front.) Tiens! je n'avais pas songé à cela, moi!... c'est la peur qui fait repousser à M. Wilson l'alliance d'un Douglas; mais avec un gendre qui saurait... Voyons donc! voyons donc! (**Le théâtre est presque dans la nuit. Deux pages portant des flambeaux entrent en scène; puis vient le roi suivi de Rochester, de Buckingham, de Gramont, de Muskerry, de madame de Castelmaine, des jeunes seigneurs et de quelques dames de la cour. Des valets se rangent au fond de la scène; le théâtre s'éclaire.**)

SCÈNE XIII

LE ROI, ROCHESTER, BUCKINGHAM, GRAMONT, MUSKERRY, PETERS, MADAME DE CASTELMAINE, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, PAGES ET VALETS.

LE ROI.

Non, vous dis-je, cela n'est pas vraisemblable et le dénoûment de votre ballet a besoin d'être remanié! Que Vénus trompe Vulcain pour Mars, rien de plus naturel? Muskerry lui-même en est d'accord... mais qu'elle trompe tout aussitôt Mars pour un berger dont la mythologie ne fait pas mention, je crois, et que vous nommez Bathylle, vous m'avouerez que, vrai ou non, cela passe un peu la mesure!... Si votre dieu est d'assez bon naturel pour fermer les yeux sur certaines choses, au moins n'est-il pas assez sot pour souffrir qu'on les lui montre en face, et votre Bathylle est un drôle qui mériterait qu'on le fit pendre! — Tenez! M. Jacob Hall se connaît à ces sortes de choses! Je gage qu'il est de mon avis, aussi bien que madame de Castelmaine! Croyez-moi, Rochester; allez pendant quelques mois vous reposer un peu l'imagination dans vos terres!... vous en avez besoin, et je suis sûr que votre ballet y gagnera beaucoup...

ROCHESTER.

Je m'incline en sujet respectueux devant la colère de Votre Majesté, sire! mais je ne lui donne pas deux mois pour se repentir amèrement de ce qu'elle fait aujourd'hui!

Hélas! la voilà réduite aux vers de Milton et aux homélies du chancelier!... Que sa volonté s'accomplisse!... les anciens chevaliers disgraciés de leur maître brisaient leur épée!... (prenant une guitare placée près de lui sur une table) moi, sire, je brise ma guitare!...

GRAMONT.

Pardon! la mienne!...

ROCHESTER, lui rendant les débris de la guitare.

Soit!... (Tirant un petit manuscrit de sa poche.) Quant à l'innocent ballet dont on me fait un crime, le voici!... Nous avons vu brûler de la main du bourreau le livre où le roi votre père prouvait qu'on peut se divertir le dimanche après l'office divin!... Après ce livre coupable on a jeté le Covenant aux flammes!... après le Covenant, deux ouvrages de Milton! après les ouvrages de Milton, ce peut bien être le tour du ballet de Rochester!... (Présentant respectueusement son manuscrit au roi.) *Habent sua fata libelli!...*

LE ROI, prenant le manuscrit.

Dieu vous garde, milord!

ROCHESTER.

O ciel!... que dira la *Gazette de Hollande!* (Il salue le roi et sort fièrement.)

SCÈNE XIV

LE ROI, BUCKINGHAM, GRAMONT, MUSKERRY, PETERS, MADAME DE CASTELMAINE, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, PAGES, VALETS, puis ANNA.

LE ROI.

Voilà ce qu'on gagne à l'indulgence, milords! à force de tout permettre, on finit par donner l'audace de tout dire!...

GRAMONT, à part.

Même la vérité!...

LE ROI, jetant le manuscrit de Rochester à Peters.

Tenez! monsieur Jacob Hall, étudiez cela, et si vous refaites des ballets, gardez-vous d'en composer de pareils!... (A Buckingham.) J'espère, Buckingham, que nous ferons mentir les prédictions de Rochester, et que son absence n'ôtera rien à l'éclat de votre fête!

BUCKINGHAM.

Votre Majesté veut-elle que je fasse avancer ses équipages?

PE ROI.

Sachons d'abord si la reine se dispose à partir.

ANNA, entrant en scène.

La reine prie Votre Majesté de ne pas l'attendre, sire ! elle s'est sentie subitement souffrante et ne veut pas attrister une fête où elle craindrait de ne pas faire bon visage.

LE ROI.

Je vais m'informer moi-même...

ANNA.

Madame la duchesse d'Hamilton est en ce moment auprès de Sa Majesté, sire !

LE ROI.

Ah !... Je respecte profondément la douleur de cette pauvre duchesse, mais comme je n'y peux rien... (A Buckingham.) Allons, milord ! (Buckingham donne ses ordres aux valets. Le roi se rapproche d'Anna.) Miss Wilson nous fera-t-elle la grâce de nous donner la main ?

ANNA.

Excusez-moi, sire !... mais Sa Majesté m'a permis de consacrer cette soirée à mon père, à qui je l'ai promise...

LE ROI.

Ne pouvez-vous remettre à un autre jour ?...

ANNA.

La joie que je vais apporter dans sa solitude, sire ?... Votre Majesté ne le voudrait pas.

LE ROI.

Vous êtes libre, mademoiselle ! (Anna salue respectueusement le roi et sort par une porte latérale.)

PETERS, à part.

Elle rentre chez elle !... bien !... elle repassera par ici !

LE ROI, s'avançant vers madame de Castelmaine et lui offant la main.

Madame !...

MADAME DE CASTELMAINE

Ah ! vous songez à moi ?...

LE ROI, à demi-voix.

Mais... je pensais qu'un berger de vos amis...

MADAME DE CASTELMAINE, avec colère.

Sire !... Votre Majesté voudra bien, je l'espère, m'accorder la même liberté qu'à miss Wilson !... je resterai chez moi ! (Elle rentre dans son appartement, après avoir lancé un regard furieux à Peters.)

LE ROI, s'adressant aux dames.

L'exemple vous gagne-t-il, mesdames ?... (A Buckingham, à demi-voix.) Je commence à croire, milord, que Rochester nous a porté malheur !... voilà votre arbre de Noël dépouillé de

ses plus belles fleurs !... (Se tournant vers Muskerry.) Si du moins nous avions lady Muskerry !

MUSKERRY, s'inclinant.

Ah ! sire ! (A part.) Heureusement nous ne l'avons pas !

UN PAGE, entrant.

Les équipages du roi. (Le roi sort, suivi de tout le monde, moins Peters.)

SCÈNE XV

PETERS, puis ANNA.

PETERS.

Fort bien ! Le regard de madame de Castelmaine dit assez clairement que je n'ai rien à attendre de ce côté-là !... Il s'agit de nous relever de l'autre. De deux choses l'une ; ou miss Wilson sait la vérité, ou elle ne la sait pas ; et, dans l'un comme dans l'autre cas, il suffira d'un mot pour nous mettre d'accord !... Tu tiens la fortune et les honneurs dans tes mains, Jacob Hall ! C'est à toi de ne pas les laisser t'échapper !... C'est elle !... (Anna rentre en scène enveloppée d'une mante.) Pardon, miss Wilson !

ANNA.

Vous, monsieur !

PETERS.

Je vous supplie de m'accorder un moment d'entretien.

ANNA.

Laissez-moi !

PETERS.

Repousserez-vous un malheureux qui implore une parole de pardon ? Oui, mademoiselle, si par un indigne soupçon j'ai mérité votre colère je mérite peut-être par mon repentir que vous me pardonniez.

ANNA.

Soit, monsieur ! je vous pardonne. (Elle veut s'éloigner, Peters l'arrête.)

PETERS.

Un mot encore, de grâce !... Je ne voudrais pas que miss Wilson attribuât à la haine ou à la vengeance un outrage que rien ne justifie sans doute, mais qui lui paraîtra moins coupable quand elle en connaîtra la cause. L'amour est aisément jaloux, mademoiselle, et la jalousie entraîne à toutes les violences.

ANNA.

Vous êtes fou, monsieur ?...

PETERS.

Si c'est une folie de vous aimer, du moins m'est-elle commune avec de bien grands seigneurs.

ANNA.

En vérité, de tous vos outrages celui-ci est le plus inattendu et le plus sanglant!... Vous m'aimez?... vous!... Qu'espérez-vous donc de moi?

PETERS.

Rien que ce que peut espérer un honnête homme, mademoiselle, et je ne comprends pas...

ANNA.

Vous ne comprenez pas que je vous hais, que je vous méprise, que je devine vos infâmes calculs, et que je me couperais cette main plutôt que de la placer dans la vôtre...

PETERS.

Vous êtes prompte, mademoiselle, et vous me parleriez peut-être avec moins de hauteur si vous aviez consulté votre père.

ANNA.

Mon père!... et qu'y a-t-il de commun entre mon père et vous?

PETERS.

Entre M. Wilson et Jacob Hall, rien!... (Baissant la voix.) Mais entre Hewlet et Peters c'est autre chose.

ANNA.

Hewlet?... Peters?...

PETERS.

Je vois que ces noms même vous sont inconnus, et je m'explique maintenant la fierté de votre langage... votre père a encouragé par son silence des rêves de bonheur et de gloire qui ne pouvaient se réaliser. Un mot vous fera comprendre pourquoi j'ose prétendre à cette main que M. Wilson refuse à lord Douglas.

ANNA.

Mon père a refusé?...

PETERS.

Oui, mademoiselle; et lord Douglas m'offrait mille guinées de ce secret que je ne puis révéler qu'à vous, car la vie de votre père en dépend, aussi bien que la mienne.

ANNA.

Sa vie!



PETERS.

Plus bas, je vous prie!... N'avez-vous pas entendu parler de ces hommes maudits, condamnés, hors la loi, attendus à Tyburn le jour où ils seront reconnus?

ANNA.

Dieu!

PETERS.

N'avez-vous pas entendu parler de l'échafaud de Strafford, de celui de Laud, de celui du roi?... Eh bien, sur ces échafauds il y avait deux hommes, Hewlet et son valet Peters; tandis que Peters plaçait le billot, Hewlet tenait la hache .. Peters, c'est moi!... Hewlet, c'est votre père!...

ANNA, poussant un cri.

Ah!...

PETERS.

Ai-je le droit de vous aimer maintenant?

ANNA.

Monsieur!... je vous en conjure!... à genoux!... ce n'est pas vrai?... ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?

PETERS.

Eh! mademoiselle!...irais-je de gaieté de cœur vous livrer ma tête!...

ANNA, avec désespoir.

Ah! mon père!... mon père!...

PETERS.

De grâce!... miss Wilson!...

ANNA.

Et vous êtes ici?... à Withe-Hall! et vous ne craignez pas que ces murs vous écrasent?...

PETERS.

Mais votre père lui-même...

ANNA.

Mon père n'y est entré qu'en courbant la tête, et pour me sauver!... Sortez, monsieur! sortez!...

PETERS.

Vous oubliez!

ANNA.

Sortez!... ou j'appelle! je vous dénonce! je vous nomme!..

PETERS.

Nommerez-vous votre père aussi?

ANNA.

Dieu!...

PETERS.

Réfléchissez, mademoiselle!... vous apprécierez mieux mes sentiments... Je sors pour vous témoigner toute ma déférence, mais nous nous reverrons!... (Il sort.)

ANNA, seule.

Moi, revoir cet homme!... moi, à la merci de ce misérable!... livrer mon père à la mort, ou me livrer moi-même... Ah! Dieu!... où fuir!... où me cacher?. . Ah! la Tamise est profonde, et je dois la traverser pour aller chez mon père!... (Elle sort éperdue.)

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Les portraits.

Un salon chez la duchesse d'Hamilton ; portes au fond, portes latérales. — Les panneaux sont occupés par les portraits en pied de Charles Ier, de lord Holland, de lord Capell et du duc d'Hamilton. — La scène est éclairée par un candelabre placé sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, ANNA, DEUX FEMMES DE CHAMBRE. (Anna, encore évanouie, est étendue sur un fauteuil, entourée de la duchesse et de femmes de chambre qui lui donnent des soins.)

LA DUCHESSE.

Elle revient à elle; ses mains se réchauffent; frottez-lui encore les tempes avec cet élixir; la voilà qui se ranime!... (Anna rouvre les yeux.) Pauvre enfant!...

ANNA, refermant les yeux.

Oh!... l'horrible rêve!...

LA DUCHESSE.

Ne me reconnaissez-vous pas?...

ANNA, rouvrant les yeux.

Vous, madame!... où donc suis-je?

LA DUCHESSE.

Chez moi!... (Sur un signe de la duchesse, les deux femmes de chambre se retirent.) Je sortais de White-Hall et je passais près de la Tamise, quand je vous ai aperçue courant vers le fleuve, vous vous êtes arrêtée sur la berge comme pour adresser une dernière prière à Dieu!... et vous alliez vous précipiter, n'est-ce pas? quand mon vieux serviteur, Jenkins, s'est élancé vers vous et vous a enlevée dans ses bras!... Alors vous avez perdu connaissance; Jenkins vous a portée dans ma litière et je vous ai fait conduire chez moi!

ANNA, se levant.

Ah! je ne rêvais donc pas!

LA DUCHESSE.

Quelle douleur a pu vous porter à cet acte de désespoir, mon enfant?... Quand vous m'avez quittée chez la reine, vous étiez calme... N'alliez-vous pas chez votre père?...

ANNA.

Mon père!...

LA DUCHESSE.

Je ne veux pas forcer votre confidence; et pourtant je la mériterais par la profonde sympathie que vous m'inspirez; vous ne la refuserez sans doute pas à votre père; Jenkins a dû le prévenir, vous allez le voir!

ANNA.

Il va venir ici?

LA DUCHESSE.

Ne vous aime t-il pas?... avez-vous peur de lui?

ANNA.

Moi?... non! non... madame!... (A part, avec douleur.) Mon père!...

LA DUCHESSE.

Ecoutez!...

ANNA, à part.

Oh!... Dieu!... (Jenkins paraît sur le seuil de la porte du fond, suivi d'Hewlet.)

SCÈNE II

LA DUCHESSE, ANNA, HEWLET, JENKINS.

JENKINS.

Tenez! je vous disais bien de ne pas vous désespérer!

HEWLET, se précipitant vers Anna et la pressant dans ses bras.

Ma fille! ma chère fille!...

ANNA, se laissant aller dans les bras d'Hewlet, tout en se défendant à moitié de ses embrassements.

Ah!...

HEWLET.

Tu ne veux plus mourir, dis!... oh! laisse-moi, laisse-moi t'embrasser!... si tu savais mes angoisses!... mais tu te soutiens à peine?

ANNA.

Ce n'est rien.

HEWLET, l'aidant à se rasseoir.

Assieds-toi là... sur ce fauteuil!...

LA DUCHESSE, bas à Jenkins.

Ah ! Jenkins !... je lui rends sa fille !... On ne m'a pas rendu la mienne !...

HEWLET, à la duchesse.

Pardonnez-moi, madame, si mes premières paroles ne sont pas pour vous !... ma joie vous en dit plus que je ne pourrais dire !... Hélas ! je la voyais déjà morte ! (S'agenouillant devant Anna.) Mon enfant ! ma chère Anna !

LA DUCHESSE, bas à Jenkins.

Le nom de ma fille, Jenkins ! ah ! les larmes m'étouffent !

JENKINS.

Venez, madame !... (La duchesse fait quelques pas pour sortir.)

ANNA, à la duchesse.

Vous nous quittez !... (Hewlet se relève.)

LA DUCHESSE.

Votre père n'est-il pas près de vous ?... Je vous reverrai, chère enfant !... (La duchesse sort, appuyée sur Jenkins.)

SCÈNE III

HEWLET, ANNA.

HEWLET.

Eh bien, nous sommes seuls, parle !... tu as revu lord Douglas, n'est-ce pas ?

ANNA.

Lord Douglas ?... (Amèrement.) Oh ! je ne pense plus à lord Douglas ; ne me parlez plus de lui !

HEWLET.

Tu l'as revu !... ah ! tu l'aimes donc bien que tu n'hésitais pas un moment à me laisser l'horrible douleur d'avoir causé ta mort ?... Ne m'accuse pas !... plains-moi !...

ANNA.

Je vous plains !...

HEWLET.

Non !... je lis dans ton cœur !... tu m'accuses !... tu me condamnes !... si tu savais ce que je souffre !... (Il veut prendre la main d'Anna qui la retire.)

ANNA.

Je le sais !... pour me refuser à celui que j'aimais, il fallait que votre volonté ne fût pas libre ; un obstacle infranchissable sans doute... (Se levant.) Je ne veux pas le connaître ; je sais qu'il existe, cela me suffit !... Je ne veux rien savoir de plus !... rien !

HEWLET.

Ne me parle pas ainsi!... accable-moi plutôt!... tes reproches me feront moins de mal que ta résignation!... (Il cherche de nouveau à prendre la main d'Anna.) Ah! tu vois bien que tu ne me pardonnes pas!... voilà deux fois déjà que tes mains repoussent les miennes!...

ANNA, tendant la main à Hewlet en détournant la tête, à part.

Hélas!...

HEWLET, saisissant la main d'Anna et la couvrant de baisers.

Mon enfant bien-aimée!... jure-moi que tu n'attenteras plus à ta vie... Ah! s'il eût suffi de la mienne pour t'épargner une seule larme, avec quelle joie je l'aurais donnée!... sais-tu que moi aussi j'avais songé à mourir?...

ANNA.

Dieu!...

HEWLET.

Mais à présent mon sacrifice serait inutile!... je dois vivre pour veiller sur toi, pour te défendre!... un ennemi implacable...

ANNA.

Qui donc?

HEWLET.

Ne me l'as tu pas nommé toi-même?... ce... Jacob Hall!...

ANNA.

Ah! vous avez raison!... implacable!... (Avec désespoir.) Mon Dieu! pourquoi m'a-t-on secourue?... pourquoi ne m'a-t-on pas laissée mourir?

HEWLET.

Malheureuse enfant!... et que serais-je devenu, moi?... Ah! ne la maudis pas, cette main qui t'a porté secours!... qu'elle soit bénie à jamais!... que cette maison qui t'a servi d'asile soit bénie!... (regardant autour de lui) mais... on ne m'a pas dit... où suis-je?

ANNA.

Vous ne le savez pas?

HEWLET.

Non!... ce vieux serviteur qui m'est venu chercher ne m'a parlé que de toi! je n'ai songé qu'à toi! je n'ai vu que toi!

ANNA.

Vous êtes chez la duchesse d'Hamilton.

HEWLET, avec une terreur contenue.

Ah!...

SCÈNE IV

HEWLET, ANNA, JENKINS.

JENKINS.

Madame la duchesse prie miss Wilson de passer un moment chez elle... (Anna fait quelques pas pour sortir... Jenkins continue en s'adressant à Hewlet.) Vous regardez ces portraits, monsieur ?... (Anna s'arrête). Hélas !... ce sont de tristes souvenirs !... voici le roi Charles Ier, mort sur l'échafaud !... lord Holland, mort sur l'échafaud !... lord Capell mort sur l'échafaud !... (s'inclinant devant un des portraits) et là, mon noble maître, le duc d'Hamilton, mort sur l'échafaud !... (Mouvement d'Anna.)

HEWLET, à demi-voix.

Oui ; je les reconnais !...

JENKINS.

La même main les a frappés tous, le roi et ses serviteurs !... main à jamais exécrée !... à jamais maudite !...

ANNA.

Est-ce la main qui les a frappés qu'il faut maudire, ou celle qui a écrit leur sentence ?

JENKINS.

Le crime du juge n'efface pas celui du bourreau.

ANNA.

Mais ce bourreau exécutait la loi !

JENKINS.

Une loi sacrilége !

ANNA.

La loi, même injuste, est encore la loi !... comment ne lui eût-il pas obéi ?

JENKINS.

En se coupant le poing, comme ce bourreau espagnol, plutôt que de commettre un parricide !... Toute l'Angleterre en a jugé ainsi, quand elle a applaudi à l'arrêt qui le condamnait à la mort des traîtres, et le mettait hors la loi. Dieu n'a pas permis que l'arrêt s'accomplît; il avait disparu ; et personne d'ailleurs n'eût reconnu ce monstre qui ne paraissait sur l'échafaud que couvert d'un masque noir !... mais quelque part qu'il se soit caché, la malédiction de son pays a dû l'atteindre !... Il a dû pâlir et courber la tête, en se voyant séparé du reste des hommes par l'horreur qu'il inspirait; il a dû se tordre les mains de désespoir en voyant son nom, même proscrit comme sa personne faire, place à celui

dont l'a flétri la conscience publique: le maudit!... (Hewlet courbe la tête comme écrasé sous les paroles de Jenkins.)

ANNA.

Et cette horrible destinée ne vous émeut pas de pitié?... ce désespoir ne suffit pas à votre justice!... vous ne vous demandez pas si ce malheureux a pu échapper à l'opprobre de sa naissance et repousser ce glaive qu'on lui mettait à la main!... Il ne m'appartient pas de lui pardonner le sang qu'il a versé, mais je peux le plaindre sans doute de l'avoir versé!... puisse au milieu du concert de malédictions qui l'accablent, puisse cette parole de pitié arriver jusqu'à son cœur déchiré!... puisse le Dieu de miséricorde la conduire jusqu'à lui!... mais la duchesse m'attend... je l'oubliais!... (Elle jette un dernier regard sur Hewlet et sort.)

HEWLET, la suivant des yeux, à demi-voix.

Ange du ciel!...

SCÈNE V

HEWLET, JENKINS.

JENKINS.

Oui!... La pitié sied bien au cœur d'une jeune fille; elle pardonne aisément au coupable dès qu'elle le voit malheureux!... Elle oublie que derrière ce coupable il y a la victime, la veuve, la mère. Hélas! monsieur Wilson, voilà quinze ans que je vois pleurer ma chère maîtresse et ses larmes ne sont pas encore taries.

HEWLET.

Je comprends sa douleur, monsieur; mais comment les caresses d'un enfant ne l'ont-elles pas adoucie?

JENKINS.

Un enfant?...

HEWLET.

Si ma mémoire ne m'abuse, on disait... car alors j'habitais Londres, que le duc d'Hamilton priait encore à ses derniers moments pour sa femme et sa fille.

JENKINS.

Sa fille!... mais vous ignorez donc, monsieur Wilson, que le jour même où madame la duchesse perdait son époux elle perdait aussi son enfant?...

HEWLET.

Quoi?...

JENKINS.

O jour de deuil! je la vois encore gisant sur le sol, inanimée, sanglante, devant la porte que son époux venait de franchir pour marcher à l'échafaud! Je la vois rouvrir les yeux, et de son premier regard chercher l'enfant autour d'elle!... et se redresser, éperdue, aux cris de triomphe que chaque coup de hache faisait éclater dans la foule; et, folle de douleur, se jeter au milieu de ce peuple ivre de sang pour insulter Cromwell et lui redemander son époux et sa fille!

HEWLET, avec égarement.

Comment?... que dites-vous?...

JENKINS.

Je dis que la duchesse, blessée par des misérables, était tombée évanouie, et qu'on l'avait crue morte, et que l'enfant avait été emporté par une femme qu'on ne connaissait pas.

HEWLET.

Devant Westminster-Hall?

JENKINS.

Oui.

HEWLET.

Le neuf mars?

JENKINS.

Vous vous rappelez cette date?...

HEWLET, se remettant.

Comment l'oublier devant ces portraits!... mais... cette enfant n'avait donc rien qui pût la faire reconnaître?

JENKINS.

Un bijou que je lui avais attaché moi-même au cou... un collier de perles.

HEWLET.

Ah!... un collier de perles?...

JENKINS.

Oui! pour garder le collier peut-être, on a gardé l'enfant!...

HEWLET.

Ah!... ne croyez pas cela, monsieur!... on recueille un enfant par charité, et non pour voler un bijou! Il fallait chercher cette femme, il fallait la retrouver!

JENKINS.

Tout ce qu'il est humainement possible de faire, je l'ai fait!... Obligé de conduire la duchesse hors de l'Angleterre pour la soustraire à la mort qu'elle semblait prendre plaisir

à provoquer, je suis revenu seul à Londres ; pendant un an j'en ai fouillé toutes les ruelles, toutes les masures !... hélas ! je suis reparti seul !

HEWLET.

Oui ! oui !... cette femme avait quitté Londres, sans doute !... ah ! je comprends que votre maîtresse pleure encore !

JENKINS.

Sa douleur est si présente que tout à l'heure, quand elle vous a vu embrasser votre fille, elle est sortie pour ne pas éclater en sanglots !... Sans le savoir vous raviviez la blessure de cette pauvre âme qui a passé quinze ans à espérer la joie qu'elle vous donnait !

HEWLET, à part.

Dieu !...

JENKINS.

Mais... comme vous êtes pâle !

HEWLET, s'efforçant de sourire.

Moi !

JENKINS.

J'aurais dû songer que vous aviez besoin de repos et que ce n'était pas l'heure de vous entretenir d'un si triste sujet. Excusez-moi, monsieur Wilson. (Indiquant une des portes latérales.) Voici l'appartement que madame la duchesse m'a commandé de disposer pour vous ; il sera prêt tout à l'heure.

HEWLET.

Je remercie votre maîtresse de son hospitalité... mais... est-elle bien nécessaire ?... et ne puis-je... ?

JENKINS.

Il ne serait pas prudent, je crois, dans l'état de faiblesse où se trouve encore miss Wilson, de l'exposer à ces rafales de neige qui ne cessent pas de tomber...

HEWLET.

Vous avez raison, monsieur !... c'est bien !

JENKINS.

Je vais donner des ordres. (Il sort.)

SCÈNE VI

HEWLET, seul.

C'est sa fille !... Il me semble que je suis ivre !... j'ai comme le vertige !... je ne peux plus penser !... Sa fille !... que vais-je faire ?... la lui rendre ?... perdre en un jour tout

. l'espoir, tout le bonheur de ma vie!... tant de soins, tant de caresses, tout cela oublié, anéanti, perdu!... est-ce possible ?... Je suis un misérable pourtant si je ne la lui rends pas!... Cette tendresse qui m'appartenait hier, je la vole aujourd'hui!... oui!... je la vole à sa mère !... Eh bien, sa mère l'aimera-t-elle plus que moi? autant que moi ?... estelle morte de sa douleur ?... j'en serais mort, moi !... Ah! tu la calomnies, lâche, pour justifier ton crime!... tu sais bien que si elle a vécu, ce n'est que par l'espérance!... reprends possession de toi-même!... accomplis jusqu'au bout ton sacrifice!... souviens-toi que tes mains sont souillées de sang!... Oh! Dieu! rien ne peut-il donc racheter d'une pareille souillure!... est-ce ma faute à moi si j'ai recueilli cet horrible héritage? avais-je entrevu une autre destinée? Étais-je autre chose qu'un instrument inerte, sans conscience et sans âme!... un enfant paraît qui me sourit, qui m'embrasse, qui fait éclore en moi ce germe de toutes les tendresses déposé par Dieu même au fond des cœurs, et quand je suis lié à cet enfant par toutes les attaches de l'amour paternel, il faut que je les brise!... il faut que de mes propres mains je m'arrache les entrailles!... Dérision!... suis-je le seul enfin qui soit couvert de sang?... Celui qui tue en duel, pour un mot, pour un regard, en est-il moins réputé honnête homme? et moi... Ah! c'est en vain que la conscience veut se payer de mensonges! l'honnête homme est celui qui rend une fille à sa mère!... Allons!... il le faut!... Pourquoi ce désespoir, d'ailleurs?... voyons les choses de sang-froid!... Est-ce que je la perdrai tout entière?... cette duchesse d'Hamilton est bonne et reconnaissante... elle permettra à sa fille... (*Se frappant le front.*) Non!... elle lui apprendra à maudire le meurtrier de son père!... et ce meurtrier, c'est moi!... moi!... moi, maudit par elle!... non!... je ne le veux pas!... jamais!... jamais!... Pourquoi ne revient-elle pas?... que lui dit cette femme?... (*Promenant ses yeux sur les portraits avec terreur.*) Ah!... ils me regardent tous!... (*Se redressant.*) Eh bien, je les ai soutenus vos regards!... Égoïsme, lâcheté, crime, que m'importe?... ne suis-je pas le maudit?... oui, le maudit!... je n'ai plus qu'elle!... laissez-la moi! (*La duchesse et Anna paraissent sur le seuil.*) Ah! la voici!...

SCÈNE VII

HEWLET, LA DUCHESSE, ANNA, puis JENKINS.

LA DUCHESSE, *tenant la main d'Anna dans les siennes.*

Non, vous dis-je, le désespoir ne sied pas à vos dix-huit ans! attendez que la vie vous ait apporté ses cruelles épreuves pour vous consumer dans les larmes. A votre âge, mon

enfant, il n'est pas de peine que le lendemain ne puisse effacer.

ANNA.

Hélas! madame, les épreuves de la vie n'attendent pas toujours l'âge et il est des peines que rien n'efface.

LA DUCHESSE.

Enfant!... je vous dirai mes douleurs, et vous n'oserez plus me parler des vôtres!... Venez à mon secours, monsieur Wilson! la voix d'un père se fera mieux écouter sans doute que celle d'une étrangère!

ANNA.

Vous n'êtes plus une étrangère pour moi, madame, et ma reconnaissance...

LA DUCHESSE.

Ne me parlez pas de reconnaissance, mais, si vous le voulez bien, promettez-moi un peu d'amitié... vous le lui permettez, n'est-ce pas, monsieur Wilson?... ce n'est pas un vol que je ferai à son amour pour vous; car je sens bien, à la tendresse qu'elle m'inspire déjà, que je vous la rendrai heureuse et souriante... oui, ce sentiment douloureux que m'avait fait éprouver d'abord sa présence, — pourquoi m'en cacherais je? son nom me rappelait celui de ma fille; votre joie me donnait la mesure de ce que j'avais perdu; — ce sentiment, monsieur Wilson, a fait place a un intérêt indéfinissable dont le charme me pénètre et me domine!... Tout à l'heure en voyant ce regard doux et pur, en écoutant cette voix claire et limpide, je me disais: Ma fille aurait cette voix et ce regard... et, comme je fermais les yeux pour revoir dans le passé les traits de ma petite Anna, voyez l'étrange illusion!... ils se confondaient dans ma mémoire avec ceux de votre fille, et il me semblait que votre fille était la mienne!

ANNA, s'inclinant devant la duchesse, en lui prenant la main.

Madame!...

HEWLET, à part.

O torture!...

LA DUCHESSE, serrant les mains d'Anna.

Anna!... Ah! laissez-moi vous appeler de ce nom bien aimé que je ne puis prononcer sans larmes!... Anna!... oui, je vous dois un moment de bonheur que je n'oublierai pas! tout ce qu'un amer regret a laissé de place dans mon cœur, je vous le donne. Ah! je ne sais pas vos peines; mais si vous étiez ma fille, comme je les aurais bientôt consolées! comme j'aurais vite ramené le sourire sur vos lèvres!... comme je

vous forcerais bien à être heureuse!... Il ne faut pas m'en vouloir, monsieur Wilson; les mères s'entendent à cela mieux que vous!...

ANNA, très-émue.

Je suis profondément touchée de ce que vous me dites, madame, et je voudrais pouvoir mériter...

LA DUCHESSE.

Laissez-vous aimer par moi!... je ne vous demande rien de plus!... (Elle baise Anna au front, celle-ci fait un mouvement pour se reculer.)

JENKINS, rentrant en scène.

L'appartement de M. Wilson est prêt; j'ai fait dresser un lit pour miss Wilson dans une chambre voisine.

ANNA, regardant Hewlet qui reste immobile et les yeux baissés.

Quoi!...

LA DUCHESSE.

Voudriez-vous refuser mon hospitalité?

ANNA, regardant toujours Hewlet.

Je croyais...

JENKINS.

J'ai consulté M. Wilson, mademoiselle, et je lui ai fait observer qu'il n'était pas prudent d'affronter avec vous cette bourrasque de neige.

LA DUCHESSE.

Ne m'ôtez pas la joie de vous revoir demain, chère enfant; je vous laisse; reposez en paix, et souvenez-vous que vous avez en moi une amie. Hélas! monsieur Wilson, vous me pardonnez de vous envier votre fille, n'est-ce pas?... (Hewlet s'incline profondément sans répondre; la duchesse fait un dernier signe d'adieu à Anna et sort lentement suivie de Jenkins.)

SCÈNE VIII

HEWLET, ANNA.

HEWLET, allant brusquement à Anna.

Écoute!... le bonheur, la richesse, la gloire, l'amour, je te les donne!... les veux-tu?

ANNA.

A quel prix?

HEWLET.

Oh! le prix ne vaut pas qu'on y songe; il ne faut pour cela que m'oublier!

ANNA.

Vous voulez mourir ?...

HEWLET.

Non !... je te le jure !... une ressource inespérée, que je n'avais pas d'abord entrevue, s'offre à moi ! Cette barrière qui s'élevait entre lord Douglas et toi n'existera plus !... je peux tout aplanir, tout briser !... le veux-tu ?

ANNA.

Mais vous ?

HEWLET.

Je te l'ai dit; tu m'oublieras, je disparaîtrai ; je serai pour toi comme si je n'avais jamais été !

ANNA.

Et que deviendrez-vous sans moi ? où trouverez-vous la force de vivre ?... Comme cette mère qui pleure son enfant, vous me pleurerez donc ? vous vieillirez donc comme elle dans un inguérissable désespoir, dans un éternel regret, sans consolation, abandonné, seul ?... (*Avec éclat.*) Ah ! vous êtes mon père, enfin !... et je vous aime ! (*Elle jette ses bras au tour du cou d'Hewlet.*)

HEWLET.

Anna !... ne me tente pas !...

ANNA, *s'exaltant de plus en plus.*

Non ! ce n'est pas vous que j'oublierai !... c'est lord Douglas, et la cour, et le monde !... Loin de moi ce bonheur qui sans vous ne serait qu'un opprobre et un remords !... je n'ai plus d'autre bonheur que mon devoir rempli, que votre cœur consolé !... je vous aime.

HEWLET.

Ah ! ne me serre pas ainsi dans tes bras !... c'est une chaîne que je ne pourrais plus rompre !...

ANNA.

Venez, mon père !... partons !... cette nuit !... à l'instant même !... Cherchons un refuge où rien ne puisse nous atteindre, ni la haine ni l'amour !... où nous vivions ignorés, vous pour moi, moi pour vous !... je ne regrette rien !... je vous aime !

HEWLET.

Ah ! c'est toi qui le veux ?...

ANNA.

Venez !

HEWLET.

Seigneur, pardonnez-moi ! (*Ils sortent par la porte du fond, dans les bras l'un de l'autre.*)

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

La Toison d'Or.

Intérieur de l'auberge de la *Toison d'or*. — Çà et là des tables. — Porte au fond, portes latérales. — A droite, escalier conduisant à une galerie qui occupe le fond du théâtre. et sur laquelle s'ouvre une porte. — La scène est éclairée par des quinquets accrochés à la muraille. — Au fond, un comptoir.

SCÈNE PREMIÈRE

BROOK, MATELOTS, HOMMES DU PEUPLE, GARÇONS D'AUBERGE, puis TERMES et CRAFF.

Les hommes du peuple et les matelots sont attablés et boivent; les garçons courent d'une table à l'autre et servent les buveurs; Brook est assis dans son comptoir.

BROOK, sonnant une cloche et la replaçant sur le comptoir; on fait silence pour l'écouter.

Mes amis, mes enfants, — car tous ceux qui boivent chez moi sont mes enfants; — j'ai plusieurs choses d'importance à vous annoncer; et, pour ne pas m'embrouiller dans mon discours, je commence par boire et je vous engage à faire comme moi! (Il boit.)

LES BUVEURS, riant.

Silence!... écoutons maître Brook.

BROOK.

Je vous rappellerai donc premièrement, que la *Jeune Emilie,* joli navire de six cents tonneaux, je m'en vante, car j'en suis l'armateur, est en partance pour le nouveau monde. Elle appareille ce soir entre dix et onze heures. — Avis à ceux que tenterait la glorieuse mission de faire connaître aux Peaux-Rouges que l'Angleterre est le plus beau pays de l'Europe; que Londres est la plus belle ville de l'An-

gleterre, et que l'auberge de la *Toison d'or* est la plus belle auberge de Londres! Cela dit, mes enfants, je bois, pour ne pas confondre un sujet avec un autre, et je vous engage à suivre mon exemple!... (Il boit.)

LES BUVEURS.

Très-bien! maître Brook, très-bien!...

BROOK.

En second lieu, attendu que plusieurs d'entre vous m'ont demandé maintes fois des combats d'ours et de dogues, et que le premier besoin de mon cœur est de veiller aux plaisirs de ceux que j'aime, je vous invite tous à assister ce soir, moyennant la faible rétribution d'un penny par personne, pour les frais d'éclairage, à un grand combat de coqs...

LES BUVEURS, murmurant.

Ah!...

BROOK, agitant sa cloche pour rétablir le silence.

Mes enfants, quand on n'a pas d'ours, il faut se contenter de coqs; — j'ose vous assurer d'ailleurs qu'ils sont méchants comme tous les diables et qu'ils vous donneront un spectacle agréable!...

LES BUVEURS.

Oui, oui!

BROOK.

S'il y a en outre parmi vous quelques amateurs de boxe, et je prends cette occasion de déclarer que la boxe est l'honneur de l'Angleterre; je leur rappellerai que je loge chez moi le grand, le célèbre docteur Cornélius, récemment arrivé d'Allemagne, et qu'il se fera un véritable plaisir de remettre en état les côtes, les épaules ou les mâchoires de ceux d'entre vous qui m'auront honoré de leur confiance... Voilà, mes enfants, ce que j'avais à vous dire; sur ce, je bois; car l'éloquence altère, — et je vous engage à me faire raison. (Il boit.)

LES BUVEURS.

Hourra pour maître Brook! hourra!... (On cause avec animation à toutes les tables; Termes entre en scène.)

TERMES, s'adressant à Brook.

C'est au maître de cette auberge que j'ai l'honneur de parler, monsieur?

BROOK.

A lui-même.

TERMES.

N'est-ce pas ici que loge le docteur Cornélius?

BROOK.

Oui, monsieur, je m'en fais gloire.

TERMES.

Je désirerais lui parler.

BROOK.

Impossible pour le moment; il est à table, et il ne souffre pas qu'on le dérange quand il dine... si vous voulez que j'appelle son valet ?...

TERMES.

Soit !

BROOK, sortant de son comptoir et appelant.

Eh! Platon! Platon !...

CRAFF, paraissant sur la galerie; il porte un habit noir.

On m'appelle ?...

BROOK.

Il y a là quelqu'un pour votre maître.

CRAFF.

Je descends!...

TERMES, à part.

C'est singulier; je connais cette voix.

BROOK.

Allons, garçons! plus vivement, que diable! vous me laissez tout ce monde-là mourir de soif! (Les garçons renouvellent les brocs. — Brook se promène de table en table. — Craff descend l'escalier et se trouve nez à nez avec Termes.)

TERMES.

Comment!... Craff?

CRAFF, à part.

Ah! diable!...

TERMES.

Tu t'appelles donc Platon, maintenant ?...

CRAFF.

Que veux-tu?... — On s'appelle comme on peut!

TERMES.

Et tu sers ce médecin allemand dont la renommée fait si grand bruit?

CRAFF.

Comme tu vois!

TERMES.

Mais tu as donc donné congé à mylord Rochester?

CRAFF.

Comme tu dis.

TERMES.

Si je m'attendais à te rencontrer ici!...

CRAFF.

Au fait, peut-on savoir ce qui nous procure l'honneur de ta visite?

TERMES.

C'est en deux mots ; — M. le chevalier, accompagné de lord Muskerry et de quelques autres, se propose de venir voir ton maître et lui fait demander s'il peut le recevoir.

CRAFF.

Ce soir?

TERMES.

Ce soir.

CRAFF.

Nous le recevrons!... Mais que diable ton maître peut-il vouloir du mien?

TERMES.

Ne faut-il pas tuer les vingt-quatre heures du jour?... La réputation de M. le docteur a gagné la ville et les faubourgs, et il n'est bourgeoise ni soubrette, courtisan ni grande dame qui ne veuille en avoir le cœur net. — Toi qui le sers, tu dois savoir à quoi t'en tenir ; est-il aussi savant qu'on veut bien le dire?

CRAFF.

Oh! c'est un homme farci de secrets merveilleux et de recettes infaillibles. Il est à la fois médecin et astrologue; il vous lit le passé et l'avenir dans le creux de la main, comme dans un livre ouvert, et il vous dit tout d'abord si vous êtes malade.

TERMES.

Diantre! pourvu que M. le chevalier n'aille pas lui demander ce qu'est devenu son habit.

CRAFF.

Quel habit?

TERMES.

Un habit magnifique, ma foi, que j'étais allé lui chercher tout exprès à Paris, et que j'ai malencontreusement perdu dans un sable mouvant, près de Calais.

CRAFF, riant.

Voyez un peu!...

SCENE II

BROOK, TERMES, CRAFF, BUVEURS, PETERS puis ROCHESTER.

Peters porte un habit de cour très-élégant.

PETERS, entrant vivement.

Ouf!... fais garder ta porte, maître Brook; la vieille folle est capable de me relancer jusqu'ici!

BROOK.

Eh! c'est Jacob Hall!...

TERMES, à Craff.

Tiens? tiens! Jacob Hall!...

BROOK, à Peters.

Que t'arrive-t-il, mon enfant?

PETERS, sans voir Termes et Craff.

Figure-toi, mon gros Silène, qu'une aimable soubrette vient me dire ce matin que sa maîtresse, touchée depuis longtemps de mon mérite, m'attend à l'auberge des *Trois Couronnes.*

BROOK.

Mauvaise auberge!

PETERS.

Accoutumé à recevoir de semblables messages, je vole sans défiance à ce galant rendez-vous, et que vois-je à une fenêtre?...

TERMES.

Lady Muskerry peut-être?

PETERS, se retournant.

Hein?... Quel est le sorcier?... Termes!... Craff! (Il serre la main de Termes et de Craff.)

BROOK.

Mes enfants, quand on se rencontre il faut boire; la vie est courte!...

PETERS, riant.

Il paraît que c'est toujours ton refrain, vieux diable!...

BROOK, chantant.

Rosier qu'on arrose
Ne produit que roses!
S'il ne boit plus rien,
Le souci lui vient!

PETERS.

Eh bien, arrose-nous !

BROOK, d'une voix éclatante.

Une pinte de vin muscat à mon Benjamin !... car il n'y a rien de trop bon pour toi, délicat !...

QUELQUES BUVEURS.

Eh! maître Brook !... à boire !... à boire!...

BROOK.

Voilà, mes petits anges, voilà ! (Peters, Termes et Craff s'asseoient autour d'une table qui est restée vide. On leur sert à boire.)

ROCHESTER, paraissant sur la galerie et apercevant Termes et Peters; il est en habit de médecin et porte une longue barbe.

Oh ! oh ! il me semble que j'aperçois de vieilles connaissances. (Il se penche sur la balustrade pour écouter.)

TERMES.

Ainsi j'ai deviné juste?

PETERS.

Oui, mon bon ! lady Muskerry en personne, échappée tout exprès de son donjon de Summer-Hill pour courir après ton serviteur.

CRAFF.

Et son mari ?

TERMES.

Son mari court toujours après Nell Gwin, parbleu !

PETERS.

Pendant que milady croit milord en Irlande!

CRAFF.

Quelles mœurs !

PETERS.

Jugez si j'ai pris la fuite!

TERMES.

Et elle ne vous a pas vu ?

PETERS.

J'espère que non !

TERMES.

De sorte qu'elle vous attend toujours à l'auberge des *Trois Couronnes ?*

PETERS.

Toujours!

CRAFF.

Le fait est que votre habit méritait mieux que cela!

PETERS.

N'est-ce pas?... c'est celui de Termes.

CRAFF.

Vous dites?

TERMES.

Chut!... monsieur est le sable mouvant où j'ai perdu l'habit de mon maître! comprends-tu?

CRAFF, riant.

Ah! c'est encore du commerce?

PETERS.

Pardon!... j'ai payé l'habit; ne remontons pas à l'origine des choses;

CRAFF.

Peste... vous devez faire figure à la cour avec cet habit-là!...

TERMES.

Comment? tu ne sais pas que milord Rochester l'a entraîné dans son désastre?

CRAFF.

Bah!...

PETERS.

Au fait! ton cerveau fêlé de maître est donc encore à Londres, que tu es ici?

CRAFF.

Ma foi! qu'il soit au diable s'il veut! je l'ai changé contre le docteur Cornélius.

PETERS.

Ah! tu travailles dans la médecine maintenant?

TERMES.

Oui!... et il s'appelle Platon!

PETERS.

Ce pauvre Craff!...

TERMES.

Ce qu'un ballet peut causer de malheurs pourtant!

PETERS.

A propos de malheurs, avez-vous des nouvelles de miss Wilson, à Withe-Hall?

TERMES.

Aucune!...

CRAFF.

Est-ce qu'on l'a encore enlevée!...

TERMES.

Non!... mais elle a pris la fuite ?... Il paraît que le roi ne peut s'en consoler... mon maître a remué ciel et terre pour la retrouver, mais en pure perte!

PETERS.

Oui, oui, moi aussi je l'ai cherchée!... Ah! si je la retrouvais!

CRAFF et TERMES.

Eh bien ?

PETERS.

Jacob Hall a laissé échapper la fortune comme un sot, mes enfants, mais, si jamais il la rattrappe... il ira plus haut qu'on ne pense!

ROCHESTER, penché sur la balustrade et déguisant sa voix.

Oui, surtout s'il est pendu!

PETERS, se levant.

Hein ?...

BROOK.

Eh! c'est maître Cornélius!... (A Peters.) Il a toujours le petit mot pour rire, ce cher docteur!...

PETERS.

Méchante façon de rire, morbleu!...

ROCHESTER.

Là! là! ne vous fâchez pas!... si j'ai dit cela, monsieur Jacob Hall; c'est que vous avez du pendu dans la physionomie... mais je peux me tromper.

PETERS.

Je l'espère bien, mille diables!

ROCHESTER.

Moi aussi!... (On rit.)

BROOK, à Peters.

Allons! mon fils! en attendant que tu sois pendu, viens voir mon combat de coqs!

LES BUVEURS, se levant.

Oui, oui, les coqs! les coqs!...

ROCHESTER.

C'est cela! bonnes gens! allez voir les coqs! ceux-là sont encore anglais, des ergots jusqu'au bec, et ce ne sont pas eux qui ont vendu Dunkerque à la France!.. allez! allez voir les coqs!... (Il descend l'escalier.)

QUELQUES BUVEURS.

Hein?... qu'est-ce qu'il dit?... Dunkerque?...

BROOK.

Pardon! mes enfants! il ne s'agit pas de Dunkerque, mais de mes coqs!... hourra pour mes coqs!...

LES BUVEURS.

Hourra!...

PETERS, à part.

Quel diable de médecin est-ce là?

TERMES, à Craff.

Tu te charges de ma commission?

CRAFF.

C'est dit. (Brook sort avec Peters et les buveurs par la gauche. Termes sort par le fond.)

SCÈNE III

ROCHESTER, CRAFF, puis BROOK.

CRAFF.

Or ça, milord, il n'y a respect qui tienne! Votre Grâce me permet-elle de lui dire ce que je pense?

ROCHESTER, de sa voix naturelle.

Qu'est-ce què tu penses?...

CRAFF.

Je pense que, non content d'être banni de la cour, vous avez résolu de nous faire déporter, vous et moi, dans la Nouvelle-Angleterre?

ROCHESTER.

Eh! vive Dieu! qu'on me déporte chez les Algonquins, pourvu que je me venge!... ne sais-tu pas que la vengeance est le plaisir des dieux, et crois-tu que lord Rochester se serait affublé de cette barbe postiche et de ce nom gothique de Cornélius, s'il n'y trouvait la douce compensation de dire pis que pendre de ceux qui l'ont réduit à cette extrémité!... Retiens bien cette vérité, Platon, qu'un courtisan en disgrâce sent aussitôt se réveiller en lui son patriotisme, et que cette belle vertu lui dure jusqu'à ce qu'il soit rentré en faveur! quelle joie de flétrir des abus dont on a cessé de profiter, de stigmatiser une corruption dont on n'a plus le bénéfice, et de s'épanouir dans une honnêteté qui ne vous coûte rien!

CRAFF.

Fort bien! j'en conclus que Votre Grâce ne désire rien tant que de retourner à Withe-Hall.

ROCHESTER.

Oui ; mais avec les honneurs de la guerre, corbleu ! Jusque-là, maitre Cornélius est le commensal assidu des bons bourgeois de la cité ! il s'indigne avec eux contre les maitresses du roi et prend le ciel a témoin qu'un honnête homme a déjà bien assez d'une femme ! Il appelle le feu du ciel sur Withe-Hall, où l'on souffre des garnements comme Rochester, qui soutient effrontément que tous les maris de Londres sont des sots et que leurs femmes savent pourquoi !... Il prend patience enfin, en se divertissant aux dépens des uns et des autres, et en espérant toujours qu'un signe de son roi, qu'il ne peut se défendre d'aimer, en dépit qu'il en ait, l'arrachera aux adorations de toute cette canaille !...

CRAFF.

A la bonne heure ! Du moment que c'est par amitié pour le roi que vous ameutez contre lui toute la ville, je n'ai plus rien à dire .. Il ne me reste plus qu'à mettre Votre Grâce au courant des nouvelles.

ROCHESTER.

Quelles nouvelles?... la disparition de miss Wilson, la désolation du roi, les ardeurs de lady Muskerry pour Jacob Hall, celles de lord Muskerry pour Nell Gwin, l'habit du chevalier, le sable mouvant du seigneur Termes? Sont-ce là tes nouvelles ?...

CRAFF.

Oh ! oh !... est-ce que vous seriez véritablement sorcier?

ROCHESTER.

Tu en doutes?

CRAFF.

Nous allons bien voir ! Que Votre Grâce devine seulement ce qu'il venait me dire, le seigneur Termes !

ROCHESTER, riant.

Par ma foi ! tu es moins sot que les autres ; c'est la seule chose que je n'aie pas entendue.

CRAFF, riant.

Ah !...

ROCHESTER.

Eh bien ?...

CRAFF.

Eh bien, milord, il venait vous annoncer, pour ce soir, la visite de M. de Gramont avec quelques-uns de ses amis.

ROCHESTER.

Te les a-t-il nommés?

CRAFF.

Lord Muskerry seulement.

ROCHESTER.

Bah!... Ce pauvre Muskerry voudrait-il me demander un philtre pour se faire aimer?... Pardieu!... il me vient une idée; attends-moi là!... (Il remonte les premières marches de l'escalier; se retournant.) Tu n'as pas trahi mon incognito, au moins?

CRAFF.

Fi donc, milord!... suis-je homme à trahir un secret qu'on ne me paye pas?

ROCHESTER.

A la bonne heure!

CRIS DANS LA COULISSE.

Partie au gris-bleu! hourra pour le gris-bleu!

ROCHESTER, montant toujours.

Les entends-tu avec leurs coqs?

BROOK, entrant en scène et parlant à la cantonade.

C'est dix couronnes que tu me dois, mon fils! (Se frottant les mains.) Eh! eh!... ce cher enfant!

ROCHESTER, déguisant sa voix.

Un mot, maître Brook! cette porte conduit au jardin, n'est-ce pas?... (Il indique du doigt une des portes latérales.)

BROOK.

Oui, monsieur le docteur, par une galerie couverte.

ROCHESTER.

Bon!... (Il rentre chez lui.)

VOIX DANS LA COULISSE.

Dix schellings pour Agag!... une guinée pour Moloch!... Silence!... silence!...

CRAFF, à part.

Ma foi!... pendant que mon maître est là-haut, j'ai bien envie de parier pour Moloch, moi! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV

BROOK, UN GARÇON DE TAVERNE, HEWLET, puis PETERS.

BROOK, allant prendre un papier sur le comptoir et appelant.

Holà!... Tom! Tom! (Un garçon entre en scène; Hewlet paraît sur le seuil de la porte du fond.) Porte-moi vite ceci au capitaine de

la *Jeune-Émilie;* c'est la liste des passagers; mes coqs me l'avaient fait oublier. (Donnant le papier au garçon.) Va!

HEWLET, s'avançant.

Pardon, monsieur! la *Jeune-Émilie* se rend bien au New-Jersey?

BROOK.

Oui, monsieur!...

HEWLET.

Il vous reste encore des cabines?...

BROOK.

Oui, monsieur!

HEWLET.

Veuillez inscrire deux passagers de plus, je vous prie.

BROOCK, reprenant le papier des mains du garçon et passant dans son comptoir.

Ma foi! vous arrivez à temps; j'allais renvoyer la liste au capitaine...

HEWLET.

Quand faut-il être à bord?

BROOK.

A dix heures... (S'apprêtant à écrire.) Quels noms inscrirai-je?

HEWLET.

M. Tornhill et sa fille.

BROOK.

Vous savez que le passage se paye d'avance?

HEWLET, lui donnant un sac d'argent.

En voici le prix; comptez!... (A part, en redescendant la scène.) Allons! le sort en est jeté! Bientôt j'aurai mis entre moi et le passé toute l'immensité de l'Océan!

BROOK, serrant l'argent dans son comptoir.

Le compte est exact.

PETERS, entrant en scène.

Eh bien, maître Brook, tu ne me donnes pas ma revanche?...

HEWLET, à part.

Peters!...

BROOK, sortant de son comptoir.

Je suis à toi, mon fils; je terminais avec monsieur qui...

HEWLET, l'interrompant vivement.

C'est bien!...

PETERS, reconnaissant Hewlet.

Ah! bah!...

BROOK.

Vous vous connaissez?... (Au garçon.) Vite! un flacon et deux verres!...

HEWLET.

Non!... c'est inutile!...

PETERS.

Pardon!... vous ne boirez pas si vous voulez; mais nous causerons... (Le garçon va chercher le flacon et les verres qu'il pose sur une table.)

HEWLET, bas à Peters.

Je t'avais pourtant dit...

PETERS, de même.

Il faut absolument que je vous parle. (A Brook.) Excuse-moi, maître Brook; c'est moi qui abandonne la partie.

BROOK.

Ne te gêne pas, mon chérubin, nous nous retrouverons! (Donnant au garçon la liste des passagers.) Toi, garçon, en route... et vivement!... (Saluant gracieusement.) Messieurs!... (Le garçon sort par la porte du fond; Brook sort par la gauche.)

SCÈNE V

HEWLET, PETERS, puis ROCHESTER.

HEWLET.

Eh bien, que me veux-tu?...

PETERS.

Voyons, monsieur Wilson!... ne froncez pas le sourcil! Nous sommes de vieux amis, que diable!... et lord Douglas n'est pas là pour gêner notre conversation!... vous m'avez traité un peu rudement, si vous vous en souvenez... mais bah! je suis sans rancune, et je ne vous en veux pas! (Allant remplir les verres.) Allons! un verre de vin!

HEWLET.

Je ne veux pas boire; est-ce dit?... parle vite, car je suis pressé.

PETERS.

Au fait que terminiez-vous avec maître Brook?

HEWLET.

Une affaire dont m'avait chargé un M. Tornhill; que t'importe?

PETERS.

Eh! mon Dieu! je veux savoir à quel heureux hasard je suis redevable d'une rencontre que je désirais vivement, voilà tout!... Car sans reproche, monsieur Wilson, voilà près d'un mois que je vous cherche dans tous les coins de Londres.

HEWLET.

Toi?

PETERS.

Cela vous étonne? Il me semble pourtant qu'après la démarche que j'avais faite auprès de miss Wilson...

HEWLET.

Quelle démarche?

PETERS.

Elle ne vous en a pas parlé? C'était le jour même de sa fuite, monsieur Wilson, au moment...

HEWLET, avec éclat.

Ah! au moment où elle allait se tuer, misérable!

PETERS.

Se tuer!

HEWLET.

Que lui avais-tu dit?...

PETERS.

Mais...

HEWLET, saisissant une bouteille et en menaçant Peters.

Que lui avais-tu dit?

PETERS.

Eh morbleu! ce que peut dire un homme qui aime une femme; rien de plus!

HEWLET.

Tu aimes ma fille?... toi?...

PETERS.

En tout bien tout honneur, monsieur Wilson; je veux l'épouser; est-ce un crime?

HEWLET, replaçant la bouteille sur la table.

Oh! c'est bien différent!... je ne m'étonne plus qu'elle voulût se jeter à l'eau!...

PETERS.

Merci!

HEWLET.

Et tu espères que je te donnerai ma fille?...

PETERS.

Oh! pour cela, monsieur Wilson, je ne l'espère pas; j'en suis sûr.

HEWLET.

Ah! vraiment?... voilà qui devient curieux.

PETERS.

Mais non; c'est fort simple, je vous assure. Que vous la refusiez à lord Douglas qui, par un hasard, une indiscrétion, que sais-je?... peut apprendre un beau jour... des choses. . qui le refroidiraient peut-être un peu pour son beau-père, rien de plus naturel; mais que vous me la refusiez à moi qui sais ces choses et qui pourrais les dire au besoin, cela n'est pas possible.

HEWLET.

Oublies-tu?...

PETERS.

Je n'oublie rien; j'ai la bouche close, je le sais, tant que je suis en Angleterre; mais enfin il n'y a pas que l'Angleterre dans le monde!

HEWLET.

Ah! ah!...

PETERS.

Tenez! je joue cartes sur table! lord Douglas m'a offert mille guinées de votre secret; je les ai noblement refusées, j'ose le dire... mais supposez, je vous prie, que je les aie dans ma poche et que l'envie me prenne tout à coup de visiter la Hollande ou la France?... sais-je ce qui peut se passer derrière moi, quand le shérif aura été averti qu'un certain Hewlet...

HEWLET.

Je comprends!... (S'asseyant.) Ah! c'est un argument cela!

PETERS, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Non; c'est une supposition!... monsieur Wilson ne voudrait pas exposer ma conscience à une pareille tentation; que voulez-vous? l'amour ne raisonne pas, et quand une fois le dépit s'en mêle...

HEWLET.

Oui, oui, cela s'entend.

PETERS, lui offrant à boire.

Décidément le cœur ne vous en dit pas?

HEWLET.

Merci!... Tu dis donc une lettre au shérif, un navire sous voiles, et...

PETERS.

Bon voyage!...

HEWLET.

Et tu ferais cela?...

PETERS.

Dame! vous savez!... l'amour!...

HEWLET.

Tu le ferais?

PETERS.

Je crois que oui.

HEWLET.

En es-tu sûr?

PETERS.

Parfaitement sûr!... (Hewlet se lève.) Eh bien!... qu'en dites-vous?

HEWLET.

Je dis... je dis que tes raisons méritent qu'on y songe et qu'il faudra voir!

PETERS, se levant.

Bah! c'est tout vu!... présentez-moi à votre fille, et la chose est faite!...

HEWLET.

Eh bien!...

ROCHESTER, paraissant sur la galerie et apercevant Hewlet, à part.

M. Wilson!...

HEWLET.

Viens me voir à Tyburn!

PETERS.

A Tyburn!

HEWLET.

Ne connais-tu pas la maison du vieux Toby, qui en est le gardien depuis vingt ans?... c'est là que nous avons cherché un refuge.

PETERS.

Singulière idée!...

HEWLET.

Viens me voir à Tyburn.

PETERS.

Faisons mieux!... j'irai avec vous!

HEWLET.

Y songes-tu? laisse-moi le temps d'annoncer ta visite au moins.

PETERS.

Mais... qui me répond?...

HEWLET.

Que je ne te trompe pas?... écoute! sur la vie de ma fille, je demeure avec elle à Tyburn... cela te suffit-il?

PETERS.

Oui.

HEWLET.

Il est sept heures, viens à dix; j'espère que tu seras bien reçu...

PETERS.

C'est dit!

HEWLET.

A dix heures?

PETERS.

A dix heures!...

HEWLET, sur le seuil de la porte.

Viens me voir à Tyburn!... (Il sort.)

PETERS.

Vivat! Jacob Hall!... ta fortune est faite!...

ROCHESTER, à part.

Oui! si je n'y mets ordre.

PETERS.

J'ai trois heures devant moi; je suis en veine; allons ruiner maître Brook!

CRIS DANS LA COULISSE.

Partie à Moloch!... partie à Moloch!... hourra!

PETERS.

Partie à Jacob Hall, vive Dieu! voilà ce qu'il faut crier!... (Il sort par la gauche.)

ROCHESTER, descendant l'escalier.

Non pas, s'il vous plaît!... partie à Rochester!

SCÈNE VI

ROCHESTER, puis CRAFF, GRAMONT, LE ROI, MUSKERRY, BUCKINGHAM.

ROCHESTER, il tient une lettre à la main.

Ah! miss Wilson est à Tyburn! voilà une nouvelle qui me fera pardonner toutes mes impertinences, ou je ne suis qu'un sot. Le grand point est de n en pas laisser le bénéfice à un troisième larron. Si je pouvais obtenir du chevalier...

mais les intérêts du roi me font oublier ceux de notre ami Muskerry. (Appelant.) Eh! Platon! Platon!...

CRAFF, entrant en scène.

Monsieur le docteur?...

ROCHESTER.

Porte cette lettre à son adresse; tu la remettras toi-même et tu diras...

GRAMONT, paraissant sur le seuil de la porte du fond.

Entrez, messieurs, entrez!...

ROCHESTER, à Craff.

Chut!... (Il le tire à l'écart et lui donne ses instructions à voix basse. Le roi masqué, Buckingham et Muskerry entrent en scène à la suite de Gramont.)

LE ROI.

Brrr!... quel brouillard!... (A demi-voix.) Surtout, messieurs, souvenez-vous que j'ai laissé ma majesté à la porte et que je ne suis ici que lord Rochester obligé de cacher sous le masque sa présence à Londres. (Buckingham, Gramont, et Muskerry font un signe d'assentiment.)

CRAFF, bas à Rochester en riant.

Comment, vous voulez?

ROCHESTER, de même.

Fais ce que je te dis et ne languis pas en route!... (Indiquant la porte latérale de droite.) Tu m'as bien compris? trois coups à cette porte...

CRAFF.

Soyez tranquille!...

ROCHESTER.

Va!... (Craff sort par la droite.)

SCÈNE VII

ROCHESTER, LE ROI, GRAMONT, MUSKERRY, BUCKINGHAM, puis TERMES.

GRAMONT, au roi.

Tenez! je gage que voici notre docteur.

ROCHESTER, se retournant et déguisant sa voix.

Messieurs!...

GRAMONT.

Est-ce vous, monsieur, qui êtes l'illustre docteur Cornélius?

ROCHESTER.

Moi-même... c'est sans doute à monsieur le chevalier de Gramont que j'ai l'honneur...

GRAMONT.

Oui monsieur ; je vous présente mes nobles amis, le duc de Buckingham, le vicomte Muskerry, et, je vous le dis, en confidence, car la moindre indiscrétion l'exposerait aux ressentiments du roi, et c'est ce qui l'oblige à rester masqué, le comte de Rochester.

ROCHESTER, suffoqué.

Ah ! le... (A part.) Qui diantre se permet?... Eh ! pardieu ! ce ne peut être que le roi !... j'aurais dû m'en douter en voyant Buckingham !... Et moi qui voulais justement... (Se frottant les mains.) Allons, allons ! vous saurez où loge miss Wilson, mon prince ; mais vous me le payerez cher ! (Il se promène à grands pas.)

GRAMONT.

Qu'avez-vous donc, monsieur le docteur ?

ROCHESTER.

Moi, monsieur !... mais... l'honneur que je reçois !... la joie que j'éprouve à connaître d'aussi illustres personnages ; le comte de Rochester surtout, que ses rares mérites signalent depuis longtemps à l'admiration de l'univers...

LE ROI.

Oh ! monsieur !...

ROCHESTER.

Non !... sans flatterie, milord !... je le dis comme je le pense, et vous ne vous imaginez pas à quel point je vous rends justice... trop heureux, messieurs, de mettre ma science à votre service, s'il vous plaît d'y avoir recours.

GRAMONT.

C'est en effet pour vous consulter, monsieur le docteur, que nous sommes ici. Le bruit de cette science merveilleuse, qui vous a fait en quelques semaines une si grande popularité dans Londres, s'est propagé jusqu'à Whithe-Hall, et c'est dans l'espoir qu'elle pourrait nous être de quelque secours dans une affaire qui intéresse vivement le roi...

ROCHESTER.

Je vous arrête, monsieur le chevalier ; car je sais déjà ce que vous voulez me dire.

GRAMONT.

Lisez-vous si vite dans la pensée des gens ?

ROCHESTER.

Assez vite pour vous dire à tous, messieurs, ce que vous avez dans le cœur ou dans la tête !...

GRAMONT.

Oh ! parbleu, si vous faites cela, monsieur le docteur, vous êtes un habile homme !

ROCHESTER.

Eh bien, tenez !... je commence par lord Muskerry; en vérité il n'y a pas grand mérite à deviner sur sa physionomie enjouée et satisfaite la joie d'avoir laissé sa femme à Summerhill, pour courir après une certaine Nell Gwin...

MUSKERRY.

Hein !

ROCHESTER.

Le malheur c'est que Nell-Gwin se moque de lui, comme vous le voyez à l'ampleur de son estomac, et que sa femme, comme vous le voyez aussi à ces petites proéminences sur le front...

MUSKERRY.

Mais, monsieur !...

ROCHESTER.

Cela vous suffit ? n'en parlons plus !

BUCKINGHAM, riant.

Diantre ! voilà un dangereux sorcier. Et moi, docteur, qu'ai je dans la tête, à votre avis ?

ROCHESTER.

Ma foi ! milord, pas grand'chose !... (Les autres personnages se mettent à rire.)

BUCKINGHAM.

Plaît-il ?...

ROCHESTER.

A moins pourtant qu'on n'y trouve quelques vaudevilles, un certain talent pour les châteaux de cartes (baissant la voix), et peut être une merveilleuse disposition à enlever les jeunes personnes qui ne paraissent pas déplaire à...

BUCKINGHAM, bas.

Morbleu ! monsieur, pas un mot de plus !

LE ROI.

Que vous a-t-il dit ?

ROCHESTER.

Oh ! une bagatelle, milord; cela ne vaut pas la peine d'être répété. Ce qui a plus d'intérêt c'est l'habit que pleure en ce moment M. le chevalier.

GRAMONT.

Pardieu ! voilà qui est fort !

LE ROI.

De quel habit parle-t-il?

GRAMONT.

D'un habit que M. le duc de Guise avait fait faire tout exprès pour moi, milord, et que mon coquin de Termes prétend avoir perdu en route.

ROCHESTER.

Oui, dans un sable mouvant, près de Calais.

GRAMONT.

Prodigieux !

ROCHESTER.

Eh bien, il paraît qu'on l'en a retiré, car il se promène à l'heure qu'il est sur le dos de M. Jacob Hall. (Allant à la porte de gauche, et l'entr'ouvrant.) Tenez, vous pouvez l'admirer d'ici, étalant sous les lambris enfumés d'une taverne des broderies qui ne devaient briller qu'à Whithe-Hall.

GRAMONT, remontant la scène.

C'est, ma foi ! vrai !...

LE ROI, examinant Rochester.

J'avoue que cela pique ma curiosité, et je veux savoir à mon tour...

ROCHESTER.

Ce qu'il y a dans la tête de lord Rochester ? Eh ! qui ne le dirait comme moi ? Des trésors de grâce, d'esprit, d'enjouement, de saine philosophie, de verve poétique, satyrique, comique, d'amitié, de fidélité, de dévouement...

LE ROI.

Et de sobriété, sans doute?

ROCHESTER.

Non, pas de sobriété. Il faut toujours payer par quelque endroit son tribut à l'humanité, milord ; mais à cela près, je vous tiens pour un des plus grands hommes dont s'honore l'Angleterre, et, si j'avais l'honneur d'être admis dans les conseils du roi, votre exil ne serait pas de longue durée. Mais qu'attendre d'un prince qui a quelques qualités, il est vrai, des manières engageantes, un bon caractère, un esprit agréable ; mais qui est incapable de discerner le vrai mérite, qui n'est ni vindicatif, ni cruel, je l'accorde; mais qui en somme est indolent, mou, prodigue, méfiant, sensuel, frivole et égoïste.

LE ROI.

Ah! c'est là l'opinion que vous avez du roi, monsieur le docteur? (Le prenant par l'oreille et le tirant à l'écart en baissant la voix.) Du moins auriez-vous pu ajouter qu'à défaut d'un autre mérite, il a celui de ne pas se laisser duper par les apparences, et qu'il sait aisément reconnaître à l'occasion sous l'enveloppe de maître Cornélius, l'impudence d'un certain Wilmot de votre connaissance et de la sienne.

ROCHESTER, à demi-voix.

Votre Majesté oublie que je croyais parler à lord Rochester, sire, et que j'étais sûr de le trouver de mon avis.

LE ROI, à demi-voix.

Tu mériterais!...

ROCHESTER, à demi-voix.

Tous vos remercîments, quand je vous aurai dit où loge miss Wilson. N'est-ce pas ce que Votre Majesté venait me demander?

LE ROI, lâchant Rochester.

Tu peux donc me le dire?

ROCHESTER, toujours à demi-voix.

Dès que vous m'aurez donné votre parole royale que vous oubliez tous les méfaits de Rochester.

LE ROI, à demi-voix.

Il faut bien que je te la donne, traître!... aussi bien aimè-je encore mieux que tu médises de moi avec moi-même qu'avec toute la ville!...

ROCHESTER, à demi-voix.

Je vois bien que vous voulez faire mentir maître Cornélius, sire, en lui prouvant que vous êtes le meilleur prince du monde!

LE ROI, à demi-voix.

Où loge miss Wilson?

ROCHESTER, à demi-voix.

Ah! dans un endroit où Votre Majesté n'aura peut-être pas envie de l'aller chercher!

LE ROI, à demi-voix.

Comment?

ROCHESTER, à demi-voix.

A Tyburn.

LE ROI, à demi-voix.

Es-tu fou?

ROCHESTER, à demi-voix.

Non pas!... c'est chez un certain Toby, gardien de Tyburn, que son père s'est avisé de la conduire, sans doute pour la soustraire aux poursuites de Votre Majesté!

LE ROI.

Eh bien, pardieu! Tyburn ne me fera pas reculer! (se retournant vers les autres personnages.) Messieurs, la réputation de maître Cornélius est encore au-dessous de son mérite!... il a peut-être quelques libertés de langage qu'il fera bien de réprimer; mais, ce qu'il dit tout bas lui fait pardonner ce qu'il dit tout haut... Savez-vous quel nid de vautours a servi d'asile à la douce colombe que nous cherchons?... Tyburn!

BUCKINGHAM, MUSKERRY et GRAMONT.

Tyburn!

LE ROI.

Oui, messieurs; il s'agit de l'en déloger, et c'est un soin que je ne laisserai à personne.

GRAMONT.

Quoi! vous voulez...?

LE ROI.

On nous saura peut-être gré de notre démarche. — Le masque et le brouillard, d'ailleurs, autorisent bien des choses, — et puis... vous le dirai-je? l'aventure a quelque chose de piquant qui ne me déplait pas!... Enfin, j'y suis resolu!... qui m'aime me suive!...

MUSKERRY, à part.

Diantre! je me serais passé de la promenade!

ROCHESTER, montrant Muskerry.

Tenez! voilà encore la physionomie de milord qui se développe!... J'y lis clairement qu'il aimerait mieux recevoir ici la charmante Nell Gwin que d'aller rendre visite au gibet de Tyburn.

LE ROI, riant.

Oui, mais comment faire venir la charmante Nell Gwin? c'est là le point!

ROCHESTER.

Par la seule force de la volonté, milord.

MUSKERRY.

Vous feriez ce prodige?...

ROCHESTER.

A l'instant même, si c'est le bon plaisir de Votre Grâce.

LE ROI.

Ma foi! Muskerry, il y aurait conscience à vous priver de

cette bonne fortune... vous nous direz au jeu de la reine ce qu'il en sera advenu...

ROCHESTER.

Oui, oui ; il vous en donnera des nouvelles !

GRAMONT, qui a remonté la scène.

Holà ! Termes !

TERMES, entrant par la porte du fond.

Monsieur le chevalier ?

GRAMONT.

Tu vas nous conduire à Tyburn ; nous allons y voir pendre un effronté coquin qui s'est avisé de perdre l'habit de son maître sur le dos de M. Jacob Hall.

TERMES, tombant à genoux.

Miséricorde !... je suis mort !

GRAMONT.

Ah ! tu l'avoues donc, maître fourbe ?

TERMES.

Au nom du ciel, monsieur, ne me pendez pas !

GRAMONT.

Va ! va ! je te pardonne en faveur du sable mouvant, mais n'y reviens plus !...

TERMES, se relevant.

Maudit sorcier !...

LE ROI.

Allons !... bonne chance Muskerry ! (A Rochester.) Lord Rochester remercie maître Cornelius...

ROCHESTER, s'inclinant.

Maître Cornélius baise les mains de lord Rochester... (Termes a allumé une torche ; il sort par le fond, suivi du roi, de Gramont et de Bukingham.)

SCÈNE VIII

ROCHESTER, MUSKERRY, puis CRAFF, LADY MUSKERRY, PETERS, BROOK et LES BUVEURS.

MUSKERRY.

Ah ! ça, monsieur le docteur, c'est pour plaisanter sans doute ?... Mais je ne vous en suis pas moins obligé, et vous me dispensez là d'un fort sot pèlerinage. (On frappe trois coups à la porte de droite.)

ROCHESTER.

Écoutez !

MUSKERRY.

Qu'est-ce que c'est ?

ROCHESTER.

C'est l'amour qui frappe trois coups à cette porte!

MUSKERRY.

Comment?... c'est donc vrai?

ROCHESTER.

Faut-il lui dire d'entrer?

MUSKERRY.

Parbleu!

ROCHESTER, allant chercher sur le comptoir la cloche de maître Brook.

Le souvenir de lady Muskerry, ne vous fait pas hésiter?

MUSKERRY.

Non!...

ROCHESTER.

C'est bien décidé!

MUSKERRY.

Oui!...

ROCHESTER.

Allons!... (Il sonne violemment la cloche; — la porte de droite s'ouvre; — Craff paraît suivi de lady Muskerry.)

CRAFF.

Entrez, madame!...

MUSKERRY.

Craff!... — Ma femme!...

LADY MUSKERRY.

Mon mari!... (Se laissant tomber sur un banc.) Je me meurs!... (Craff offre un verre de vin à lady Muskerry qui le repousse de la main; ce que voyant, Craff vide le verre.)

MUSKERRY.

Ah! c'est ainsi que vous êtes à Summer-Hill, madame?

LADY MUSKERRY, se levant.

Ah! c'est ainsi que vous êtes en Irlande, milord?

MUSKERRY, à Rochester en tirant son épée.

Va! va! tu ne te vanteras pas de m'avoir bafoué, infâme charlatan!... et je vais...

ROCHESTER, se sauvant en agitant la cloche à tour de bras.

Au secours!... au meurtre!... à l'aide!...

CRAFF, courant après Rochester.

Arrière Moloch!... (Rochester s'élance sur l'escalier et gagne la galerie. — Craff, un tabouret à la main s'élance sur l'escalier après Rochester et barre le passage à Muskerry. — Brook, Peters et les buveurs se précipitent en scène.)

BROOK.

Qu'y a-t-il?... qu'est ce que c'est?...

ROCHESTER, sur la galerie.

C'est un mari enchanté de retrouver sa femme, pardieu! (On rit.)

MUSKERRY.

Scélérat!... (Brook cherche à contenir Muskerry.)

PETERS, reconnaissant lady Muskerry.

Encore elle!...

LADY MUSKERRY, apercevant Peters et courant à lui.

Ah!... Jacob Hall!... sauvez-moi!...

PETERS.

Non!... je me sauve!... (Il s'esquive et disparaît.)

MUSKERRY, cherchant à se dégager de l'étreinte de Brook.

Laissez, laissez-moi payer à maître Cornélius le prix de ses services!...

ROCHESTER, se débarrassant de sa barbe et de sa robe de médecin, et jetant le tout au nez de Muskerry.

Tiens!... acharne-toi donc sur ses dépouilles, cannibale! c'est tout ce qu'il en reste!... au diable la médecine, et vive Rochester!

TOUS.

Rochester!

ROCHESTER.

Oui, mes amis, Rochester qui délaisse la *Toison d'or* pour Withe-Hall, et qui vous prie humblement de reporter à messieurs les bourgeois, marchands et échevins de la cité, de la part de maître Cornélius qu'il y a une maladie dont il ne les guérira jamais, à savoir la vertu de leurs femmes... et ce qui s'en suit! — Sur ce, mes amis, Rochester vous donne l'argent du docteur!... buvez à sa santé! (Il jette une poignée d'or au milieu des buveurs; ceux-ci se précipitent pour ramasser les pièces d'or et bousculent Muskerry.)

BROOK.

Bien dit!... buvez, mes enfants, et vive Rochester!

LES BUVEURS.

Vive Rochester!... (Les garçons vont et viennent; — les buveurs s'attablent; Muskerry l'épée à la main regarde sa femme d'un air terrible; celle-ci se laisse de nouveau tomber sur un banc en proie à une attaque de nerfs. Brook offre à boire à Muskerry de l'air le plus gracieux. Rochester rit aux éclats, et Craff envoie de la main, des saluts à droite et à gauche.)

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Tyburn.

Intérieur simple. — La scène est éclairée par un flambeau placé sur une table. — Portes latérales. — Au fond, une large croisée.

SCÈNE PREMIÈRE

TOBY, puis ANNA.

Toby est assis et amorce une vieille arquebuse; on entend sonner au loin huit heures.

TOBY.

Huit heures!... elle ne revient pas... J'ai eu tort de la laisser sortir seule par un pareil brouillard;... mais... elle l'a voulu; et ce que femme veut... — Que dira son père s'il ne la retrouve pas au logis? (Anna entre par la droite et referme vivement la porte derrière elle. Toby se lève.) Ah! c'est vous, enfin!..

ANNA, jetant son voile sur une chaise et se penchant pour écouter.

Chut!...

TOBY, baissant la voix.

Qu'y a-t-il?...

ANNA.

Pourvu que ce brouillard lui ait fait perdre ma trace.

TOBY.

A qui?

ANNA, lui faisant de nouveau signe de se taire.

Écoutez!... c'est son pas!

TOBY.

Faut-il barrer la porte?...

ANNA.

Non!... il se douterait... recevez-le, Toby, et dites-lui

qu'il n'y a que vous ici. (Elle sort par la gauche au moment où l'on frappe à la porte de droite.)

TOBY, appuyé sur son arquebuse.

Entrez!... (Douglas entre.)

SCÈNE II

DOUGLAS, TOBY, puis ANNA.

TOBY.

Que voulez-vous, monsieur?

DOUGLAS.

C'est au maître du logis que je parle?

TOBY.

Oui, monsieur.

DOUGLAS.

Je vous prie de m'excuser, si je me présente ainsi chez vous; je vous suis étranger, mais je ne le suis pas à la jeune fille qui vient d'entrer dans cette maison, et j'ai le plus grand intérêt à lui parler un moment.

TOBY.

Vous vous trompez, monsieur; il n'est entré personne.

DOUGLAS.

Il n'y a pourtant pas d'autre maison aux alentours, et je suis sûr...

TOBY.

Je vous répète que je demeure seul ici.

DOUGLAS.

Qui êtes-vous?

TOBY.

Mais... avant de vous dire qui je suis, monsieur, j'aurais le droit de vous demander qui vous êtes?

DOUGLAS.

Je n'ai aucune raison pour vous le cacher. Je suis lord Douglas.

TOBY.

Moi, milord, je m'appelle Toby, et je suis le gardien de Tyburn.

DOUGLAS.

Je suis à Tyburn?

TOBY.

Le brouillard est donc bien épais que vous ne l'avez pas reconnu.

DOUGLAS.

Ainsi vous m'affirmez que miss Wilson...

TOBY.

Je ne sais ce que vous voulez dire...

DOUGLAS.

C'est étrange !... (Apercevant le voile d'Anna et s'en emparant.) Ah!... son voile!... encore humide!... vous me trompez, monsieur!... miss Wilson est ici. Je veux la voir!

TOBY.

Eh! morbleu! je suis dans ma maison, milord, et vous n'avez pas le droit d'y parler en maître... sortez!

DOUGLAS.

Je ne sortirai pas que je n'aie vu miss Wilson.

TOBY, menaçant Douglas de son arquebuse.

Ah! sortez, milord, ou je vous jure...

ANNA, entrant vivement en scène et saisissant le bras de Toby.

Toby!...

DOUGLAS, après un silence.

Il est donc vrai?... vous ne vouliez pas me voir.

ANNA.

Laissez-nous, Toby.

TOBY.

Mais...

ANNA.

Ne craignez aucun reproche; je ne cacherai pas à mon père que j'ai reçu lord Douglas. (Toby sort lentement par la gauche.)

SCÈNE III

ANNA, DOUGLAS.

DOUGLAS.

Que vous ai-je fait?

ANNA.

Rien, milord; mais mon père vous a dit sa volonté, et je me suis juré d'y conformer la mienne.

DOUGLAS.

Je ne m'attendais pas, j'en conviens, à trouver en vous une résignation si docile... Anna, voilà un mois, un siècle que je ne vis plus! que toutes les forces de mon âme se sont concentrées dans une seule pensée, une seule espérance : vous revoir!... Tandis que la reine, que la duchesse

d'Hamilton elle-même vous accusaient d'ingratitude, un secret instinct me disait : elle souffre, elle prie!... Pendant un mois, Anna, je vous ai cherchée dans toutes les églises de Londres. — Ce soir, enfin, je crois vous entrevoir dans le demi-jour d'une chapelle; je veux courir vers vous, un groupe nous sépare; vous aviez disparu. Je m'élance hors de l'église, une ombre insaisissable se perdait dans le brouillard; guidé par mon cœur plutôt que par mes yeux je suis le bruit de vos pas, le frôlement de votre robe... je parviens jusqu'ici, je force cette porte à s'ouvrir, et quand mon âme implore de la vôtre une parole de pitié, sinon d'amour, vous jetez froidement entre nous la volonté de votre père!... Hélas! je vous ai vue prier!... m'abusais-je en croyant que vous aussi, vous deviez souffrir?

ANNA.

Vous me jugez mal!... Il y a quelque chose qui endort notre souffrance, ou, tout au moins, qui l'engourdit; c'est la prière qui offre cette souffrance à Dieu!... La douleur est comme ces oiseaux qui deviennent plus légers, à mesure que leur vol les éloigne de la terre et les rapproche du ciel!...

DOUGLAS.

Ah! je n'ai pas la prière, moi!... je n'ai que l'amour!... et je ne sais pas me résigner!

ANNA.

Parce que vous n'avez pas un devoir à remplir!... mon devoir à moi est de me dévouer à mon père!... Le vôtre est de vous dévouer à votre pays! j'ai fait le mien! faites le vôtre!

DOUGLAS.

Eh! je n'en connais pas d'autre que de vous aimer! tout le reste est sophisme et mensonge!... Oui, la passion me domine et m'entraine! il est trop tard pour la vaincre! Les obstacles, loin de l'affaiblir, n'ont fait que l'irriter. Je vous aimais à Tunbridge!... (Prenant Anna dans ses bras.) Je vous adore aujourd'hui!...

ANNA, se dégageant de l'étreinte de Douglas.

Milord!...

DOUGLAS.

Ah! vous ne m'avez jamais aimée!...

ANNA.

Dieu juste!... il me faut trop de courage en vérité, et l'épreuve dépasse mes forces!... ce n'est pas assez que j'impose silence à mon cœur!... il faut encore qu'il le

calomnie! Je cache mes larmes pour ne pas en faire un remords à mon père; elles me brûlent, elles me dévorent!... Ah! voilà qu'elles jaillissent maintenant!... et il vient me dire que je n'ai pas de larmes!... Ce dévouement, ce devoir que je m'impose... pardonnez-moi, mon Dieu! c'est de la folie!... je me surprends à les maudire!... de cette lutte je sors victorieuse, mais brisée!... et il ne croit pas que j'aie souffert!... Ah! je n'en souffre pas, moi, de ces douleurs, de ces combats, de ces tortures!... j'en meurs!... et il vient me dire que je ne l'aime pas! (Elle éclate en sanglots.)

DOUGLAS, soutenant Anna.

Vous m'aimez! vous m'aimez!... ah! je suis fort de cette parole maintenant! Ces larmes que vous cachez à votre père, je veux qu'il les connaisse!... je veux qu'il choisisse entre la vie de sa fille ou l'aveu de son secret!

ANNA.

Non!... si vous m'aimez, William, ne le lui demandez pas!...

DOUGLAS.

Vous le connaissez donc?...

ANNA.

Moi!...

DOUGLAS.

Pourquoi cette fuite soudaine?... comment vous retrouvè-je à Tyburn? quel danger?...

ANNA.

Ah! je ne sais pas!... mon père ne m'a rien dit!... je vous jure qu'il ne m'a rien dit...

DOUGLAS.

Eh bien, il me le dira, à moi!

ANNA.

William! je ne veux pas que vous parliez à mon père!...

DOUGLAS.

Ah! vous avez prononcé une parole qui a rempli mon âme de toutes les joies du ciel, et qui la remplirait plus tard de tous les tourments de l'enfer! vous en mourrez!...

ANNA.

Eh bien, non!... non!... je vivrai!... je serai heureuse, je vous le promets! oui, heureuse de penser à vous, de prier pour vous, de n'aimer que vous!... je saurai que vous m'aimez!... cela suffit pour vivre!... Maintenant, William, promettez-moi que vous ne parlerez pas à mon père.

DOUGLAS.

Je ne veux pas vous désespérer, Anna!... j'attendrai...

mais ne croyez pas que je consente à me séparer de vous. Comme je ne cesserai pas de vous aimer, je ne veux pas non plus cesser de vous voir... où vous reverrai-je?

ANNA, allant à un pot de fleurs placé sur l'appui de la croisée.

Tenez! mon ami!... voici de petites fleurs tristement écloses sous la neige, par un soleil d'hiver!... Ah! nous sommes loin de nos belles roses de Tunbridge, que je vous jetais par-dessus la clôture du jardin! vous en souvenez-vous?... Je vous donne ces fleurs... chaque jour vous viendrez en cueillir une... à l'heure où vous m'avez revue ce soir; priant pour vous, qui m'accusiez, William!... Toute mon âme passera dans cette fleur que vous aurez cueillie, et vous l'emporterez!... quand il n'y aura plus de fleurs... mais le printemps viendra alors, et Dieu nous en enverra d'autres.

DOUGLAS, passant un bras autour de la taille d'Anna.

Chère Anna!...

ANNA, donnant deux petites fleurs à Douglas.

Voici votre moisson de ce soir; une de ces fleurs est pour vous; l'autre... je vous prie de la porter à la duchesse d'Hamilton qui me croit ingrate... vous ne lui direz pas que vous m'avez vue, mais seulement que je vous ai envoyé cela pour elle, afin de lui prouver que je ne l'oublie pas!...

DOUGLAS, la baisant au front.

Ma bien-aimée!...

ANNA.

Maintenant... adieu!

DOUGLAS.

Vous le voulez?

ANNA.

Je vous en supplie!

DOUGLAS.

A demain?

ANNA.

Oui... à demain!... (Douglas sort.) Demain!... hélas! je serai loin d'ici!... (Se rapprochant de la croisée.) Chères petites fleurs!... n'est-ce pas que vous lui parlerez de moi!... (Entre Hewlet par la gauche.)

SCÈNE IV

ANNA, HEWLET, puis TOBY.

HEWLET.

Tu es seule?...

ANNA, se retournant.

Lord Douglas me quitte à l'instant, mon père... Il m'a reconnue, je n'ai pu lui échapper, il m'a fallu le recevoir.

HEWLET.

Oui, Toby m'a conté cela... Eh bien, es-tu toujours décidée à partir.

ANNA.

Toujours!...

HEWLET.

Ah! c'est une lâcheté à moi d'accepter ton sacrifice!

ANNA.

Mon père oublie donc que je l'aime?

HEWLET.

Chère fille! comment jamais te payer ma dette?

ANNA.

En étant heureux!... C'est ce soir que nous partons, n'est-ce pas?

HEWLET.

A dix heures. Sais-tu qui je viens de rencontrer? Jacob Hall.

ANNA.

Jacob Hall!

HEWLET.

Tu ne m'avais parlé que de sa haine... pourquoi m'avais-tu caché son amour?

ANNA.

Ah! il vous a dit?...

HEWLET.

La terreur qu'il t'inspire est donc bien grande, que tu n'osais m'en parler?

ANNA.

Je ne voulais pas l'exposer à votre ressentiment.

HEWLET.

Il t'a donc menacée?

ANNA.

Non mon père; mais son amour me causait plus de terreur que ses menaces.

HEWLET.

Eh bien, ce misérable a osé te demander à moi.

ANNA.

Oui, le bonheur de sir Palmer, l'époux de madame de Castelmaine, excitait l'envie de M. Jacob Hall.

HEWLET.

L'infâme! (Tirant un papier cacheté de sa poche.) Et tu crois qu'il ne méritait pas que je fisse remettre cette lettre au shérif?

ANNA.

Cette lettre!

HEWLET.

Oui, dont il m'avait lui-même donné l'idée et que j'ai écrite en le quittant. C'est pour passer devant la maison du shérif que je suis revenu par les ruelles; mais quand je me suis trouvé devant la porte, ton image s'est présentée à moi. Puisqu'elle m'aime, me suis-je dit, je ne peux pas haïr, je ne peux pas me venger!... Pardonnons!

ANNA, serrant la main d'Hewlet.

Ah! merci!

TOBY, entrant en scène.[1]

Il se fait tard monsieur Wilson; le bagage est sous le hangar; n'attelons-nous pas la carriole?

HEWLET.

J'y vais avec toi. Mais d'abord mon vieil ami, j'ai un dernier service à te demander. Ce soir à dix heures, un homme se présentera ici et demandera à me voir. (Lui donnant la lettre qu'il tient à la main.) Tu lui remettras ce papier et tu lui diras qu'avant de quitter l'Angleterre j'allais suivre ses avis, quand un ange s'est placé entre lui et moi et l'a sauvé. Maintenant hâtons-nous.

ANNA.

Je serai prête dans un instant. (Hewlet et Toby sortent par la gauche.)

SCÈNE V

ANNA, puis LE ROI.

ANNA.

Cette lettre!... pour que l'idée en soit venue à mon père, il faut que Jacob Hall, l'ait menacé d'une dénonciation. Oui, pour le forcer à lui donner sa fille!... Ah! il me tarde d'être loin, bien loin de l'Angleterre. (Elle prend son voile.) Qu'ai-je à prendre encore, ah! ma Bible... les bijoux de ma mère... (Tandis qu'elle ouvre les tiroirs d'un meuble, le roi, toujours masqué, entre par la droite, et fait un signe comme pour dire à ceux qui le suivent de s'arrêter. Il referme la porte; Anna se retourne et pousse un cri.) Ah!... (Le roi se démasque.) Le roi!...

LE ROI.

Puisque miss Wilson a juré de ne pas retourner à Withe-

Hall, il faut bien que le roi vienne trouver miss Wilson à Tyburn! — Daignera-t-elle du moins y voir un témoignage des sentiments qu'elle inspire et des regrets qu'elle a laissés?

ANNA, tremblante.

Sire!...

LE ROI.

Vous tremblez!... suis-je si malheureux que mon aspect seul vous épouvante, et dois-je croire, en effet, que c'est pour me fuir que vous avez choisi un pareil refuge.

ANNA.

Sire, mon père...

LE ROI.

Ah! votre père n'avait pas le droit de vous enlever à l'amitié de la reine, et c'est un crime de haute trahison, dont je devrais lui demander compte. En vérité, je crois rêver en retrouvant ici celle qui devrait être l'orgueil et l'enchantement de ma cour, et il faut que M. Wilson ait l'esprit tant soit peu bizarre, pour préférer justement à l'hospitalité du roi celle du gardien de Tyburn, d'un homme qui ne doit guère avoir d'autre compagnie que celle des pendus, ou de celui qui les pend.

ANNA.

Sire, il y a des vertus chez ceux-là même où l'on en soupçonnerait le moins. Le vieillard qui nous a reçus ici, remplit de tristes fonctions, sans doute; mais la loyauté habite sa demeure et l'on n'y craint pas de trahisons.

LE ROI, riant.

C'est-à-dire que le séjour de Withe-Hall n'est pas à beaucoup près aussi vertueux, n'est-il pas vrai? vous êtes injuste, miss Wilson; l'appartement de la reine était pour vous un asile inviolable, où votre liberté était à l'abri de toute atteinte.

ANNA.

Où me poursuivaient la calomnie, sire, les outrages, les basses jalousies, les respects insultants, et plus que tout cela...

LE ROI.

Achevez?... l'amour du roi, n'est-ce pas? et vous avez cru que vous n'aviez qu'à disparaître pour l'éteindre? connaissez mieux votre pouvoir, miss Anna! l'impression que vous faites sur les cœurs est plus profonde et plus durable. Cet amour vous poursuit jusqu'ici, plus tendre, plus ardent que jamais, et ce pauvre roi qu'on dédaigne, n'a d'autre

ambition, à Tyburn comme à Withe-Hall, que de devenir votre esclave. (Il veut prendre la main d'Anna.)

ANNA, retirant sa main.

Sire!

LE ROI.

Quelles preuves vous en faut-il? je suis prêt à vous sacrifier toutes choses: vous parlez d'outrages, de jalousies, de trahisons? je vous élèverai si haut, que les passions ni les haines ne sauront vous atteindre; vous règnerez seule enfin, et je vous donnerai du trône tout ce que l'amour et le pouvoir des rois leur permettent d'en donner.

ANNA.

Ce trône appartient tout entier à la reine, sire; ses bienfaits ne me laissent pas le droit de l'oublier.

LE ROI.

Enfant! les miens méritent-ils moins de reconnaissance?

ANNA.

Sire! voilà justement le langage que je n'entendais plus ici.

LE ROI.

Ah! je supplie, et l'on me brave! j'humilie la majesté royale, et l'on m'accable de mépris! ne me faites pas souvenir que je suis roi, miss Wilson! (Saisissant la main d'Anna.) Mais non, je ne veux rien devoir qu'à ma tendresse, à mes prières! (Mettant un genou en terre.) Je vous aime Anna, et je suis à vos pieds.

ANNA.

Sire, vous êtes chez mon père!

LE ROI.

Ah! pardon, cette maison est au domaine royal; votre père est chez moi! Mais je vous fais donc horreur? Ah! vous n'étiez pas si cruelle pour lord Douglas, ingrate! est-ce encore lui qui me dispute votre cœur? Voyons, vous reviendrez à Withe-Hall, n'est-ce pas? il m'en faut un gage, Anna, un baiser de ces lèvres charmantes.. est-ce trop demander? Ah! voyez la petite rebelle!

ANNA.

Sire! vos violences ne sont pas d'un gentilhomme! la reine m'avait confiée à votre honneur, sire!

LE ROI.

Ah! vous n'êtes plus sous la sauve-garde de la reine; en me fuyant vous avez donné l'exemple de la trahison! n'invoquez pas des devoirs dont vous m'avez délié!

ANNA.

Sire! par pitié!

LE ROI.

Non, je suis roi, nous sommes seuls, et je vous aime!

ANNA, se défendant toujours.

Ah!... sire!... à moi!

LE ROI.

Qui se permettra d'entrer quand je le lui défends!

ANNA.

Qui?... mon père! et je ne réponds pas des jours de Votre Majesté!

LE ROI.

Il oserait attenter à la vie de son roi!

ANNA.

Il l'oserait!

LE ROI.

Allons! vous oubliez qu'un Stuart peut céder aux prières, mais jamais aux menaces!

ANNA.

Si vous connaissiez mon père, sire, vous me repousseriez avec horreur!...

LE ROI.

Est-il donc couvert de crimes? Eh bien, c'est à vous d'obtenir sa grâce!

ANNA.

Sire!...

LE ROI, s'emparant des deux mains d'Anna et l'étreignant dans ses bras.

Je vous tiens, chère belle... vous êtes à moi!

ANNA.

Sire!... mon père est le bourreau du vôtre!

LE ROI, lâchant les mains d'Anna et se reculant épouvanté, après un long silence et d'une voix étouffée.

Ah!... (Il cherche la porte, comme s'il n'y voyait plus, la rouvre et sort; Anna reste debout, appuyée sur une chaise; Hewlet ouvre la porte de gauche et s'approche lentement d'Anna sans en être entendu.)

SCÈNE VI

ANNA, HEWLET, puis TOBY.

HEWLET, s'agenouillant devant Anna et pressant le bas de sa robe contre ses lèvres.

Tu le savais?

ANNA, *se laissant tomber sur la chaise et jetant ses bras autour du cou d'Hewlet en sanglotant.*

Ah!

HEWLET.

Tu le savais! qui te l'a dit? Jacob Hall? (*Anna, ne pouvant répondre, fait un signe affirmatif de la tête*) et tu ne m'a pas maudit? tu m'as pardonné? tu m'as sacrifié ta vie? tu as encore trouvé pour moi des sourires, des caresses?... tu as gardé le silence, enfin! (*Se dégageant doucement de l'étreinte d'Anna et se relevant.*) Voilà ce qu'elle a fait! et moi!... Allons! c'en est fait! Dieu le veut! (*Il va chercher dans un meuble le petit coffret qu'on a vu au premier acte. Se retournant vers Anna qui est restée assise la tête appuyée sur le dossier de la chaise.*) Anna! maintenant il n'y a pas une minute à perdre; la mort plane sur moi.

ANNA, *se relevant et se jetant dans les bras d'Hewlet.*

Dieu! c'est vrai, je l'avais oublié!

HEWLET.

Rassure-toi enfant; je saurai fuir... mais seul.

ANNA.

Seul?...

HEWLET.

Le départ que nous avions projeté devient impossible, on nous poursuivrait, on arrêterait le navire.

ANNA.

Oh! mon père, je ne veux pas vous abandonner!

HEWLEL.

Aimes-tu mieux me voir mourir?

ANNA.

Mon Dieu! que faire?

HEWLET, *ouvrant le coffret.*

Calme-toi; écoute-moi bien; tu vas porter ce collier à la duchesse d'Hamilton.

ANNA.

Ce collier?

HEWLET.

Oui, ce collier est celui... (*A part, en s'éloignant d'Anna.*) Non, pas encore, non, ce mot là ne sortira pas de ma bouche! (*Se retournant vers Anna.*) Tu lui remettras ce collier, voilà tout; c'est une relique qu'elle sera heureuse de te devoir et elle t'accordera un asile, où le malheur ne t'atteindra pas.

ANNA, *prenant le coffret.*

Un asile! chez elle, pour moi! ô Dieu! oubliez-vous?...

HEWLET.

Non, je me souviens!... c'est là qu'il faut aller, te dis-je! ne m'interroge pas, ne pense pas, crois-moi!

ANNA.

Et que deviendrez-vous?

HEWLET.

Cette nuit j'aurai quitté Londres! ne t'inquiète pas de moi.

ANNA.

Où vous rejoindrai-je?

HEWLET.

Plus tard tu le sauras.

ANNA.

Mon Dieu! j'ai peur; mon père, je vous reverrai...

HEWLET.

Folle! crois-tu que je voudrais me séparer de toi pour toujours? Va, va. (Appelant.) Toby! Ah! j'oubliais qu'il n'est plus là... Suis la ruelle, tu le rencontreras, et tu lui diras de t'accompagner. Adieu.

ANNA.

Mon père!

HEWLET.

Ah! encore un baiser! (Serrant Anna dans ses bras et levant les yeux au ciel, à part.) Hélas! le dernier! (Il saisit la tête d'Anna dans ses deux mains et couvre son front de baisers.) Maintenant, pars... pars vite! car, il faut que je parte aussi, moi. (Reconduisant Anna jusqu'à la porte de gauche.) Sois tranquille! nous nous reverrons... Adieu, ma chérie, ma fille! (Il l'embrasse encore une fois.)

ANNA.

Hélas!

HEWLET.

Allons, adieu, va! (Anna sort.)

SCÈNE VII

HEWLET, puis PETERS, puis le SHÉRIF et GARDES DE VILLE.

HEWLET, appuyé sur le chambranle de la porte de gauche, regarde s'éloigner Anna et lui fait encore un geste d'adieu, puis il laisse retomber la porte, vient s'appuyer sur la chaise comme un homme ivre et s'y laisse tomber.

Ah! c'est fini! perdue pour moi, morte!... je n'ai plus de fille!... mon Dieu! ayez pitié de moi. (Il se laisse tomber à genoux.) Mon Dieu! faites qu'elle ne me maudisse pas!... Ah! quand elle saura que ce duc d'Hamilton, frappé par la hache

d'Hewlet est son père, comme elle frémira d'épouvante, comme son sang se glacera d'horreur!... (Se relevant.) Non, je ne peux pas, je ne veux pas prier... Je ne suis plus le père, je suis le bourreau! (Il se prend la tête dans les mains avec désespoir; on entend au loin sonner dix heures. On frappe à la porte.) Ah! Peters! (Il se passe les mains sur le visage comme pour en effacer la douleur et va ouvrir la porte.) Entre, mon brave, entre...

PETERS, entrant.

Ma foi! j'ai cru que je ne retrouverais pas mon chemin... et si le brouillard ne s'était levé.., quelle diable d'idée avez-vous eue de vous loger ici, monsieur Wilson?...

HEWLET.

Bah! le voisinage du gibet te fait donc peur à toi?

PETERS.

Peuh! quand on n'en a plus l'habitude..

HEWLET.

Eh bien, il ne s'agit que de la reprendre.

PETERS.

A la bonne heure!... vous êtes gai ce soir.

HEWLET.

Oui, très-gai.. assieds-toi là, mon garçon, et causons... A propos! as-tu soif?

PETERS, riant

Oh! mais, c'est donc une métamorphose complète?

HEWLET.

Par ce temps de brouillard, un doigt de vin te réchauffera; et puis, je veux te rendre ta politesse.

PETERS.

Bien volontiers! (Il s'assied, tandis qu'Hewlet va chercher dans un buffet un flacon et deux verres et revient les placer sur la table.) Tenez, je gage que vous avez de bonnes nouvelles à m'annoncer.

HEWLET, s'asseyant.

Parbleu! tu es sorcier.

PETERS.

Miss Wilson consent donc?...

HEWLET.

Eh bien, est-ce que je ne suis pas son père? (Laissant retomber son verre sur la table.) Ah!

PETERS.

Qu'est-ce que vous avez?

HEWLET, se remettant.

Moi, rien! c'est qu'il y a quinze ans, vois-tu, que je n'avais bu une goutte de vin.

PETERS.

Je ne m'étonne plus que vous fussiez triste ! c'est donc en mon honneur que vous revenez à vos vieilles habitudes.

HEWLET.

Justement. Allons ! à ta santé, Peters !

PETERS, *se levant.*

Hein !

HEWLET.

Quoi donc ? Oh ! nous sommes en sûreté ici. Oui, cela me rajeunit de t'appeler Peters. C'est singulier, il y a des moments où l'on aime à se souvenir du vieux temps.

PETERS, *se rasseyant.*

Le fait est que vous n'avez plus le même regard.

HEWLET, *riant.*

Parbleu ! je vois du sang !... mais que diable as-tu donc à te démener sur ta chaise ? C'est donc à ton tour de n'avoir plus de mémoire ?

PETERS.

Au fait, nous sommes les deux doigts de la main, n'est-ce pas ? L'un répond de l'autre. Eh bien, causons du passé, monsieur Hewlet, puisque cela vous fait plaisir. (*Se relevant encore une fois.*) Écoutez ! (*Indiquant la porte de gauche.*) Vous n'avez pas entendu un bruit d'armes ?

HEWLET.

Bon ! c'est Toby qui fourbit sa vieille arquebuse. (*Péters se rassied.*) Oui, Hewlet et Peters ont fait de grandes choses. Ils ont écrit l'histoire d'Angleterre en lettres ineffaçables, Strafford, Laud, Carew...

PETERS.

Hotham et son fils !...

HEWLET.

Oui ; l'un bien vieux, l'autre bien jeune !... Maguire, Holland Capell, Hamilton, le roi !... — Allons ! Peters mérite bien d'épouser la fille d'Hewlet. A ta santé !

PETERS.

A la vôtre !

HEWLET.

Ah çà ! une fois marié, tu comptes retourner à la cour, je suppose ?

PETERS.

Parbleu !

HEWLET.

On m'a dit que tu t'en étais fait chasser comme un laquais.

PETERS.

Plait-il?

HEWLET, se levant.

Tu espères, n'est-ce pas, que, grâce à l'amour du roi, ta femme t'y fera rentrer comme un infâme?

PETERS.

Qu'est-ce que vous dites donc?

HEWLET.

Imbécile! qui va dire à ma fille que je suis Hewlet et qui ne se doute seulement pas qu'il a prononcé son arrêt de mort.

PETERS, bondissant.

Hein!

HEWLET.

Misérable! Ah! tu veux épouser ma fille! (Il ouvre la fenêtre du fond. On aperçoit le gibet de Tyburn avec les apprêts d'une exécution; au pied du gibet le bourreau et son aide.) Eh bien, regarde! voilà tes noces qui se préparent!

PETERS.

Perdez-vous la tête?.. oubliez-vous que le gibet de Peters sera celui d'Hewlet et que je ne mourrai pas seul?

HEWLET.

Et qui te dit que je ne veux pas mourir? Que m'importe la vie, maintenant que tu m'as séparé de ma fille?

PETERS, cherchant des yeux autour de lui.

Ah!... une arme!...

HEWLET, tirant un couteau de sa poche.

Tiens! en voici une!... prends-la! tu abrègeras mon supplice; mais tu n'échapperas pas au tien! car la mort est derrière ces portes et n'attend que mon signal!

PETERS.

Ah!... grâce!...

HEWLET, saisissant le bras de Peters.

Nous avons commencé ensemble, Peters, nous finirons ensemble. A moi! (Les portes s'ouvrent et le shérif paraît, suivi de quelques gardes de ville.)

PETERS.

Enfer!

HEWLET.

Vous nous avez entendus, monsieur : je suis Hewlet; voici mon valet Peters. Faites votre devoir.

LE SHÉRIF.

Je dois surseoir à votre exécution. Le roi m'a fait dire par M. de Gramont de vous conduire à Withe-Hall.

HEWLET.

A Withe-Hall!

LE SHÉRIF, à Péters.

Pour vous, l'arrêt subsiste ; pensez à Dieu !

PETERS, tombant à genoux.

Ah! monsieur, grâce, pitié! Le roi me fera grâce.

LE SHÉRIF.

Vous êtes hors la loi, je ne puis rien.

PETERS, poussant un cri de désespoir.

Ah!

HEWLET.

Que ne me laisse-t-on mourir! (Sur un signe du shérif, quelques gardes de ville s'emparent de Péters et l'entraînent hors de la maison ; Hewlet s'apprête à sortir par la gauche avec les autres gardes, à qui le shérif donne ses ordres.)

SEPTIÈME TABLEAU

Le jeu de la reine.

Une salle du palais de Withe-Hall, porte d'entrée au fond, à gauche; une fenêtre, masquée par un rideau. La scène est éclairée par des flambeaux.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, MADAME DE CASTELMAINE, MISS FIELDING, SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR, PAGES, puis ROCHESTER.

La reine est assise près de miss Fielding et cause avec deux ou trois dames de sa suite, de l'autre côté de la scène madame de Castelmaine est assise à une table de jeu avec quelques autres dames ; la table est entourée de gentilshommes qui prennent part au jeu.

LA REINE.

Le roi m'avait promis de me donner cette soirée. (A madame de Castelmaine.) Saviez-vous, madame, qu'il dût la passer chez M. le duc de Buckingham?

MADAME DE CASTELMAINE, se levant.

Non, madame; Votre Majesté veut-elle que j'envoie chez M. le duc?

LA REINE.

Je vous en serai obligée. (Madame de Castelmaine donne des ordres à un page et se rassied. Le page s'éloigne.)

MADAME DE CASTELMAINE.

Vous ne jouez donc plus, messieurs? Ah! il faut que M. de Gramont soit là pour animer votre courage!... En vérité vous me feriez regretter jusqu'à mylord Rochester.

ROCHESTER, paraissant sur le seuil de la porte du fond.

Madame de Castelmaine daigne se souvenir de moi?

TOUS.

Lord Rochester! (Lord Rochester s'avance vers la reine, et la salue profondément.)

LA REINE.

Vous ici, milord?

ROCHESTER.

Avec l'agrément du roi, madame.

LA REINE.

J'ignorais...

ROCHESTER.

C'est ce soir même que le roi a daigné accorder ma grâce aux prières du docteur Cornélius, un grand docteur, que je recommanderais aux bontés de Votre Majesté, madame, si lord Muskerry ne s'était avisé de lui passer son épée au travers du corps, je veux dire au travers de sa robe et de sa perruque, car c'est tout ce qu'il en restait.

LA REINE, souriant.

Quel conte nous faites-vous là?

ROCHESTER.

Ce n'est pas un conte, madame, et la colère de lord Muskerry était bien pardonnable, car le docteur avait eu l'impertinence de lui rendre sa femme.

LA REINE.

Sommes-nous ici pour deviner des énigmes?

ROCHESTER.

Eh bien, madame, je dirai donc à Votre Majesté que le docteur Cornélius n'était que l'enveloppe de lord Rochester, et que lord Rochester, ressuscité par les bontés du roi, a jeté son enveloppe au nez de lord Muskerry qui a dû s'en contenter, faute de mieux. (On rit.)

LA REINE.

Rien ne peut plus m'étonner de vous, milord, si ce n'es

pourtant de vous voir devenir sage! Mais comment le roi se trouve-t-il mêlé a ces folies?

ROCHESTER.

En imitant l'exemple d'un grand prince, madame, le calife Haroun-al-Raschid qui faisait le bonheur de ses sujets, en parcourant, la nuit, sous un déguisement, les rues de Bagdad... Que Votre Majesté soit d'ailleurs, sans inquiétude. Lord Buckingham et M. de Gramont accompagnent Sa Majesté. (La reine, absorbée dans sa rêverie, ne répond pas à Rochester et regagne lentement sa place. — Rochester se rapproche de madame de Castelmaine.) Eh bien! vous me désiriez, madame?... me voilà!

UN PAGE, annonçant.

Madame la duchesse d'Hamilton. (A ce nom, la reine a retourné la tête. La duchesse entre en scène.)

SCÈNE II

LA REINE, LA DUCHESSE, MADAME DE CASTELMAINE, MISS FIELDING, ROCHESTER, Seigneurs, Dames et Pages.

LA REINE, allant au-devant de la duchesse.

Quelle heureuse surprise, madame la duchesse! Le monde commence-t-il enfin à vous inspirer moins d'effroi, et puis-je espérer de vous voir quelquefois à Withe-Hall?...

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas voulu attendre à demain, madame, pour apporter à Votre Majesté une nouvelle à laquelle elle ne sera pas insensible... Miss Wilson, qui m'a si étrangement quittée la nuit même où je l'avais recueillie chez moi, m'a fait remettre cette fleur par lord Douglas, comme un souvenir qui m'était destiné.

LA REINE.

Miss Wilson!... (Marques d'étonnement parmi les assistants. Madame de Castelmaine fait un mouvement de dépit.)

ROCHESTER, à ceux qui l'entourent, de façon à être entendu de madame de Castelmaine.

Voilà une nouvelle qui ne fera pas plaisir à tout le monde.

LA REINE.

Et lord Douglas ne vous en a pas dit davantage?

LA DUCHESSE.

Il prétend tout ignorer, et c'est d'une main inconnue, dit-il, qu'il a reçu ce message. Hélas! madame, si j'en crois mon instinct, c'est un adieu que me fait miss Wilson, et elle se dispose sans doute à quitter l'Angleterre.

LA REINE.

C'est étrange.

LE PAGE, annonçant.

Le roi! (Le roi entre en scène, suivi de Bukingham et de Gramont.)

SCÈNE III

LE ROI, ROCHESTER, GRAMONT, BUCKINGHAM, LA REINE, LA DUCHESSE, MADAME DE CASTELMAINE, MISS FIELDING, SEIGNEURS et DAMES, PAGES. Le roi a l'air soucieux.

LE ROI, saluant la reine.

Madame!...

ROCHESTER, à part.

Diantre!... le roi a l'air bien sombre. Que lui est-il arrivé?... (Il se tient à l'écart.)

LE ROI.

Madame la duchesse d'Hamilton!...

LA REINE.

Oui, sire, qui nous apporte des nouvelles, bien vagues à la vérité d'une personne à laquelle Votre Majesté portait, je crois, quelque intérêt. (Prenant la fleur des mains de la duchesse.) Vous ne devinez pas d'où peut venir cette petite fleur?

LE ROI.

Non, madame.

LA REINE, souriant.

De miss Wilson, qui l'a fait remettre à madame la duchesse par lord Douglas.

LE ROI, d'un ton glacial.

Ah!... (La reine, stupéfaite, regarde s'éloigner le roi, qui s'avance gracieusement vers madame de Castelmaine; à demi-voix.) Est-ce que vous me tenez toujours rigueur, comtesse?

MADAME DE CASTELMAINE, à demi-voix.

C'est tout de bon que Vot'e Majesté daigne en témoigner quelque souci?

LE ROI, à demi-voix.

Pardon!... Vous êtes bien la fille de Guillaume Villiers, vicomte Grandison, n'est-il pas vrai?

MADAME DE CASTELMAINE.

Plaît-il?

LE ROI, bas à Gramont.

Il y a plaisir, au moins, à savoir sur quel terrain l'on marche!

GRAMONT, bas.

Oui, il n'y a rien de terrible comme les sables mouvants!

LE ROI, se retournant vers madame de Castelmaine qui le regarde avec étonnement.

En vérité, comtesse, je ne vous ai jamais vue si charmante.

LA REINE, avec dépit.

Oserai-je demander à Votre Majesté, pourquoi elle vient si tard, après la promesse qu'elle m'avait faite ?

LE ROI.

Excusez-moi, madame ! de graves intérêts...

LA REINE.

Ceux du docteur Cornélius, sans doute ?

LE ROI.

Qui vous a dit ?...

LA REINE.

Lord Rochester lui-même, sire !

LE ROI, fronçant le sourcil et cherchant des yeux autour de lui.

Lord Rochester !...

ROCHESTER, s'inclinant.

Sire !...

LE ROI, le saisissant par le bras et l'amenant sur le devant de la scène, à demi-voix.

Milord !... savez-vous bien où vous m'avez envoyé.

ROCHESTER, à demi-voix.

Mais... j'avais prévenu Votre Majesté; à Tyburn.

LE ROI, à demi-voix.

Et... savez-vous qui j'ai trouvé, à Tyburn ?

ROCHESTER, à demi-voix.

Miss Wilson, sans doute ?

LE ROI, à demi-voix.

Miss Hewlet, sous les traits de miss Wilson, milord !

ROCHESTER, à demi-voix.

Miss Hewlet ?

LE ROI, à demi-voix.

La fille du bourreau de mon père !... comprenez-vous?

ROCHESTER, stupéfait, à demi-voix.

Ah! pour le coup, sire, cette diablerie-là n'est pas de mon fait !...

LE ROI, à demi-voix.

C'est encore cela que je vous dois, milord. (Bruit dans la coulisse.)

LA VOIX DE JENKINS, au milieu du bruit.

Il faut que je parle à madame la duchesse !... à l'instant (Un page entre en scène.)

LE ROI.

Qu'y a-t-il donc ?

LE PAGE.

C'est un vieux serviteur de madame la duchesse d'Hamilton qui veut absolument...

LA DUCHESSE.

Pardonnez-lui, sire !... je vais...

LE ROI.

Non ! non ! qu'on le fasse entrer. (Sur un signe du page, Jenkins paraît sur le seuil de la porte ; il porte à la main le petit coffret d'Hewlet.)

SCÈNE IV

LE ROI, GRAMONT, ROCHESTER, BUCKINGHAM, JENKINS, LA REINE, LA DUCHESSE, MADAME DE CASTELMAINE, MISS FIELDING, SEIGNEURS et DAMES, PAGES, puis DOUGLAS et ANNA, puis LE SHÉRIF, HEWLET et GARDES.

JENKINS, en proie à la plus vive émotion et d'une voix entrecoupée.

Sire... Majesté... veuillez me pardonner... mais... si je ne suis pas fou... car je crois rêver... ce coffret...

LA DUCHESSE.

Eh bien ?

JENKINS.

Vous n'êtes pas morte de douleur, madame!... ne mourez pas de joie !... (Il tombe à genoux devant la duchesse en lui présentant le coffret ; la duchesse ouvre le coffret en tremblant et regarde en remuant les lèvres et sans pouvoir parler.)

LA DUCHESSE, poussant enfin un cri et tirant du coffret le collier de perles.

Ah !... (Elle se laisse tomber sur un fauteuil, la reine lui porte secours ; la duchesse lui montre le collier, toujours sans pouvoir articuler un mot. Tous les assistants regardent cette scène avec stupeur ; — retrouvant enfin la voix.) Ma fille !... ma fille !... vivante ?...

JENKINS, se relevant.

Oui... là !... Elle est là ?... (La duchesse se relève et tend les bras vers la porte, Jenkins remonte la scène et semble appeler du geste ; Anna, suivie de Douglas, paraît sur le seuil.)

TOUS, moins LA DUCHESSE, JENKINS et DOUGLAS.

Miss Wilson !...

JENKINS, riant et pleurant à la fois, et montrant à Anna la duchesse qui lui tend les bras.

Votre mère !...

ANNA, après un long silence, pendant lequel elle semble chercher à recueillir ses idées et à comprendre.

Ah!... (Elle s'élance dans les bras de la duchesse.)

LA DUCHESSE, la couvrant de baisers.

Anna !... (Tandis qu'Anna est dans les bras de la duchesse, le shérif paraît au fond du théâtre ; le roi va à lui et lui donne un ordre en regardant Anna.)

LE SHÉRIF.

Quoi ! sire ! vous voulez ?...

LE ROI, à demi-voix.

Oui, oui ! malgré l'horreur qu'il m'inspire, c'est ici, devant cette jeune fille que je veux lui parler. Allez, monsieur ! (Le shérif sort. — Se tournant vers Douglas.) William Douglas, comte de Selkirk, la famille d'Hamilton a vu s'éteindre le dernier héritier de ses dignités et de ses titres dans la personne du comte de Lanark. Je garde le privilége de les conférer à l'époux de mademoiselle d'Hamilton ; et si madame la duchesse veut bien vous confirmer ma parole, c'est à vous que je destine ce glorieux héritage.

DOUGLAS, s'inclinant.

Sire!

LA DUCHESSE, à Anna, à demi-voix.

Tu l'aimes?... Ah ! tu m'aimeras aussi n'est-ce pas ? Vois, Jenkins?... ce sont les traits de son père.

ANNA, avec angoisse.

Mon père!... (Le shérif paraît au fond du théâtre, suivi d'Hewlet entouré de gardes ; Hewlet s'arrête au delà du seuil ; Anna continue sans le voir.) Mon Dieu !... mais lui!... ah !... c'est donc-lui...

HEWLET.

Qui a mis à mort le duc d'Hamilton, votre père, oui, mademoiselle !...

ANNA, jetant un regard épouvanté sur Hewlet et se cachant la tête entre les mains.

Oh!...

HEWLET.

Sire!... j'étais hors la loi... condamné... Je devais être exécuté sans délai!... Votre Majesté a fait surseoir à mon exécution... Je la supplie de ne pas me faire languir... (Anna fait un mouvement.)

LE ROI.

Je suis las de supplices!... La loi qui vous frappe est une loi de vengeance et non de justice!... je vous fais grâce!...

HEWLET.

Grâce?... sire!... on n'a pas fait grâce à mon valet Peters !

pourquoi me faire grâce à moi?... Hewlet doit rejoindre Peters au gibet de Tyburn, Peters ou Jacob Hall, sire, c'est le même homme!... (Marques de surprise parmi les assistants.)

LE ROI.

Je vous fais grâce!... (Hewlet traverse lentement le théâtre ; on s'écarte devant lui. Il tire les rideaux qui masquent la grande fenêtre de gauche et ouvre la fenêtre.)

HEWLET.

Voyez, sire!... l'échafaud avait été construit de plain-pied avec cette fenêtre! à l'autre extrémité, on voyait le bourreau, le billot et la hache; c'est par là que passa le roi votre père!... il donna le signal en étendant les mains!... sire, vous n'avez pas le droit de me faire grâce!...

LE ROI, après avoir regardé Anna dont le visage trahit l'anxiété.

Je vous fais grâce !...

HEWLET, après un silence, à part.

Ah! elle ne me fait pas grâce... elle!... (Il jette un dernier regard sur Anna, fait le geste de tirer son couteau de sa poche et s'élance sur le balcon.)

LE ROI.

Arrêtez-le!...

ROCHESTER, s'élançant dans l'embrasure de la fenêtre.

Sire!... Votre Majesté avait fait grâce!... cet homme s'est fait justice !...

ANNA, poussant un cri étouffé.

Ah! (Elle fond en larmes et se laisse aller dans les bras de la duchesse.)

FIN

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.